« Dans l'élan pour Le saisir »

Exercices de la Fraternité de Communion et Libération

Rimini 2014

« Dans l'élan pour Le saisir »

Exercices de la Fraternité
de Communion et Libération

Rimini 2014

© 2014 Fraternità di Comunione e Liberazione
Traduction : Chiara Bignamini-Verhoeven
Relecture : Lionel Michon

En couverture : Eugène Burnand, *Les Disciples Pierre et Jean courant au sépulcre le matin de la Résurrection*, 1898. Musée d'Orsay, Paris.

« Le Pape m'a chargé de vous apporter ses salutations, ses salutations affectueuses, son encouragement, et de vous dire qu'il sait qu'il peut vraiment compter sur vous pour cette conversion pastorale dans le sens missionnaire à laquelle il a appelé toute l'église dans Evangelii Gaudium*, ce document qui a été défini comme "programmatique" de ce pontificat. Une missionnarité qui va dans le sens de l'attrait. »*

***Cardinal Pietro Parolin**, Secrétaire d'État de Sa Sainteté*
Extrait des salutations avant la bénédiction finale, samedi 5 avril 2014

Vendredi 4 avril, le soir

À l'entrée et à la sortie du salon :
Ludwig van Beethoven, Symphonie n° 7
Herbert von Karajan et l'orchestre philharmonique de Berlin
« Spirto Gentil » n° 3, Deutsche Grammophon

■ INTRODUCTION
Julián Carrón

« Dans l'élan pour Le saisir. »[1] Qui n'aimerait pas être ici ce soir avec le même visage, complètement ouvert, tendu, rempli de désir et de stupeur, que Pierre et Jean, en chemin vers le tombeau le matin de Pâques[2] ? Qui de nous ne voudrait pas être ici avec cette même tension à chercher le Christ que nous voyons sur leurs visages, le cœur plein de cette attente de Le retrouver encore, de Le revoir à nouveau, d'être attirés et fascinés comme au premier jour ? Qui parmi nous attend vraiment qu'une telle chose puisse se passer ?

Comme eux, nous avons nous aussi du mal à faire confiance à l'annonce des femmes, à reconnaître le fait le plus bouleversant de l'histoire, à lui faire de la place en nous, à l'accueillir dans notre cœur pour qu'il nous transforme. Nous aussi, comme eux, nous ressentons le besoin d'être à nouveau saisis, pour que se réveille en nous toute la nostalgie du Christ.

Demandons ensemble à l'Esprit Saint qu'Il réveille en chacun de nous l'attente de Lui, le désir de Lui.

Discendi Santo Spirito

Bienvenus !

Je salue chacun de vous qui êtes ici présents, ainsi que tous les amis qui sont en liaison satellite avec nous depuis de nombreux pays, et tous ceux qui participeront en différé à ces Exercices au cours des prochaines semaines.

Deux faits ont marqué notre chemin de ces derniers mois : la journée de début d'année et mon audience avec le pape François.

Au cours de la journée de début d'année nous avions pour thème deux questions : « Comment fait-on pour vivre ? » et « Pourquoi sommes-nous sur

[1] *Phil* 3,12.
[2] Voir le tableau d'Eugène Burnand (1850-1921) : *Les Disciples Pierre et Jean courant au sépulcre le matin de la Résurrection*, huile sur toile, 1898, Musée d'Orsay, Paris.

cette terre ? ». En nous posant ces questions à cette occasion, nous avons vu que ce dont nous avons le plus besoin est de devenir de plus en plus une présence originale, non réactive. Don Giussani nous rappelait : « Une présence est originale quand elle jaillit de la conscience de son identité et d'une affection pour elle, et qu'elle trouve en cela sa consistance ».[3]

Depuis, plusieurs mois ont passé et nous avons été défiés par de nombreux évènements. Que s'est-il passé face à ces provocations que le réel ne nous a pas épargnées ? Ces jours-ci sont une occasion précieuse pour voir comment nous avons vérifié cette proposition que nous nous sommes faite au début de l'année. Le choc de ces défis a-t-il fait émerger notre originalité ? Avons-nous vérifié notre consistance ou nous sommes-nous laissés emporter par la mentalité de tout le monde, n'arrivant pas à aller au-delà d'une position réactive ?

L'audience avec le pape François, dont le contenu a ensuite été repris dans ma lettre à la Fraternité, a mis en évidence depuis le premier instant ce que le Saint-Père a à cœur en tant que pasteur de toute l'Église. Il ne me semble pas superflu d'y revenir au début de nos Exercices.

Qu'est que le Pape a à cœur ? Il nous l'a dit dans son style synthétique : la nouvelle évangélisation, l'urgence de « réveiller dans le cœur et dans l'esprit de nos contemporains la vie de la foi. La foi est un don de Dieu, mais il est important que nous chrétiens montrions que nous vivons la foi de façon concrète, à travers l'amour, la concorde, la joie, la souffrance, car cela suscite des questions, comme au début du chemin de l'Église : pourquoi vivent-ils ainsi ? Qu'est-ce qui les anime ? […] [Le] cœur de l'évangélisation […] est le *témoignage* de la foi et de la charité. Ce dont nous avons besoin, surtout en cette période, ce sont de témoins crédibles, qui rendent visible l'Évangile par leur vie mais aussi par leur parole, qui réveillent l'attirance envers Jésus-Christ, pour la beauté de Dieu. […] Il faut des chrétiens qui rendent visible aux hommes d'aujourd'hui la miséricorde de Dieu, sa tendresse pour toute créature. »[4]

Ce que le Pape a à cœur est donc la mission. « La nouvelle évangélisation est un mouvement vers ceux qui ont perdu la foi et le sens profond de la vie. Ce dynamisme fait partie de la grande mission du Christ, celle de porter la vie dans le monde, de porter l'amour du Père à l'humanité. Le Fils de Dieu a "quitté" sa condition divine et est venu à notre rencontre. L'Église est à l'intérieur de ce mouvement ; tout chrétien est appelé à aller à la rencontre des autres, à dialoguer avec ceux qui n'ont pas les mêmes idées que nous, avec ceux

[3] L. Giussani, *Dall'utopia alla presenza (1975-1978)* [De l'utopie à la présence, *ndt*], Bur, Milan 2006, p. 52.

[4] François, *Discours aux participants à l'assemblée plénière du Conseil pontifical pour la promotion de la nouvelle évangélisation*, 14 octobre 2013, 1.

qui professent une autre foi ou qui n'ont pas de foi. Nous sommes appelés à rencontrer tout le monde, parce que nous avons tous en commun le fait d'être créés à l'image et selon la ressemblance de Dieu. Nous pouvons aller à la rencontre de tout le monde, sans crainte et sans renoncer à notre appartenance. »[5]

Le Pape a également indiqué avec clarté la méthode : le rappel à l'essentiel. Aller « jusqu'aux périphéries existentielles – écrit-il – exige un engagement […] qui rappelle l'essentiel et qui soit *bien centré sur l'essentiel, c'est-à-dire sur Jésus-Christ*. Cela ne sert à rien de se disperser en une multitude de questions secondaires ou superflues, mais il faut se concentrer sur la réalité fondamentale qui est la rencontre avec le Christ, avec sa miséricorde, avec son amour, et avec le fait d'aimer nos frères comme Lui nous a aimés. » Cela « nous pousse également à parcourir de nouveaux chemins, avec courage, sans nous fossiliser ! Nous pourrions nous demander : comment est la pastorale dans nos diocèses et nos paroisses ? Rend-elle visible l'essentiel, c'est-à-dire Jésus-Christ ? »[6]

Dans ma lettre après l'audience, j'écrivais : « Je vous demande d'accueillir comme si elle nous était adressée personnellement – tout particulièrement à nous qui ne sommes nés que pour cela, comme en témoigne la vie de don Giussani – la question du pape François : chacun de nous, chaque communauté de notre mouvement "rend-elle visible l'essentiel, c'est-à-dire Jésus-Christ" ? »[7] Devant les circonstances historiques à travers lesquelles le Mystère a défié chacun de nous, avons-nous rendu visible l'essentiel ou nous sommes-nous dispersés dans bien des choses secondaires et superflues ?

Par son rappel à l'essentiel, le Saint-Père nous indique là où il regarde pour répondre au défi de vivre aujourd'hui la foi dans notre monde. Le rappel à l'essentiel est une indication méthodologique cruciale.

C'est pourquoi la question fondamentale est : qu'est-ce que l'essentiel pour nous ? L'essentiel est ce qui répond à la question « comment fait-on pour vivre ? » Qu'est-ce que l'essentiel pour chacun de nous ? Aucune question n'est plus pertinente que celle-ci pour le début de nos Exercices, notamment à cause de sa radicalité. « Nul ne peut servir deux maîtres ; ou bien il haïra l'un et aimera l'autre, ou bien il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. »[8] Cette phrase de Jésus nous dit que chacun de nous ne peut affirmer qu'une seule chose en tant que chose ultime, tellement l'unité du moi humain est incontournable. Voilà pourquoi, devant les provocations de la vie, chacun est obligé de décider quelle est cette chose ultime à laquelle il tient plus qu'à toute autre. Le choc des cir-

---

[5] *Ibidem*, 2.
[6] *Ibidem*, 3.
[7] J. Carrón, *Lettre à la Fraternité de Communion et Libération*, 16 octobre 2013.
[8] *Mt* 6,24.

constances ne nous laisse pas d'échappatoire possible, il nous force à dévoiler ce qui nous est le plus cher.

Comment pouvons-nous surprendre, sans tricher, ce qui est pour nous l'essentiel ? C'est encore don Giussani qui nous donne la méthode : en nous surprenant en action, dans l'expérience. Parce qu'« on perçoit les facteurs constitutifs de l'humain [et nous en devenons conscients] là où ils sont engagés dans l'action, sinon ils ne sont pas repérables […] Plus on est engagé face à la vie, plus on saisit les facteurs mêmes de la vie, même dans une seule expérience. La vie est une trame d'évènements et de rencontres qui provoquent la conscience en soulevant des problèmes à des degrés divers. Le problème n'est rien d'autre que l'expression dynamique d'une réaction devant des rencontres. La vie est donc une trame de problèmes, un tissu d'évènements réagissant aux rencontres qui nous provoquent tant soit peu. La signification de la vie – ou des choses les plus pertinentes ou importantes de la vie – n'est un objectif possible que si l'on prend au sérieux la vie, et donc les évènements et les rencontres, que si l'on est engagé face à la problématique de la vie. Être engagé face à la vie n'est pas un engagement exacerbé face à l'un ou l'autre de ses aspects : cet engagement n'est jamais partiel. L'engagement face à l'un ou l'autre des aspects de la vie, s'il n'est pas vécu comme dérivant d'un engagement global face à la vie elle-même, risque de devenir un parti pris déséquilibrant, une fixation ou une hystérie. Je rappelle une phrase de Chesterton : "L'erreur est une vérité devenue folle." » C'est pourquoi « si nous voulons pouvoir surprendre en nous l'existence d'un facteur fondamental, décisif comme le sens religieux, nous devons nous engager face à la vie tout entière, dans laquelle tout doit être compris : amour, [travail,] études, politique, argent, même la nourriture et le repos, sans rien oublier, ni l'amitié, ni l'espérance, ni le pardon, ni la colère, ni la patience. En effet, chaque geste nous fait avancer d'un pas vers notre destinée. »[9]

Alors, qu'arrive-t-il lorsqu'on s'engage avec tous les facteurs de la vie, avec la vie tout entière ? Plus on vit, plus la nature de notre besoin apparaît évidente. Et plus nous découvrons nos exigences, plus nous nous apercevons que nous ne pouvons pas y répondre nous-mêmes, et que les autres non plus ne peuvent y répondre, parce que ce sont des hommes comme nous, de pauvres types comme nous. « Le sens d'*impuissance* accompagne toute expérience sérieuse d'humanité. C'est ce sens d'impuissance qui génère la *solitude*. La vraie solitude n'est pas issue du fait d'être seul physiquement, mais plutôt de la découverte qu'un problème fondamental que nous avons ne peut trouver de réponse ni en nous, ni dans les autres. On peut très bien dire que

[9] L. Giussani, *Le sens religieux*, Cerf, Paris 2007, p. 62-63.

le sens de la solitude naît du cœur même de tout engagement sérieux avec sa propre humanité. »[10]

C'est notamment ce sens d'impuissance, dans lequel la solitude consiste en dernier lieu, et dont chacun de nous fait expérience dans la vie, qui doit trouver une réponse. Sans cette réponse, tout le reste n'est que distraction.

Nous sommes seuls avec notre besoin, un besoin dont font état les nombreuses questions qui ont surgi ces derniers mois. Or, si notre situation est celle que je viens de décrire, qu'est-ce qui nous permet de rester debout ? En d'autres mots, quel est cet essentiel dont nous avons besoin pour vivre en hommes, selon toute la profondeur de notre exigence ? Qu'est-ce que l'essentiel *pour nous* ? On ne peut découvrir ce qu'est l'essentiel pour nous qu'en surprenant dans notre expérience ce dont nous attendons la réponse au besoin de la vie.

En raison de l'éducation que nous avons reçue, la réponse peut nous paraître facile, voire évidente, tenue pour acquise : pour nous, l'essentiel c'est le Christ, la présence du Christ. Mais nous ne pouvons pas nous en tirer aussi aisément. Une réponse mécanique ne suffit pas. Combien de fois, en nous observant en action, devons-nous nous rendre à l'évidence que l'essentiel est pour nous ailleurs.

Le critère pour le découvrir nous est donné par l'Évangile : « Là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur. »[11] C'est ici que l'on observe un écart entre notre intention de faire du Christ l'essentiel de notre vie, et la surprise de remarquer que souvent, dans notre expérience, ce n'est pas le cas. C'est ici qu'émerge l'écart entre l'intention et l'expérience. Nous pouvons alors découvrir que, même en étant de bonne foi, l'essentiel est devenu autre chose, ce n'est plus le Christ ; et c'est peut-être même au nom de cet essentiel – un essentiel que nous continuons à citer dans nos discours – que nous nous sommes appuyés sur autre chose.

Il est décisif de se rendre compte de ce que nous sommes en train de dire, afin de ne pas tout réduire aussitôt au problème de nos erreurs ou de nos fragilités quotidiennes, de nos incohérences morales. Quand nous soulignons cet écart entre intention et expérience, il ne s'agit pas avant tout d'un problème de cohérence – combien de fois nous nous trompons –, mais il s'agit de ce qui nous définit même lorsque nous nous trompons. C'est-à-dire que ce dont il est question, c'est le contenu de notre autoconscience, quel est notre point réel de consistance, ce que nous recherchons et aimons effectivement quand nous sommes en action, ce qui est pour nous l'essentiel. On peut en effet être incohérent et pourtant centré sur l'essentiel, comme l'enfant – dont don Giussani nous a parlé tant de

[10] L. Giussani, *Il cammino al vero è un'esperienza* [Le chemin vers le vrai est une expérience, *ndt*], Rizzoli, Milan 2006, p. 85.
[11] *Mt* 6,21.

fois – qui n'en rate pas une, qui fait tourner sa mère en bourrique mille fois par jour, mais dont le regard est centré sur elle et sur rien d'autre. Malheur à ceux qui l'éloigneraient d'elle ! Il hurlerait et se désespèrerait.

Voilà pourquoi l'écart entre intention et expérience n'a rien à voir avec le *gap* qui existe entre théorie et application, mais indique que le contenu de conscience et d'affection est « de fait » (devenu) un autre, au-delà de la cohérence ou de l'incohérence éthique. C'est comme si, sans nous en rendre compte, nous nous étions déplacés de nombreuses fois, nous avions orienté notre regard dans une autre direction, nous avions mis au centre autre chose (l'essentiel n'a pas été nié, mais il s'est transformé en un *apriori*, en un postulat qui pèse sur nos épaules mais qui ne définit pas qui nous sommes, qui ne définit pas notre identité personnelle et notre visage dans le monde aujourd'hui).

Notre histoire nous l'a montré de manière particulièrement évidente à certains moments, comme nous le verrons demain. Il suffit maintenant que nous nous rappelions ce que don Giussani nous a dit, tel que nous l'avons repris lors de la journée de début d'année : « Le projet avait remplacé la présence »,[12] sans que nous nous en apercevions.

Qu'est-ce qui nous permet de tout regarder sans peur, même les erreurs, même ce manque d'autoconscience, sans peur, libres de la tentation de nous justifier ? (Comme les publicains, qui allaient chercher Jésus parce que ce n'était qu'avec Lui qu'ils pouvaient être eux-mêmes, sans avoir rien à renier d'eux-mêmes. Voilà pourquoi ils Le cherchaient, pourquoi ils avaient besoin de retourner Le voir ; pour pouvoir enfin être eux-mêmes.) C'est la certitude de Son alliance, la certitude qu'Il se servira même de nos erreurs comme d'une occasion pour nous faire découvrir Sa différence, qui Il est. La certitude de cet amour définit l'alliance que Dieu a conclue avec nous, comme le rappelle le prophète Isaïe : « Ainsi parle le Seigneur : au temps favorable, je t'ai exaucé, au jour du salut, je t'ai secouru. Je t'ai façonné, établi, pour que tu sois l'alliance du peuple, pour relever le pays, restituer les héritages dévastés et dire aux prisonniers : "Sortez !", aux captifs des ténèbres : "Montrez-vous !". Au long des routes, ils pourront paître ; sur les hauteurs dénudées seront leurs pâturages. Ils n'auront ni faim ni soif ; le vent brûlant et le soleil ne les frapperont plus. Lui, plein de compassion, les guidera, les conduira vers les eaux vives. De toutes mes montagnes, je ferai un chemin, et ma route sera rehaussée. Les voici : ils viennent de loin, les uns du nord et du couchant, les autres des terres du sud. Cieux, criez de joie ! Terre, exulte ! Montagnes, éclatez en cris de joie ! Car le Seigneur console son peuple ; de ses pauvres, il a compassion. »[13]

---

[12] L. Giussani, *Dall'utopia alla presenza (1975-1978)*, op. cit., p. 64.
[13] *Is* 49,8-13.

Malgré cette préférence, nous défions le Seigneur avec nos ragots. « Jérusalem disait : "Le Seigneur m'a abandonnée, mon Seigneur m'a oubliée." »[14] Combien de fois pensons-nous cela ! Face à cette provocation, Il pourrait réagir comme nous, avec notre réactivité habituelle : en se fâchant. Mais Il nous surprend par une présence totalement originale, irréductible. Au lieu de se laisser déterminer par nos ragots, par ce que nous pensons ou disons de Lui, Il profite de l'occasion pour nous montrer encore une fois qu'Il est différent, en défiant notre raison de manière bouleversante : « Une femme peut-elle oublier son nourrisson, ne plus avoir de tendresse pour le fils de ses entrailles ? Même si elle l'oubliait, moi, je ne t'oublierai pas. »[15]

Que serait notre vie si nous ne pouvions pas chaque fois réécouter ces paroles ? C'est Sa fidélité qui nous permet de tout regarder, qui nous permet de laisser entrer Sa présence dans notre vie, une Présence qui est la seule à pouvoir réduire de plus en plus cet écart entre l'intention et l'expérience, parce qu'elle rend possible une expérience d'unité de la vie identique à celle que faisaient les publicains lorsqu'ils rencontraient Jésus. C'est pour cela qu'ils revenaient à Lui, comme nous aussi nous revenons, en espérant entendre « ce mot qui […] qui m'a libéré », « pour l'espoir qu'Il […] avait suscité en moi. »[16]

Voilà l'unité de la vie que nous désirons tous : « L'adulte est celui qui a atteint l'unité de la vie, une conscience de son destin, de son sens, une énergie d'adhésion. »[17] C'est ce que nous désirons tous : cette unité de la vie. Ce n'est qu'ainsi que nous pourrons être vraiment nous-mêmes et que notre présence pourra être utile pour nous comme pour les autres. Comme le rappelait don Giussani à un moment donné de notre histoire – c'était en 1977 –, « au cours de ces dernières années, nous avons été véritablement victimes de la présomption du mouvement d'être la panacée de l'Église et de l'Italie. Mais [...] si le mouvement n'est pas l'expérience de la foi comme réponse, comme éclairage de mes problématiques, alors il ne peut pas être une proposition pour les autres ».[18] Pour cette raison, il voulait que la foi devienne une expérience, et il nous a toujours appris que le chemin pour l'atteindre n'était autre que celui de la personnalisation de la foi. « "Le moment est venu de la personnalisation […] de l'évènement nouveau né dans le monde, du facteur de protagonisme nouveau de l'histoire, qui est le Christ, dans

[14] *Is* 49,14.
[15] *Is* 49,15.
[16] Cf. C. Chieffo, « Ballata dell'uomo vecchio » [La ballade de l'homme vieux, *ndt*] et « Il monologo di Giuda » [Le monologue de Judas, *ndt*], *Canti* [Chants, *ndt*], Società Coop. Ed. Nuovo Mondo, Milan 2014, p. 218 et p. 230.
[17] Fraternité de Communion et Libération (FCL), *Archive historique du Mouvement de Communion et Libération* (AMCL), fasc. CL/81, « Consiglio 18/19 giugno 1977 ».
[18] FCL, AMCL, fasc. CL/85, « Centro 17.11.77. Sintesi ».

la communion avec ceux que le Père lui a donnés". […] Don Giussani souligne que c'est une question d'expérience : "La première chose dans laquelle nous devons nous aider, c'est la confirmation que tout commence par l'expérience [...]. Le concept d'expérience consiste à essayer en jugeant". »[19]

Si la foi ne devient pas une expérience personnelle, la mission n'existe pas et nous finissons par devenir présomptueusement juges de toute chose. Parce que la proposition passe à travers mon humanité changée et parce que « l'élan de la mission est une gratitude, sinon c'est une présomption. »[20] Cela nous fait comprendre que la seule position correspondante aujourd'hui est le témoignage, comme nous le rappelle le Pape. C'est encore une fois don Giussani qui nous rappelle pourquoi : « Dans une société comme celle-ci, on ne peut rien créer de nouveau si ce n'est avec sa vie : il n'y a ni structure, ni organisation, ni initiatives qui tiennent. Seule une vie différente et nouvelle peut révolutionner les structures, les initiatives, les rapports, en bref, tout ! Et la vie est à moi, irréductiblement à moi. »[21] Cette phrase est magnifique !

Il faut la vie ! La dialectique ne suffit pas ! Pourtant, il y a des gens qui pensent que le témoignage, c'est-à-dire la vie, l'expérience de la vie, est un choix de « défaitistes », intimiste, une justification du désengagement. Rien n'est plus faux. Le témoignage est en fait le choix le plus exigeant, parce qu'il demande un engagement plus totalisant que n'importe quelle autre option. Il demande tout de nous, pas juste quelques petits moments que nous décidons de consacrer à un projet. Le témoignage est pour ceux qui veulent vivre à la hauteur de leur humanité. Il nous demande d'être présents avec tout nous-mêmes lorsque nous allons à la rencontre de l'autre, en lui apportant une nouveauté vécue de façon si radicale qu'il peut se réveiller dans toute son humanité, d'homme à homme. « Dieu sauve l'homme par l'homme »,[22] nous l'avons lu dans l'école de communauté. Il faut toute mon humanité. Il faut toute la douleur de notre amie Natacha face à son enfant pour faire naître un nouveau service de pathologie néonatale ; une conférence *pro life* ne suffit pas. Le témoignage ne consiste pas à se mettre sur le côté ou à se retirer de la bataille. Il exige toute mon humanité : énergie, affection, intelligence, temps, unité de la vie. C'est tout autre chose qu'un spiritualisme ! C'est tout autre chose que de déléguer notre responsabilité à un expert quel qu'il soit : armons-nous et partez !

C'est pourquoi insister sur la personnalisation de la foi signifie insister sur la source de laquelle peut émerger cette différence qui nous fait être pré-

[19] A. Savorana, *Vita di don Giussani* [Vie de don Giussani, *ndt*], Rizzoli, Milan 2013, p. 762.
[20] FCL, AMCL, fasc. CL/85, « Centro 17.11.77. Sintesi ».
[21] « Movimento, "regola" di libertà » [Mouvement, règle de liberté, *ndt*], par O. Grassi, *Litterae communionis-CL*, novembre 1978, p. 44.
[22] L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, Cerf, Paris 2006, p. 138.

sence, qui nous rend capables d'un témoignage original dans la société. Qui n'en ressent pas le besoin ? Nous ne pouvons vivre la responsabilité à laquelle le Pape nous a appelés que si nous ne donnons pas pour acquis le sujet (c'est-à-dire que nous sommes déjà des témoins par le fait même de le dire), et que nous acceptons de faire ce chemin qui fera de nous des témoins selon le dessein que Dieu voudra. Le mouvement est ce qui aide en cela, et c'est tout – dit don Giussani – : c'est-à-dire qu'il m'aide à être moi-même.

« Le chemin vers le vrai est une expérience. » Cela a toujours été ainsi. « Dans le concept de l'évolution se joue la vie personnelle de Newman. Ceci apparaît clairement, il me semble, dans ses mots bien connus [contenus dans son *Essai sur le développement de la doctrine chrétienne*] : "Vivre c'est changer ; être parfait, c'est avoir changé souvent" ». Et Joseph Ratzinger, qui le cite, de continuer : « Newman a été quelqu'un qui s'est converti pendant toute sa vie, quelqu'un qui s'est transformé sans cesse et, dans ce sens, qui est resté toujours lui-même, se réalisant toujours davantage. Je pense ici à saint Augustin, qui a tant de choses en commun avec Newman. Quand saint Augustin se convertit dans le jardin de Cassiaco, il comprenait encore sa conversion selon le schéma de son vénéré maître Plotin et celui des philosophes néoplatoniciens. Il pensait que sa vie pécheresse antérieure avait été définitivement dépassée, que le converti serait dorénavant une personne complètement nouvelle et diverse, ce qui lui restait de chemin ne serait qu'une montée continuelle vers un sommet de proximité à Dieu, chaque fois plus pure. Quelque chose de semblable à ce que décrit Grégoire de Nysse dans son *Ascension de Moïse* : "De même que les corps, une fois reçue une première impulsion vers le bas, tombent d'eux-mêmes dans l'abîme sans besoin d'une nouvelle impulsion…, de même, mais au sens inverse, l'âme qui s'est libérée de ses passions terrestres, s'élève constamment au-dessus d'elle-même avec un rapide mouvement d'ascension… un vol qui tend continuellement vers le haut". L'expérience d'Augustin était différente : il apprendra qu'être chrétien signifie plutôt parcourir un chemin toujours plus difficile avec ses hauts et ses bas. L'image de la montée est remplacée par celle de l'*iter*, un chemin pendant lequel nous sommes consolés et soutenus par les quelques instants de lumière que parfois nous recevons. La conversion est un chemin, une route qui dure toute la vie. C'est pourquoi la foi est toujours *développement* et précisément à cause de cela, maturation de l'âme vers la vérité, vers Dieu, qui "est plus intérieur à nous que nous-mêmes". »[23]

Cette maturation se produit à travers toutes les circonstances de la vie : « À travers tous ses tremblements de terre, le monde est l'instrument que Dieu utilise pour rappeler les hommes à l'authenticité et à la vérité de leur vie ; tout

[23] J. Ratzinger, *Discours à l'occasion du centenaire de la mort du cardinal John Henry Newman*, Rome, 28 avril 1990.

particulièrement les chrétiens car ils sont comme les sentinelles du monde. » Parfois ces tremblements de terre nous désorientent. Et c'est normal, comme nous le rappelle don Giussani. « Au fond, en règle générale, nous ne pouvons pas éviter cet égarement. "Le monde se réjouira et vous pleurerez". »[24]

Tout ce que nous venons de dire nous rend conscients de notre besoin. Cette conscience est décisive pour un geste comme celui que nous allons commencer. Parce que les Exercices de la Fraternité sont vraiment un geste. C'est pourquoi, au-delà des leçons et de l'assemblée, ils sont aussi silence, chant, prière, et surtout demande. En participant à un geste comme celui-ci, il est possible de le réduire, de sorte que chacun choisit, selon ses propres critères, à quoi participer ou quoi suivre dans l'ensemble des propositions ! Comme si nous étions chez le médecin et que nous choisissions nous-mêmes quels médicaments prendre. Alors que, plus nous sommes conscients de notre besoin, plus tout ce que nous vivrons ces jours-ci, tout le sacrifice que nous ferons, deviendra un cri, un cri pour que le Seigneur prenne pitié de nous. Demandons-le !

[24] L. Giussani, « La longue marche de la maturité », *Traces-Litterae communionis*, mars 2008, p. 12.

MESSE

Lectures : Sg 2,1.12-22 ; Ps 33 (34) ; Jn 7,1-2.10.25-30

HOMÉLIE DU PÈRE STEFANO ALBERTO

Dans ce deuxième chapitre du *Livre de la Sagesse* est décrit avec une précision extrême le dynamisme selon lequel tout se concentre dans une hostilité envers le Christ : il « se vante d'avoir Dieu pour père. Voyons si ses paroles sont vraies ». Nous n'entrerions pas dans la vérité profonde de notre vie si nous ne reconnaissions pas ce que l'école de communauté appelle « la résistance instinctive » au Christ, vrai Dieu et vrai homme. Notre résistance ne se manifeste pas comme rébellion ouverte. Elle prend plutôt la forme de ceux qui, face à Jésus, disaient : « Mais lui, nous savons d'où il est, nous le connaissons. » La résistance à cause de laquelle il faut être vigilants, à cause de laquelle il faut mendier et apprendre, c'est quand nous savons déjà, et que nous ne ressentons plus le besoin de nous laisser saisir. Face à cette résistance – qui est la forme de résistance la plus insidieuse qui soit, parce qu'elle étouffe notre soif de bonheur et notre conscience d'être en tout dépendant du Père –, le Christ répond justement par le lien qu'Il est avec le Père. C'est le fondement de Son irréductibilité. « Je ne suis pas venu de moi-même : mais il est véridique, Celui qui m'a envoyé. Moi, je le connais parce que je viens d'auprès de lui. » Nous qui L'avons rencontré attendons de Le connaître non pas pour ce que nous savons déjà, mais pour ce que nous recevons de Lui maintenant, ces jours-ci. Nous qui, tels que nous sommes, désirons courir pour Le saisir, si nous sommes loyaux, si nous sommes humains envers nous-mêmes, nous savons bien que nous avons besoin d'être saisis par Lui. Et cet « être saisis » a une forme humaine : c'est un lieu, c'est une histoire, c'est une présence humaine avec un visage et une voix.

Samedi 5 avril, le matin

À l'entrée et à la sortie du salon :
Wolfgang Amadeus Mozart, Concerto pour piano n° 20 en ré mineur, K 466
Clara Haskil, piano
Igor Markevitch – Orchestre des Concerts Lamoureux
« Spirto Gentil » n° 32, Philips

Don Pino. « Je poursuis ma course pour tâcher de Le saisir, puisque j'ai moi-même été saisi par le Christ Jésus. »[25]

Angélus

Laudes

■ **PREMIÈRE MÉDITATION**
Julián Carrón

L'essentiel pour vivre

1. L'essentiel : ce premier coup au cœur

« Si je regarde au fond de tes yeux tendres, le monde et tout son enfer s'effacent. »[26] Le fait de regarder au fond des yeux peut-il effacer l'enfer ? Pour pouvoir comprendre cette phrase, il faut avoir vu vibrer dans les yeux d'une personne l'Être qui la fait exister en ce moment. Pour que l'enfer ne s'efface pas uniquement de manière sentimentale, il faut que les yeux vibrent d'une telle manière qu'ils ne me laissent pas dans l'apparence de la vibration, mais que je sois poussé à voir dans cette vibration des yeux l'Être qui les fait, qui les fait vibrer ainsi. Nous nous arrêtons souvent à l'apparence. Il suffirait de penser à ce qui nous est arrivé pendant que nous chantions. L'enfer s'est-il effacé de nos yeux ?

[25] *Phil* 3,12.

[26] V. Heredia, « Ojos de cielo » [Yeux reflet du ciel, *ndt*], *Canti*, op. cit., p. 295-296. « Si je regarde au fond de tes yeux tendres, le monde et tout son enfer s'effacent. Le monde s'efface et je découvre le ciel quand je plonge dans tes yeux tendres. Yeux reflet du ciel, yeux reflet du ciel, ne m'abandonnez pas en plein vol. *Yeux reflet du ciel, yeux reflet du ciel…* Si j'oubliais ce qui est vrai, si je m'éloignais de ce qui est sincère, tes yeux reflet du ciel me le rappelleraient, si j'oubliais ce qui est vrai. *Yeux reflet du ciel, yeux reflet du ciel…* Si le soleil qui m'éclaire venait un jour à s'éteindre et qu'une nuit obscure remplisse ma vie, tes yeux reflet du ciel m'éclaireraient, tes yeux sincères seraient mon chemin et mon guide. *Yeux reflet du ciel, yeux reflet du ciel…* »

Nos peurs, notre incapacité, notre impuissance, cette peur du néant qui pointe toujours de nouveau dans notre vie se sont-elles effacées ? Si rien de tout cela ne s'est produit, si tout ce qui est resté n'est que le contrecoup sentimental, cela ne durera pas longtemps. Cela signifie que nous n'avons pas saisi la raison ultime de ce que nous avons chanté, que nous n'avons pas participé à cette expérience qui a donné naissance à ce chant. Cependant, ceux qui y ont participé auront fait l'expérience de découvrir « le ciel quand je plonge dans tes yeux tendres ». Ce n'est que de ce coup au cœur que peut naître la demande : « Yeux reflet du ciel, yeux reflet du ciel, ne m'abandonnez pas en plein vol. »

« Si j'oubliais ce qui est vrai », si je n'étais donc plus à même de voir la vérité des choses, « si je m'éloignais de ce qui est le plus sincère… », de quoi aurais-je besoin ? Que tes yeux me le rappellent. Mais encore plus : « Si le soleil qui m'éclaire venait un jour à s'éteindre et qu'une nuit obscure remplisse ma vie », si nous nous retrouvions dans l'obscurité la plus totale, de quoi aurais-je besoin ? Que tes yeux reflet du ciel m'éclairent, parce que « tes yeux sincères [sont] mon chemin et mon guide ». Quelle est la dernière fois où cela nous est arrivé, en regardant dans les yeux les personnes que nous aimons le plus ? Pas comme « poésie », pas comme « littérature », pas comme un pur attachement sentimental ! Comme fait, comme expérience vécue, parce toute la méthode est là.

Quand je travaillais comme enseignant au lycée, je donnais cet exemple : si un enfant allait avec ses parents dans un parc d'attractions, il serait enchanté par tous les manèges, tout serait fantastique : « Regarde, papa ! Regarde ça ! », dirait-il complètement fasciné. Chaque attraction serait comme un sursaut, chaque chose qu'il verrait serait source d'exaltation. Mais si, dans un moment de distraction, il était séparé de ses parents et qu'il se retrouvait au milieu de la cohue, dans la multitude indifférenciée de la foule, que se passerait-il ? Tout ce qu'il verrait, toute la beauté qu'il verrait se transformerait en une menace et il commencerait à pleurer. Tout est là comme avant, les attractions sont les mêmes qu'avant, mais l'enfant pleure, et rien de ce qu'il voit ne l'intéresse plus. Tout est devenu un enfer. Mais qu'est-ce qui pourrait lui faire oublier l'enfer en un seul instant ? Il suffirait qu'il retrouve ses parents et tout se reconstruirait ; parce que dans le rapport avec eux, il recommencerait à voir la réalité telle qu'elle est.

Les paroles du chant ne sont alors pas un attachement sentimental ; elles décrivent quelque chose de réel. Chacun de nous, s'il ne pouvait pas rencontrer continuellement un regard, avoir un certain rapport, ne serait pas à même de regarder correctement la réalité. Si, pour un instant, je me séparais de toi, compagnon de ma vie, je ne verrais plus la réalité, ce serait pour moi une nuit obscure, comme pour cet enfant. Mais si « une nuit obscure remplissait ma vie », de quoi aurais-je besoin ? J'aurais de nouveau besoin d'« yeux reflet du ciel » pour l'éclairer, j'aurais besoin d'un regard, d'un rapport.

« Pour rendre plus léger le lourd fardeau de nos jours, cette solitude que nous éprouvons tous, îles perdues que nous sommes, pour échapper à cette sensation de tout perdre »[27] de quoi ai-je besoin ? « J'ai juste besoin que tu sois là avec tes yeux clairs. » Mais de quels yeux clairs parle-t-on ici ? Quels yeux clairs faut-il rencontrer pour ne pas avoir la sensation de tout perdre ? De quels yeux clairs ai-je besoin pour vaincre la solitude que nous vivons tous ? De quels yeux clairs ai-je besoin pour ne pas « perdre l'ange de la nostalgie » ? Et c'est vraiment impressionnant, parce que la plupart du temps le fait d'être avec l'autre correspond à la perte de cette nostalgie. Il faut alors qu'arrive une présence qui non seulement n'éteigne pas la nostalgie, mais qui alimente son feu, qui ravive le désir d'être avec elle. Est-ce possible ? « Pour découvrir […] la vie », quel regard devons-nous rencontrer ? « Pour nous rendre compte que tout est beau et ne coûte rien », que tout est donné, quel regard devons-nous rencontrer ? « Pour découvrir et me rendre compte des choses »,[28] un regard quelconque suffit-il ? Non, celui de notre mari ou de notre femme ne suffit pas, ni celui des amis. Il faut une présence capable de faire face à tous les défis, une présence qui témoigne de l'expérience que rien de ce qui est beau et qui arrive dans la vie n'est perdu. Nous avons besoin d'un rapport qui n'éteigne pas le feu de la nostalgie mais qui plutôt l'allume. Ces yeux existent-ils ? Est-ce que ce regard existe dans la réalité ?

« *Aconteceu*. »[29] C'est arrivé, quand les gens s'y attendaient le moins. Dans l'histoire a eu lieu un fait qui a introduit à jamais ce regard.

Comment le savons-nous ?

---

[27] V. Heredia, « Razón de vivir » [Raison de vivre, *ndt*], *Canti*, op. cit., p. 296-297. « Pour continuer à donner ce sang à la terre, ce cœur qui bat le jour et la nuit, pour continuer à marcher sous le soleil dans ces déserts, pour réaffirmer que je suis vivant au milieu de tant de morts, pour décider, pour continuer, pour réaffirmer et pour me rendre compte des choses, j'ai juste besoin que tu sois ici avec tes yeux clairs. *Ah, feu d'amour et guide, raison pour laquelle je vis*. Pour rendre plus léger le lourd fardeau de nos jours, cette solitude que nous éprouvons tous, îles perdues que nous sommes, pour échapper à cette sensation de tout perdre, pour comprendre quel est le chemin à suivre et pour choisir le moyen, pour rendre plus léger, pour échapper, pour comprendre et pour me rendre compte des choses, j'ai juste besoin que tu sois ici avec tes yeux clairs. *Ah, feu d'amour*…. Pour réunir la beauté et la lumière sans perdre la distance, pour être avec toi sans perdre l'ange de la nostalgie, pour découvrir que la vie passe sans rien nous demander, et pour me rendre compte que tout est beau et ne coûte rien, pour réunir, pour être avec toi, pour découvrir et pour me rendre compte des choses, j'ai juste besoin que tu sois ici avec tes yeux clairs. *Ah, feu d'amour*….

[28] *Ibid*.

[29] A. Calcanhotto – P. Cavalcanti, « Aconteceu » [C'est arrivé, *ndt*], du Cd *A Fábrica do poema* [L'Atelier du poème, *ndt*], 1994. « C'est arrivé quand personne ne s'y attendait, c'est arrivé sans que tintent les cloches, c'est arrivé d'une autre façon que dans les histoires que nous racontent d'habitude les romans. C'est arrivé sans qu'il n'y ait d'étoiles dans le ciel, c'est arrivé sans un seul rayon de lune. Notre amour est arrivé très doucement, il s'est répandu très lentement, il s'est attardé jusqu'à demeurer. C'est arrivé sans que le monde ne dise merci, sans que les roses ne fleurissent, sans un chant de louange, c'est arrivé sans aucun drame. Le temps a juste fait son lit, comme dans tout grand amour. »

Don Giussani écrivait il y a plusieurs années : « La plus belle pensée à laquelle je m'abandonne depuis de nombreux mois est la réflexion, l'imagination de ce premier coup au cœur qu'a eu Marie Madeleine, et ce premier coup au cœur n'a pas été de dire "je quitte tous mes amants", mais de tomber amoureuse du Christ. Et pour Zachée, ce premier coup au cœur n'a pas été de dire "je donne tout mon argent", mais a été la surprise pleine d'amour pour cet Homme. [Alors] que Dieu soit devenu un homme parmi nous, un compagnon, est quelque chose d'absolument gratuit ; et cela est si vrai qu'on l'appelle grâce. » Le don gratuit le plus stupéfiant est le fait que Dieu soit devenu mon compagnon de route ; Zachée s'en est aperçu, tout comme Marie Madeleine s'en est aperçue. C'est pourquoi « sa présence se reflète [en moi,] en nous en tant que gratitude stupéfaite. »[30] Quelle gratitude que d'avoir un compagnon qui allège le poids de mes jours, de ma solitude, qui me libère du sentiment de tout perdre ! C'est pour cette raison que Marie Madeleine et Zachée ont été saisis, pris. Ils se sont sentis tout de suite attirés, attachés à Lui. C'étaient de pauvres types comme nous, des pécheurs, blessés par la vie, mais rien ne les a empêchés d'être pris, saisis. Rien n'a empêché qu'ils aient ce coup au cœur qui les a remplis d'une gratitude sans bornes. Pour ce coup au cœur, ils n'ont eu besoin de rien, d'aucune condition préalable, juste que cela arrive. Il suffit que cela se produise pour qu'on soit frappé et saisi. Parce que c'est ce que désire chacun de nous, ce que nous attendons à chaque instant. Ce « cœur brûlant en nous » pendant que Quelqu'un nous parle « sur la route ».[31]

Qu'est-il arrivé à cette femme, à Marie Madeleine, pour qu'elle ne puisse pas se soustraire au désir de Le chercher chaque jour, chaque nuit ? « Toute la nuit j'ai cherché celui que mon cœur aime »,[32] le bien-aimé de mon cœur.

C'est ainsi que le Mystère brûle toutes les étapes, tous les écarts, toutes les distractions, toutes les erreurs. Rien de tout cela ne peut empêcher le Mystère de s'adresser à eux et de les faire tomber amoureux. Ce n'est pas un attachement sentimental. Le lien que le Christ établit avec eux n'est pas un attachement sentimental. Un attachement sentimental ne serait pas à même de les saisir ainsi. C'est un rapport qui les fait devenir eux-mêmes, ce qui bien sûr a un contrecoup sentimental, comme tout ce qui entre dans le cadre de notre horizon,[33] mais cela a une portée qui va au-delà du sentiment, qui les introduit dans une expérience d'eux-mêmes qu'aucun attachement sentimental ne peut rêver d'atteindre.

L'attachement de Jésus n'est pas un attachement sentimental, et encore moins un reproche ou une condamnation. Il ne les garde pas loin de lui, à distance ; au

[30] Retraite des *Memores Domini*, du 24-26 mai 1985, *pro manuscripto*, p. 15.
[31] Cf. *Lc* 24,32.
[32] *Ct* 3,1.
[33] Cf. L. Giussani, « Troisième prémisse », dans *Le sens religieux*, op. cit., p. 45-58.

contraire, Il les embrasse, son attachement est une tendresse et une passion pour leur vie à travers lesquelles Il les fait enfin devenir eux-mêmes, eux qui ne savaient pas vraiment ce que c'était qu'être soi-même, être homme et femme. C'est ainsi qu'entre dans le monde une nouvelle manière d'être homme, de vivre la vie, d'être présent dans la réalité, une manière que tous – consciemment ou inconsciemment – désirent, vers laquelle ils tendent, mais qu'ils ne sont pas à même d'atteindre avec leurs forces, avec leur imagination, avec leur énergie.

« C'est la découverte de la *personne* qui, avec Jésus, rentre dans le monde. »[34] Cette phrase de l'école de communauté acquiert pour nous, en ce moment, toute sa portée historique. Le christianisme est un évènement, un fait présent, tellement présent qu'on peut le toucher de la main, comme nous l'avons vu en lisant le huitième chapitre de *À l'origine de la prétention chrétienne*. Ce chapitre témoigne dans le présent de l'existence de ces yeux qu'il faut rencontrer pour vivre ; don Giussani nous témoigne, 2000 ans après, que ces yeux sont encore là, qu'ils sont présents dans le réel, autrement il n'aurait pas pu l'écrire. Des yeux qu'on ne peut réduire à nous, à nos sentiments, à nos réactions, des yeux qui ne sont manipulables par personne, parce qu'ils introduisent le regard d'une Présence totalement différente de nous. Seul celui qui les a vus, qui est tombé sur eux, peut répondre à la question décisive : « Qui est Jésus ? »

Ce n'est que si nous laissons entrer ce regard que nous pouvons comprendre de manière existentielle qui est Jésus. En faisant expérience – étonnés − d'un « surplus » d'humanité, nous commençons à comprendre qui est réellement Jésus. Cela explique pourquoi Marie Madeleine et Zachée ont eu ce coup au cœur à cause duquel ils se sont surpris à rester comme collés à Jésus, dès le premier jour, comme Jean et André. « En quoi consistent, jusque dans leurs ramifications psychologiques, cette impression exceptionnelle et cette stupeur initiale ? La stupeur initiale était un *jugement* qui devenait immédiatement un *attachement.* » C'était un amour naissant sans comparaison possible. « C'était un jugement qui était comme de la colle, *un jugement qui [les] attachait*. Chaque journée qui passait était comme une "couche de colle" et ils ne pouvaient plus s'en libérer ! [...] Naissent une admiration et une estime qui nous attachent ».[35] C'est un jugement, pas un sentiment. On comprend alors pourquoi toute leur vie a été dépensée dans l'élan pour Le saisir. En boitant, en se trompant mille fois, mais sans jamais s'en aller. C'est cette même tendresse, unique, qui à travers don Giussani nous a réveillés. Nous L'avons touché de la main à travers son témoignage.

---

[34] L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, Cerf, Paris 2006, p. 114.

[35] L. Giussani, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, Les Plans sur Bex, p. 114.

C'est de cela que dépendent ce que nous sommes et notre incidence historique.

Imaginons ces pécheurs de Galilée qui arrivent « uniquement » avec ces yeux nouveaux dans la Rome de cette époque, avec le train de vie que nous connaissons tous. Qu'est-ce qui aura pris le dessus dans leurs cœurs ? Que devaient-ils avoir à cœur lorsqu'ils sont arrivés à Rome ? Et si Jean et André arrivaient en ce moment dans notre monde, qu'est-ce qui dominerait en eux ? Que serait l'essentiel pour eux ? Qu'auraient-ils à cœur de communiquer à tous, en ce moment, face aux défis qui se posent aujourd'hui ? N'auraient-ils pas comme unique préoccupation celle qu'ils avaient vue en Jésus ? Ne témoigneraient-ils pas du regard qui les avait investis, en laissant entrer ce regard dans toute circonstance et dans tout rapport ?

À l'époque de Jésus comme aujourd'hui, le vrai défi est que la personne surgisse. Cela explique la passion du Christ pour l'homme. L'époque d'autrefois comme celle d'aujourd'hui sont des temps de « misère évangélique », et aujourd'hui comme au temps de Jésus on a besoin de l'essentiel, il faut que Sa présence qui provoque ce coup au cœur se manifeste de nouveau ici et maintenant.

Don Giussani n'a fait rien d'autre que témoigner de cela. À la fin de sa vie, il résumait dans ces mots ce en quoi a consisté sa tentative, ce qu'il a voulu faire tout au long de son existence. « Non seulement je n'ai jamais pensé "fonder" quoi que ce soit, mais je considère que le génie du mouvement que j'ai vu naître consiste dans le sentiment qu'il est urgent de proclamer la nécessité de revenir aux aspects élémentaires du christianisme, c'est-à-dire la passion pour le fait chrétien comme tel dans ses éléments originaux, un point c'est tout. »[36] Voilà ce qui était pour lui l'essentiel. Le christianisme est cet évènement. Le signe de cela est l'évènement du moi, rendu possible par l'expérience du Christ présent dans une humanité différente.

« Je t'écris après le contrecoup que la participation à l'Équipe du CLU [la rencontre des responsables des étudiants de CL, *ndt*] d'aujourd'hui a provoqué en moi. J'étais arrivé en ayant préparé une intervention que je voulais faire, mais pour des raisons de temps cela n'a pas été possible, comme cela n'a pas été possible pour de nombreuses autres personnes. Mais le fait de travailler avec toi, de voir ce qui se produisait sous mes yeux, à travers les autres témoignages et à travers ton regard paternel sur chacun de nous, a tellement approfondi le jugement que j'avais commencé à donner face à ce qui m'était arrivé, que je n'ai pas pu m'empêcher de m'exclamer en mon for intérieur, pendant que j'étais assis là-bas : "C'est le Christ qui arrive !" Il arrivait en effet ce que don Giussani, dans l'école de communauté, appelle "un regard révélateur de l'homme", ou plutôt

[36] L. Giussani, « À Jean-Paul II » [lettre à Jean-Paul II à l'occasion de 50° anniversaire de la naissance de CL, *ndt*], *Traces-Litterae communionis*, octobre 2004, p. 45.

un regard qui prend en compte tous les facteurs, qui "sauve" tous les facteurs de l'expérience humaine : le signe le plus grand, comme tu nous le disais aujourd'hui, de la présence du Christ. » Pour L'accueillir, il suffit d'être comme des enfants : « Amen, je vous le dis : celui qui n'accueille pas le royaume de Dieu à la manière d'un enfant n'y entrera pas. » [37]

En quoi puis-je voir que le Christ est advenu et que je L'ai accueilli ? Dans le fait que Ses yeux deviennent les miens, au point que je peux regarder les yeux de qui que ce soit jusqu'à leur source, jusqu'à voir vibrer en eux l'Être qui les fait.

C'est un Autre qui vit en moi : « Ma vie présente dans la chair participe à un Évènement qui me donne une intelligence nouvelle, plus profonde et plus vraie, des circonstances qui définissent ma vie. Que signifie – écrivait don Giussani – regarder le visage d'une fille selon la chair ? Cela signifie que tout se réduit à : "Elle me plaît ou elle ne me plaît pas", "elle m'est sympathique ou non", "c'est difficile ou ce n'est pas difficile". "Ma vie présente dans la chair, je la vis dans la foi" signifie au contraire : j'affronte le rapport avec elle dans la foi au Fils de Dieu, dans l'adhésion au Christ. »[38] Le Christ en tant que fait présent ouvre grand mon regard : non pas le Christ comme un rappel nominal, comme un simple nom, mais comme un fait présent, de la même manière que la présence des parents constitue le regard de l'enfant, fonde sa manière de regarder la réalité. Les slogans et les stratégies ne sont pas suffisants. Il faut que la présence du Christ soit si réelle, qu'elle me détermine tellement, qu'elle détermine tellement le fonds de mes yeux, que je puisse regarder l'autre de manière vraie. « Dès lors, cette fille devient, dans toute la mesure de son charme – don Giussani ne néglige rien – le signe à travers lequel je suis invité à adhérer dans la chair à l'être des choses, à descendre dans la profondeur de la réalité des choses jusqu'à leur origine. »[39] Qu'est-ce que nous y perdons quand c'est Lui qui manque ! Si je les regarde avec cette ouverture que me donne le Christ présent, les yeux de quiconque peuvent effacer l'enfer. Mais il faut vérifier cela dans le réel.

2. Le défi des circonstances et le chemin à faire

Qui est Jésus ? Qu'est-ce que l'essentiel pour nous ?

Après une expérience comme celle que nous venons de décrire, nous aussi répondrions comme Pierre à la question sur l'essentiel.

---

[37] *Mc* 10,15.

[38] L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, Les Plans sur Bex, p. 99-100.

[39] *Ibid*.

« Mais pour vous qui suis-je ? »[40] Pierre, comme l'a expliqué récemment le pape François, « a certainement été le plus courageux ce jour, quand Jésus demanda à ses disciples : "Mais pour vous qui suis-je ?" Pierre a répondu avec décision : "Tu es le Christ." […] Nous aussi donnerions la même réponse que Pierre, celle que nous avons apprise dans le catéchisme : tu es le Fils du Dieu vivant, tu es le Rédempteur, tu es le Seigneur ! » « Mais – poursuit le Pape –, quand Jésus commença à expliquer ce qui devait se passer, que le Fils de l'homme devait souffrir », Pierre en fut décontenancé. « "Pierre n'aimait sûrement pas ce discours." Voilà son raisonnement : "Tu es le Christ ! Tu gagnes et nous avançons !" Pour cette raison "il ne comprenait pas cette route" de souffrances indiquée par Jésus. Au point que, comme le raconte l'Évangile, "le prenant à part, [il] se mit à lui faire de vifs reproches". Il était "si content d'avoir donné cette réponse – 'Tu es le Christ' – qu'il se sentit [même] la force de faire des reproches à Jésus." »[41]

Comme pour Pierre, les défis ne nous sont pas non plus épargnés après le coup au cœur. Nous le voyons dans tous les lieux où le mouvement est présent. Je venais à peine de commencer l'assemblée avec les étudiants de CL aux États-Unis quand l'un d'eux m'a demandé : « Comment peut-on ne pas perdre tout ce qui arrive de beau dans la vie ? » C'est la même question que celle du chant : comment « échapper à cette sensation de tout perdre » ?[42] Au Brésil, une fille qui travaille au contact de la souffrance dans un hôpital – où ses collègues l'encouragent à se distraire et à ne pas donner trop d'importance à la douleur, parce qu'on finit tôt ou tard par s'y habituer – a demandé : « Comment fait-on pour vivre face à cette douleur déchirante ? » Nos amis du Venezuela sont défiés par une situation sociale et politique de plus en plus dramatique. Ceux de l'Argentine sont aux prises avec les drames historiques de leur passé récent. Ceux du Mexique ont à faire avec une violence qui en une seule année cause plus de morts qu'une guerre. Ceux de l'Uruguay doivent faire face à la légalisation du cannabis comme réponse au drame de la vie. Ceux des États-Unis sont mis à dure épreuve par une situation économique difficile. Nos amis de la Russie et de l'Ukraine sont provoqués par la crise autour de la question de la Crimée. Les Espagnols doivent faire face à la nouvelle proposition de loi sur l'avortement. Nombreux sont ceux qui, parmi nous, vivent un peu partout dans le monde dans des contextes totalement étrangers au christianisme. À ces défis que sont la crise économique, l'urgence éducative, le manque de travail et la décomposition progressive de la société – dont témoignent la difficulté des personnes mariées à vivre leur rapport

[40] *Mt* 16,15.
[41] François, *Méditation quotidienne : « Mais pour vous qui suis-je ? »*, Maison Sainte-Marthe, 20 février 2014.
[42] V. Heredia, « Razón de vivir », *Canti*, op. cit., p. 296.

de couple ainsi que la grande inquiétude de beaucoup de personnes face aux problèmes de l'éducation des enfants ou à la difficulté de vivre – s'en ajoute un nouveau. Et ce nouveau défi, que de nombreuses personnes perçoivent comme brûlant, est celui des « nouveaux droits », qui sont le symptôme d'une difficulté culturelle et sociale, d'une manière de concevoir l'homme qui aujourd'hui s'impose et se répand de plus en plus. Bref, les défis ne manquent pas.

Ces défis sont une provocation pour chacun de nous et pour chaque communauté où qu'elle se trouve dans le monde. Ce qui est beau, c'est que ce sont des défis communs, que personne ne peut éviter. Chacun de nous, de fait, est déjà en train de répondre – dans le dialogue avec ses collègues, avec ses amis, à la maison – à ces questions aujourd'hui brûlantes, dont la valeur est de nous faire sortir de notre cachette en nous poussant à découvrir ce qui est pour nous l'essentiel. Parce que l'essentiel, comme nous le disions hier, émerge lorsque nous nous surprenons en action. Nous pouvons alors tous, face aux défis que nous devons affronter, nous demander : dans ma réponse, dans ma tentative, qu'est-ce qui a émergé ? Qu'est-ce que j'ai dit de moi ? Qu'est-ce que j'ai découvert en moi comme étant essentiel ? Qu'est-ce que je tenais à dire ? Quelle réponse ai-je eue pour l'ensemble de ces circonstances ? Nous devons, de manière urgente, déterminer avec clarté la modalité adaptée pour rester face à elles.

La première chose à comprendre est la nature de cette provocation.

Ces défis sont pour nous un appel, comme cela a toujours été le cas : « Dans l'histoire de l'Église – dit don Giussani –, il en a toujours été ainsi : l'engagement mondain (qui, bien que de manière factieuse et partielle, souligne pourtant une urgence ou un aspect de la vie) provoque une prise de conscience, la crise et la reprise de conscience au sein du peuple chrétien authentique. Dieu se sert de tout ce qui arrive. […] Tout ce qui arrive, Dieu le permet pour la maturation de ceux qu'il a choisis. »[43] Au milieu de toute la complexité de cette situation, nombreux sont ceux qui se sentent égarés, perdus ; nombreux sont ceux qui sont effrayés. Plus nous ressentons la gravité de ces défis, plus grandit en nous l'urgence de faire quelque chose, d'apporter notre contribution ; « Que faire ? » ou « Quelle initiative entreprendre ? » sont des questions qui deviennent de plus en plus urgentes.

Quelle qu'ait été la modalité dans laquelle chacun de nous a réagi aux provocations du réel, chacun aura pu vérifier ce que le pape François disait par rapport à Pierre : pour « répondre à cette question que nous entendons tous dans notre cœur – qui est Jésus pour nous – ce que nous avons appris et étudié dans le catéchisme n'est pas suffisant. » Il est assurément « important de l'étudier, de

[43] L. Giussani, « La longue marche de la maturité », op. cit., p. 4.

le connaître, mais cela n'est pas suffisant », a insisté le Saint-Père. Car pour le connaître vraiment « il est nécessaire de faire le chemin qu'a suivi Pierre. »[44]

Cela signifie que pour nous aussi, comme pour ceux qui sont arrivés en premier, tout ne s'arrête pas avec ce coup au cœur ; la vie continue avec toutes ses provocations. Nous aussi nous pouvons répondre comme Pierre à la question sur le Christ, c'est-à-dire que nous pouvons identifier en Lui l'essentiel pour vivre. Mais souvent nous nous sentons nous aussi déplacés par rapport à l'essentiel que nous avons pourtant reconnu. C'est pourquoi, si nous ne faisons pas un chemin, nous nous égarons comme Pierre : « La foi est, en outre, une connaissance liée à l'écoulement du temps, dont la parole a besoin pour se dire : c'est une connaissance qui s'apprend seulement en allant à la suite du Maître (*sequela*). »[45]

La question sur l'essentiel n'est donc pas une question rhétorique, pour nous distraire un peu ce matin. Elle est cruciale pour répondre aux questions posées : « Comment fait-on pour vivre ? » et « Pourquoi sommes-nous sur cette terre ? » Nous le voyons quand nous ressentons la morsure de ces défis dans notre chair et que cela nous empêche de les regarder « en spectateur ».

« Il y a quelques jours – me racontait un ami espagnol –, nous sommes allés à une manifestation pour défendre la tentative du gouvernement du parti populaire en Espagne d'adopter une loi moins favorable à l'avortement. Alors que nous marchions ensemble, je parlais avec un ami qui a trois enfants et dont la femme était tombée de manière inattendue enceinte du quatrième. Les conditions étaient idéales : il aime sa femme, leur couple est solide, ils n'ont pas de problèmes économiques particuliers, ils appartiennent au mouvement, ils sont catholiques… Bref, tout comme il faut. Mais il m'a dit : "Tu sais, ma première réaction, quand ma femme est venue avec son test positif, a été de dire : 'Ce n'est pas vrai, ça ne peut pas être vrai !' Parce qu'en ce moment j'ai du mal, je n'ai pas envie, cela chamboule un peu tous mes programmes…" Puis il a ajouté : "En ce moment, nous manifestons contre l'avortement, mais la nature de ce refus je l'ai aussi, à l'intérieur de moi, moi qui suis accompagné, éduqué, soutenu par une compagnie depuis vingt ans… Qu'en sera-t-il pour une fille seule, qui n'est pas mariée, qui n'a pas d'argent ? Que pensera cette femme, seule ou pas, ou cette jeune fille de 18 ans, devant son test de grossesse, si ce n'est : 'Puisque je n'arrive pas à gérer cette chose, il faut que je la détruise, que je l'élimine, parce que cela semble plus facile.'" C'était beau parce qu'on a beaucoup réfléchi et je lui ai dit : "Écoute, sans cette conscience, ce serait injuste de participer à cette manifestation, parce que nous ne serions ici que

[44] François, *Méditation quotidienne : « Mais pour vous qui suis-je ? »*, Maison Sainte-Marthe, 20 février 2014.

[45] François, Lettre encyclique *Lumen fidei*, 29.

pour défendre les valeurs catholiques, sans comprendre ce qu'elles signifient dans la vie…" ».

Les provocations ne diminuent même pas quand nous nous faisons une idée réduite du besoin de l'autre. Au contraire, la rébellion de l'autre face à notre tentative de réduire son désir rend encore plus pressante la question : pourquoi sommes-nous sur cette terre ? « Nous sommes un groupe d'amis qui aidons les personnes à chercher du travail. Nous le faisons avec une modalité très simple : en les accompagnant ! En ce qui concerne les meilleurs d'entre eux, il suffit de les rencontrer une ou deux fois puis, quand leur moi s'est réveillé, ils trouvent eux-mêmes un emploi rapidement. Mais ceux qui ont plus de problèmes, ceux qui ne sont plus capables de bouger tout seuls, nous les accompagnons un par un et nous restons avec eux tout le temps nécessaire, jusqu'à ce qu'ils retrouvent un emploi. » Mais ils n'en retrouvent pas toujours. « Parmi ces nombreuses personnes, nous avons rencontré il y a trois ans un homme handicapé de cinquante ans, en fauteuil roulant, accompagné par sa mère. Lors de notre entretien, il nous a dit, entre autres choses, qu'il savait taper à l'ordinateur. J'ai tout de suite réagi en lui disant que je pouvais lui trouver un travail qu'il pourrait faire en restant chez lui, mais il m'a répondu, en y mettant tout son moi, qu'il voulait sortir de chez lui ! Je l'ai alors serré dans mes bras : il avait un cœur infini, comme le mien. Et moi qui l'avais déjà réduit à son fauteuil roulant… » À travers un détail se révèle toute la nature du besoin : cet homme ne se contente pas de moins que cela.

Voici une autre lettre d'une jeune fille qui écrit à ses amis. Face à sa cousine qui lui dit qu'elle attend un enfant et qu'elle est en train de faire tous les examens pour vérifier s'il est sain, elle lui demande : « À quoi cela te sert-il, en fin de compte, de savoir maintenant si ton enfant est sain ou non ? » La réponse a été glaciale : « S'il a un problème, quel qu'il soit, je le jette. » Je le jette ! « C'étaient les minutes les plus longues de toute ma vie. Je n'arrivais à penser à rien ; j'étais immobile, pétrifiée, je n'arrivais plus à parler. J'ai juste réussi à balbutier quelques mots pour lui dire au revoir. Une tristesse inconsolable m'a envahie. Puis j'ai repensé à la *Page Une* […] : "Pouvons-nous vivre les circonstances avec toute la mesure humaine du drame de la vie, à la lumière de l'école de communauté ?" [Ce coup au cœur est-il suffisant pour vivre, tient-il le coup face à n'importe quel défi ?] "Chacun de nous vérifie là, indépendamment de l'opinion que nous pouvons en avoir, si la réponse qu'il donne à la provocation du réel en est vraiment une, si elle est à même de répondre vraiment au problème qui me provoque et qui me défie." » Cette fille a conclu sa lettre en disant : « Voilà la question ! Voilà le chemin ! Dans la douleur, dans les nombreuses questions que porte en soi ce que je vous ai écrit, dans le désir de pouvoir être encore plus proche de ma cousine d'une manière plus humaine, totale, vraie, humble et discrète, je désire vérifier encore et maintenant s'il est vrai, comment cela est vrai, que le Christ est le Ro-

cher, l'unique – l'unique ! – Pierre d'angle. Je veux vérifier si cela est vrai comme est vraie la réponse à la question : "*Quid animo satis ?*" : "*Est Vir qui adest.*" »

Ces témoignages nous rendent conscients du chemin à faire. En effet, si nous ne comprenons pas la portée de ces provocations, si nous ne saisissons pas tous les facteurs en jeu, nous commettrons les mêmes erreurs que par le passé.

3. Une lumière qui vient de notre histoire

Pour affronter les défis actuels – qu'ils soient culturels, sociaux, politiques ou juridiques – nous ne partons pas de zéro. Nous sommes riches d'une histoire, d'un chemin que nous avons parcouru dans la compagnie de don Giussani. C'est pourquoi, pour éclairer les défis actuels, il a été très utile pour moi de revenir sur quelques moments de notre histoire – 1968 et les années suivantes –, dans lesquels la provocation et la pression des circonstances ont été si fortes que cela a fait se disperser beaucoup de personnes. Dans ces moments, la présence de don Giussani s'est révélée encore une fois cruciale. En nous surprenant en action, il nous aidait à nous rendre compte de ce qu'était vraiment l'essentiel, malgré nos intentions, notamment parce qu'en prenant conscience de tous les facteurs il ne réduisait pas – comme nous, en revanche, le faisons d'habitude – les dimensions du problème. Ses jugements constituent des gestes de charité envers nous et, en même temps, ils nous font voir toute son autorité qui nous a empêchés de nous perdre.

Don Giussani disait : « Pour moi, l'histoire est tout ; j'ai appris de l'histoire »,[46] c'est-à-dire de l'expérience. En lisant le livre d'Alberto Savorana, nous vérifions la vérité de ce qu'il dit là. Les circonstances difficiles ne lui étaient pas épargnées non plus.

En 1993, il a été provoqué par l'intervention d'un étudiant qui rapportait que quelques intellectuels se plaignaient de CL, en disant que CL « était mieux […] avant 1976, quand il se jetait dans le débat politique, quand il se disputait idéologiquement, quand il poursuivait son propre projet, quand il proposait son projet dans la société, alors que maintenant… – disaient ces intellectuels –, il a subi une réduction piétiste. »[47] Vous pourrez lire cela dans le prochain livre sur les assemblées (« Équipes ») qui sera publié en Italie à l'automne. Pour répondre à cette provocation, don Giussani fait relire un extrait d'*Uomini senza patria*, de 1982, dans lequel il disait : « Toute notre activité, depuis que Communion et Libération est né, depuis 1970, […] tout ce que nous faisons [que nous avons fait]

[46] A. Savorana, *Vita di don Giussani*, op. cit., p. VIII.

[47] L'auteur fait ici référence à une assemblée (« Équipe ») contenue dans le livre de L. Giussani, *In cammino (1993-1998)* [En chemin, *ndt*], en cours de publication aux éditions Bur.

est pour avoir une patrie, est pour avoir une patrie dans ce monde. » Certains vont se rappeler ce passage : « Je ne dis pas que ce n'est pas juste. Je dis que nous faisons cela pour avoir une patrie et que cette patrie nous ne l'aurons pas. »[48]

Pourquoi cela s'était-il passé ? Pour affronter cette interrogation, don Giussani revient de nouveau sur l'histoire de ces années : « En 1968-1969 nous nous sommes retrouvés comme hors de chez nous »,[49] décontenancés par l'idéologie marxiste et par son désir de libération. De manière analogue, nous pouvons être décontenancés face aux mouvements et aux nouveaux désirs anxieux de libération, qui s'expriment par exemple dans la revendication des nouveaux droits, tous issus de 1968. Chacun de ces droits représente une modalité, partielle et souvent contradictoire, à travers laquelle on cherche à satisfaire des exigences que nous n'avons aucun mal à reconnaître comme étant profondément humaines. Le besoin affectif, le désir de maternité et de paternité, la peur de la douleur et de la mort, la recherche de sa propre identité… Chacun de ces nouveaux droits plonge ses racines dans le tissu dont est constituée toute existence humaine. D'où leur attirance. La multiplication des droits individuels exprime cette attente que l'ordre juridique puisse résoudre les drames humains et assurer une satisfaction aux besoins infinis qui habitent le cœur de l'homme.

« Comment le mouvement […] a-t-il accusé le coup [de ce désir de libération de 1968] ? Par l'égarement […], l'égarement typique de celui qui, parcourant son chemin et vivant une expérience fondamentale, est surpris par les évènements qui sollicitent un infléchissement, une traduction, une interprétation et une décision d'un niveau auquel son expérience n'est pas encore arrivée ».[50]

Face à cette situation, on se demandait : « "Que devons-nous faire ?" […]. Un jour, un groupe de trois ou quatre étudiants s'est levé […] avec un tract, le premier tract "contre-révolutionnaire" jamais paru ; et peut-être parce qu'ils étaient quatre cette fois-là, on ne les a pas passés à tabac. Ce tract s'intitulait "Communion et Libération" […]. Que signifiait ce titre ? ».[51]

1) En premier lieu, il signifiait que la libération était une exigence de notre cœur aussi. Nous aussi avions un désir de libération : « Il y avait un fil qui nous liait au cœur de tous, parce qu'en criant "libération, libération" le marxiste aussi exprimait une exigence du cœur, bien que confuse, rendue opaque, effacée par un discours idéologique. Mais c'était un désir du cœur. »[52]

---

[48] L. Giussani, *Uomini senza patria (1982-1983)* [Hommes sans patrie, *ndt*], Bur, Milan 2008, p. 88.

[49] L'auteur fait ici référence à une assemblée (« Équipe ») contenue dans le livre de L. Giussani, *In cammino (1993-1998)* [En chemin, *ndt*], en cours de publication aux éditions Bur.

[50] L. Giussani, « La longue marche de la maturité », op. cit., p. 5.

[51] L'auteur fait ici référence à une assemblée (« Équipe ») contenue dans le livre de L. Giussani, *In cammino (1993-1998)* [En chemin, *ndt*], en cours de publication aux éditions Bur.

[52] *Ibid.*

2) En deuxième lieu, ce titre signifiait que la libération appartenait à l'annonce chrétienne : c'est le Christ qui est le libérateur. En effet, « le Christ nous a été présenté en tant que libérateur de l'homme. C'est le concept de rédempteur : le Christ rédempteur signifie le Christ libérateur. » La libération ne peut pas venir « de la peine humaine ; […] vous ne pouvez pas changer avec vos propres forces, la libération du monde ne peut venir que de quelque chose qui est déjà libre. Qu'est-ce qui est déjà libre dans ce monde ? Quelque chose qui n'est pas juste de ce monde, qui est dans ce monde mais pas uniquement de ce monde, qui vient de l'extérieur, qui vient d'au-delà : le Christ est le libérateur. Mais où est le Christ maintenant ? […] Le Christ se fait présent à travers la compagnie de ceux qui Le reconnaissent. »[53]

Pourtant, vivre la nouveauté portée par le Christ dans l'appartenance à l'Église, à travers le mouvement en tant que signe du changement, ne paraissait pas suffisant. Construire la communauté chrétienne paraissait insuffisant en comparaison de la portée du défi ; il fallait « faire quelque chose ». Et l'image de ce « faire » était dictée par la conception des autres : il s'agissait d'un mouvement égal et contraire à celui des autres, contraire parce qu'inspiré des principes chrétiens.

Quelle a donc été la modalité de réponse à cet égarement ? « L'égarement fut surmonté d'un coup par une énergie et une volonté d'intervention. »[54] « Nous avons pris – dit don Giussani – d'innombrables initiatives [dont la plus importante a été la grande assemblée du Palalido de Milan], tous pris que nous étions par la frénésie de faire, d'arriver à faire des réponses et des actions par lesquelles nous pourrions démontrer aux autres qu'en agissant selon les principes chrétiens on ferait mieux qu'eux. Ce n'est qu'ainsi que nous pourrions aussi avoir une patrie. »[55]

On a donc cherché à surmonter l'égarement par une énergie et une volonté d'intervenir, d'œuvrer, d'être actif, « en se jetant tête baissée à la suite du monde »,[56] en s'efforçant et en prétendant changer les choses avec nos propres forces, exactement comme les autres.

Qu'est-ce qui s'est produit ? Un recentrage aux conséquences imprévisibles. Sans que nous nous en rendions compte – dit don Giussani – a eu lieu « le passage d'une matrice à une autre matrice, […] en minimisant et en rendant le plus abstrait possible le discours et le genre d'expérience à laquelle on participait auparavant. » C'est ainsi qu'« on a réduit et rendu vaine la dimension historique

[53] *Ibid*.
[54] L. Giussani, « La longue marche de la maturité », op. cit., p. 5.
[55] L'auteur fait ici référence à une assemblée (« Équipe ») contenue dans le livre de L. Giussani, *In cammino (1993-1998)* [En chemin, *ndt*], en cours de publication aux éditions Bur.
[56] L. Giussani, « La longue marche de la maturité », op. cit., p. 7.

du fait chrétien […] en minimisant sa portée historique, en le rendant le plus vain possible du point de vue de l'incidence historique ».[57] C'est don Giussani qui dit tout cela. En somme, tout ce qu'on vivait à cette époque dans l'appartenance au mouvement – l'éducation reçue, l'action caritative, la présence quotidienne dans les écoles et dans les universités, la réponse aux différents besoins –, tout était comme vidé de sens, était considéré comme insuffisant. Il fallait faire autre chose pour montrer que nous aussi étions intéressés par le destin du monde, que nous étions capables, précisément en tant que chrétiens, d'apporter une contribution plus résolutive, que nous avions un projet et une action plus efficace. En bref, cette position a défini la plupart de ceux qui sont restés dans le mouvement, et pas uniquement ceux qui ont décidé de s'en aller.

Cette réduction de l'épaisseur historique du fait chrétien ne s'opère pas sans conséquence. Voyons comment don Giussani les définit.

« Premièrement : "Une conception utilitaire de l'engagement chrétien avec une accentuation du moralisme". Plus qu'une accentuation : un engagement entièrement réduit au moralisme ! Pour quoi devait-on encore rester chrétien ? Parce que le christianisme te pousse à l'action, à l'engagement et c'est tout ! […] Le chrétien a encore le droit de demeurer dans le monde seulement s'il se jette dans l'action pour le monde : c'est le christianisme éthique […]. Face au besoin du monde, on en fait l'analyse, on élabore une théorie pour y répondre et on répond selon cette théorie. Tout se joue à mesure humaine, le Christ n'entre pas en ligne de compte ; il est placé à un niveau au-delà du temps et de l'espace ; il est une inspiration morale "transcendantale", située au-delà du temps et de l'espace. »[58]

« Deuxième conséquence (et c'est la plus grave) : l'incapacité à amener le discours au niveau culturel, à porter son expérience chrétienne jusqu'au niveau où elle devient jugement systématique et critique, et par conséquent suggestion de modalité d'action. L'expérience chrétienne est bloquée dans sa possibilité d'influer sur le monde, car une expérience ne marque le monde que si elle arrive à une expression culturelle ».[59]

« Troisième conséquence : la sous-estimation théorique et la dévaluation pratique de l'expérience qui fait autorité, de l'autorité. […] Je le répète, dans la fonction d'autorité créée par le Christ, le fait chrétien possède un lieu géométrique où le mystère est sauvé ».[60]

« Dans l'égarement général – résume don Giussani – […] [ce qui a dominé a été de se jeter] tête baissée à la suite du monde. Notre propre histoire, le

[57] *Ibidem*, p. 5.
[58] *Ibidem*, p. 4-5.
[59] *Ibidem*, p. 6.
[60] *Ibidem*, p. 7.

contenu de nos valeurs ont été minimisés, interprétés le plus possible selon une version abstraite par rapport à la vie ; comme frappés d'exclusion, interdits d'une possible incidence sur les circonstances historiques et donc d'une vraie incarnation. » Peu de temps avant de faire cette observation, en faisant référence à l'attitude générale de ceux qui avaient participé au mouvement de contestation de 1968, don Giussani avait dit : « C'est la naïveté du moi "mesure de toutes choses", la naïveté de celui qui dit : "Maintenant c'est moi qui vais tout arranger". C'est la naïveté de l'homme mesure de toutes choses. C'est la naïveté de l'amour propre. » Et il s'était exclamé : « Quelle mélancolie ! Quelle mélancolie nous avons tout de suite éprouvée et comme elle s'est aggravée au cours des années. »[61]

En se lançant dans les choses à faire au nom de notre être chrétiens, pour démontrer qu'en étant chrétiens les réponses que nous apportions aux problèmes étaient meilleures que celles des autres, nous pouvions avoir l'impression que le Christ était l'essentiel. Mais le jugement de don Giussani nous déconcerte, comme d'habitude : « Notre idéal n'est absolument pas celui […] qu'imagine la presse, notre idéal n'est absolument pas celui d'avoir le droit d'être sur terre et dans la société parce que nous savons répondre aux prétentions, aux exigences ou aux besoins des autres, aux besoins des hommes. C'est une bonne chose que de répondre aux besoins et aux nécessités des personnes, mais nous ne sommes pas ici pour cela. En 1976, à Riccione, alors que je me levais, mal à l'aise, sans savoir trop quoi dire, face à deux mille responsables des étudiants, […] j'ai dit : "Nous ne sommes pas ici pour cela, notre but en tant que chrétiens n'est pas cela. Nous pouvons participer à toutes les coopératives du monde, nous pouvons entrer dans toutes les associations du monde et apporter notre contribution au bien commun à travers elles, mais le christianisme n'est pas une association de ce type, le christianisme n'est pas une organisation pour subvenir aux besoins des hommes." […] Voilà l'illusion qui, quelle que soit l'époque, a habité l'homme, et l'homme est toujours pris au piège de cette illusion. C'est une illusion, cela s'appelle utopie. […] [Pourquoi ?] Parce que l'homme n'est pas capable d'identifier, d'assimiler, de mettre ensemble et de comprendre la totalité des facteurs qui sont en jeu ; quelque chose lui échappe toujours. »[62]

Sans nous en rendre compte, nous étions passés du Christ à l'utopie. L'essentiel était devenu, pour nous aussi, une utopie. Nous pouvions continuer à dire que l'essentiel était le Christ mais, en nous surprenant en action, nous étions forcés de nous rendre compte que nous nous étions déjà déplacés (et cela se voyait

[61] *Ibidem*, p. 7, 4.

[62] L'auteur fait ici référence à une assemblée (« Équipe ») contenue dans le livre de L. Giussani, *In cammino (1993-1998)* [En chemin, *ndt*], en cours de publication aux éditions Bur.

dans le fait que nous n'étions pas à même d'« identifier et de comprendre la totalité des facteurs »). En effet, « c'est comme si, à partir de 1970, le mouvement de Communion et Libération avait travaillé, construit et lutté à partir des valeurs que le Christ avait portées, pendant que le fait du Christ, pour nous, pour nos personnes et pour tous ceux qui ont participé à CL avec nous, "restait quelque chose de parallèle" ».[63]

Qu'est-ce qui nous a amenés là ? Le manque de conscience du problème. Voilà en quoi consiste notre être « modernes », enfants de la mentalité qui nous entoure. C'est un problème de conception, de conscience de soi, d'auto-conscience, pas de cohérence éthique. Notre être « modernes » (mais en fin de compte cette « modernité » est une tentation de l'esprit de tout homme, quelle que soit l'époque) est documenté par le fait que nous nous sommes recentrés sur nos *performances* religieuses, culturelles, dans l'action. La Présence, le Fait du Christ est devenu un a priori théorique, un a priori qui ne détermine pas qui nous sommes, comment nous regardons ou le sens de notre présence dans le monde.[64]

La difficulté à éradiquer en nous cette mentalité est documentée par l'histoire de notre mouvement dans les années qui ont suivi et qui a récemment été rappelées dans la *Page Une*.[65] « Notre premier pas conscient a été la grande affiche de Pâques […] Le pas que la grande affiche [intitulée « Jésus-Christ, la compagnie de Dieu à l'homme », 1982] a invité tout le monde à faire, et que de nombreuses personnes ont vraiment pu faire, a été […] de révéler que ce qui était en jeu n'était pas ce que nous faisions, n'était pas notre engagement, pas notre analyse de la situation ou notre point de vue sur la situation inspiré par des valeurs chrétiennes. Nous avons continué pendant dix ans à travailler sur les valeurs chrétiennes, mais en oubliant le Christ, sans connaître le Christ. »[66]

Don Giussani dénonçait ce recentrage, ce remplacement de ce qui est essentiel par ce que nous faisons – comme tous les modernes –, sans que nous nous rendions compte de sa totale inadéquation aux facteurs du problème. « Nous qui sommes si honteusement divisés, fragmentés, que même l'unité entre l'homme et

[63] L. Giussani, *Uomini senza patria (1982-1983)*, op. cit., p. 56.

[64] Cf. « L'époque moderne, ou plutôt l'époque contemporaine est la documentation tragique de ce que l'homme arrive à faire dans sa prétention d'autonomie : la prétention de se faire tout seul, de se réaliser tout seul, de se créer tout seul, de décider tout seul, d'être lui-même son propre centre. Cette prétention le porte à se dissoudre, à perdre la liberté comme originalité de jugement sur la vie. On devient aliéné quant à l'opinion commune, quant à la culture, quant aux opinions induites par la culture dominante » (L. Giussani, *Uomini senza patria. 1982-1983*, op. cit., p. 265).

[65] J. Carrón, « Témoignage et récit », *Traces-Litterae communionis*, 15 mars 2014, www.traces-cl.fr (rubrique "Vie de CL").

[66] L. Giussani, *Uomini senza patria (1982-1983)*, op. cit., p. 88-89.

la femme est impossible, et qu'on ne peut faire confiance à personne, nous qui sommes tellement cyniques envers tout et tout le monde, nous qui avons tant désappris à nous aimer nous-mêmes, comment pourrions-nous tirer de cette fange quelque chose pour reconstruire nos murs abattus, le ciment pour la construction de murs nouveaux ? […] Étant donné notre situation et notre blessure, nous ne pouvons pas dire en effet : "Mettons-nous à reconstruire l'humain !" Nous qui sommes si vaincus, comment ferions-nous pour vaincre ? […] Il faut que quelqu'un vienne du dehors – *il doit venir du dehors* – et refasse les murs de notre maison abattue […] Là réside la difficulté majeure vis-à-vis […] du christianisme authentique : c'est à travers *quelque chose d'autre* – qui vient du dehors – que l'homme devient lui-même […]. [Mais cela] ne "plaît pas", parce que cela fait entrer, parce que cela accorde l'hospitalité à quelque chose qui ne correspond pas à notre imagination ni à l'image que nous avons de l'expérience, qui apparaît abstrait dans sa prétention ».[67]

Ce « quelque chose d'autre – le Christ – nous apparaît abstrait. Et comme il nous apparaît abstrait, pour répondre à l'urgence de changer, de construire, « on s'arrête […] à une aspiration impuissante à remédier, ou à une *prétention frauduleuse*, menteuse, c'est-à-dire qu'on *identifie le remède à sa propre image et à sa propre volonté de remédier*. » C'est affreux ! Ainsi naît – continue don Giussani – le "discours" sur les valeurs morales, parce que le discours sur les valeurs morales sous-entend que le remède à la dissolution vient de la puissance d'imagination et de la force de volonté de l'homme : "Mettons-nous ensemble, et vous allez voir comment nous allons y remédier !" »[68] Modernes jusqu'à la moelle ! C'était à nous qu'il le disait, pas aux autres.

Mais pourquoi passons-nous du Christ à cet activisme, aux « choses à faire » ? C'est ici que le jugement de don Giussani est encore plus surprenant : nous y passons parce que notre action nous paraît moins abstraite que le Christ comme point d'appui pour répondre à nos peurs. Il dit en effet que « c'est une insécurité existentielle, c'est une peur fondamentale qui fait que l'on considère comme un point d'appui, comme la raison de […] [sa propre] consistance, ce que l'on fait sur le plan culturel ou organisatif ».[69]

La chose la plus étonnante est la conséquence que don Giussani tire de ce constat. Ces « activités » – à travers lesquelles nous cherchons à vaincre notre insécurité –, nous les identifierions automatiquement comme « présence ». Mais rien n'est plus loin de la réalité que cela. Écoutez ce qu'il dit : « Si bien que

[67] L. Giussani, « C'est toujours une grâce », dans *Il est s'il agit. Conversations avec des jeunes. Août 1992-septembre 1993*, suppl. *30Jours*, 6, 1994, p. 59-61.
[68] *Ibidem*, p. 61.
[69] L. Giussani, *Uomini senza patria (1982-1983)*, op. cit., p. 97.

toute l'activité culturelle et tous nos efforts d'organisation ne deviennent pas l'expression d'une physionomie nouvelle, d'un homme nouveau » – ce sont une expression de notre peur, de notre insécurité. « S'ils étaient l'expression d'un homme nouveau, ils pourraient même ne pas exister, lorsque les circonstances ne le permettent pas, mais cet homme resterait debout. Tandis que beaucoup de personnes ici présentes – disait don Giussani – ne resteraient pas debout, ne sauraient pas pourquoi elles sont ici, ne sauraient pas à quoi elles adhèrent si ces choses n'existaient pas. On ne tient pas debout, on n'a pas de consistance, parce que la consistance de ma personne est la présence d'un Autre ».[70] Voici qu'apparaît dans toute sa clarté le rapport entre ce qui nous permet de rester debout, « l'essentiel », et pourquoi nous sommes sur cette terre.

Sans reconnaître et sans faire expérience de ce qui répond à notre insécurité existentielle, à notre peur fondamentale, notre présence n'est que le signe de la tentative moderne de trouver notre consistance dans ce que nous faisons. C'est pourquoi tant de personnes « ne sauraient pas pourquoi elles sont ici »,[71] comme l'a observé don Giussani, si certaines activités n'existaient pas.

Quel est le « pourquoi » ultime de ce recentrage sur lequel je reviendrai cet après-midi ? « Le "pourquoi" est, en dernière analyse, la difficulté qu'a le discours chrétien, la difficulté qu'a l'expérience chrétienne à mûrir. […] L'impatience n'est pas le dernier piège, mais le premier. Pensez-y, l'expérience chrétienne changera le monde ; mais pour changer le monde il y faut toute la trajectoire de l'Histoire. […] L'expérience chrétienne changera ma vie, mais il faut toute la trajectoire de l'existence [de l'Histoire ; alors que nous cherchons toujours un raccourci pour arriver plus vite, en pensant être plus intelligents !] […] En somme, l'expérience chrétienne n'assouvit pas la fébrile envie d'efficience, de possession immédiate de l'homme, car c'est la tentation des pharisiens – continue don Giussani – qui disaient au Christ : "Fais le miracle que nous te demandons, envoie-nous la foudre du ciel. Envoie le feu du ciel et nous croirons en toi." Ils décidaient eux-mêmes de ce que devait être le miracle »,[72] ils décidaient comment la réalité devait changer en Le suivant (« Ce ne fut pas pour ces trente deniers […]. Mais son règne ne venait pas »[73]). « Voilà réellement le *pathos* qui sous-tend le drame d'alors et l'incertitude, la mélancolie, la fatigue et les doutes d'aujourd'hui. C'est à ce stade que l'on comprend, que l'on se rend compte de ce que signifie la foi (croire, croire en Lui), accorder du crédit au fait chrétien [c'est-à-dire faire confiance à Son dessein pour ce qui est de la manière de changer la réalité ; mais cela nous

[70] *Ibid.*
[71] *Ibid.*
[72] L. Giussani, « La longue marche de la maturité », op. cit., p. 8.
[73] C. Chieffo, « Il monologo di Giuda », *Canti*, op. cit., p. 230-231.

paraît trop lent, trop peu efficace]. Parce qu'à certains moments, c'est comme mourir à soi-même ; mieux, c'est vraiment mourir à soi-même. » C'est pourquoi « ceux qui se sont sauvés l'ont été par fidélité à leur propre histoire, dans la mesure de l'évidence de l'importance de la dimension religieuse qui s'inscrit dans les circonstances concrètes, et donc de la présence du Mystère comme facteur s'inscrivant dans les circonstances de l'humain ; en deuxième lieu, ils se sont sauvés grâce à une redécouverte loyale et claire du crédit à accorder à l'autorité, à la redécouverte de la fonction historique de l'autorité. »[74]

On comprend peut-être mieux maintenant pourquoi don Giussani se demandait en 1993 : « Alors, pourquoi sommes-nous là ? » Si notre but en tant que chrétiens n'est pas de faire des initiatives et de construire des œuvres pour répondre aux besoins, pour résoudre les problèmes des hommes, alors quel est ce but ? Don Giussani nous recentre de nouveau en nous rappelant à l'essentiel, en réaffirmant la centralité du crédit à accorder au fait chrétien. Voilà sa réponse à cette provocation : sans retour à l'origine il n'y a rien à faire.

4. Retour à l'origine : « Le mouvement n'avance que grâce à son affection au Christ »

« Alors, pourquoi sommes-nous là ? ». En 1993, don Giussani répond : « Il y a deux raisons et la deuxième est une conséquence de la première ; on pourrait dire que c'est une conséquence occasionnelle ou contingente de la première ».[75] C'est impressionnant parce que, pour éclairer cela, il dit sans transition : nous « sommes là pour dire que… nous étions en chemin le long d'une route, nous avons entendu quelqu'un, un idéologue qui parlait, mais c'était plus qu'un idéologue, parce que c'était un homme sérieux, il s'appelait Jean le Baptiste. Nous sommes restés pour l'écouter. À un moment donné, un homme qui était là avec nous a commencé à s'éloigner et nous avons vu Jean le Baptiste s'arrêter pour regarder celui qui s'en allait. Puis, au bout d'un moment, il s'est mis à crier : "Voici l'Agneau de Dieu". C'est vrai qu'un prophète parle de manière étrange. Mais nous deux, nous qui étions là pour la première fois, qui venions de la campagne, de loin, nous avons quitté le groupe et nous nous sommes mis à suivre de près cet homme, comme cela, pour une curiosité qui n'était pas de la curiosité, pour un intérêt étrange. Qui sait qui nous l'a inspiré ? Au bout d'un moment, Il s'est retourné et nous a dit : "Que voulez-vous ?", et nous de répondre : "Où

[74] L. Giussani, « La longue marche de la maturité », op. cit., p. 8-9.

[75] L'auteur fait ici référence à une assemblée (« Équipe ») contenue dans le livre de L. Giussani, *In cammino (1993-1998)* [En chemin, *ndt*], en cours de publication aux éditions Bur.

habites-tu ?", et Lui : "Venez et voyez". Nous y sommes allés et nous sommes restés toute la journée pour l'entendre parler : on ne comprenait pas les paroles qu'il disait, mais il parlait d'une certaine manière, et il disait ces mots d'une telle façon, il avait un tel visage que nous sommes restés pour le regarder parler. Quand nous sommes partis de là parce que c'était le soir, nous sommes rentrés chez nous avec un autre visage, nous avons regardé notre femme et nos enfants d'une manière différente. C'était comme s'il y avait un voile entre eux et nous, le voile de ce visage, et cela ne laissait pas notre esprit tranquille. Cette nuit-là, aucun de nous deux n'a dormi paisiblement et le lendemain nous sommes retournés le voir. Il avait dit une phrase que nous avons répétée à nos amis : "Venez voir quelqu'un qui est le Messie qui devait venir ; c'est le Messie, c'est Lui qui l'a dit : 'Je suis le Messie'". Et nos amis sont venus et eux aussi ont été attirés par cet homme comme par un aimant. C'était comme si nous disions, le soir, lorsque nous nous retrouvions autour du feu avec les quelques poissons que nous avions pêchés la nuit précédente : "Si l'on ne croit pas à un tel homme, si je ne crois pas à un tel homme, je ne peux plus croire mes propres yeux" ».[76]

Et don Giussani de continuer : « Nous sommes au monde pour crier à tous les hommes : "Sachez qu'il y a parmi nous une présence étrange. Parmi nous, ici, maintenant, il y a une présence étrange : le Mystère qui fait les étoiles, qui fait la mer, qui fait toute chose […] est devenu un homme, est né du ventre d'une femme […]". Nous sommes au monde parce qu'il nous a été révélé, à nous et pas à d'autres, que Dieu s'est fait homme. Il y a un homme parmi nous, venu parmi nous il y a deux mille ans et resté avec nous ("Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde"), il y a un homme [parmi nous] qui est Dieu. Le bonheur de l'humanité, la joie de l'humanité, l'accomplissement de tous les désirs de l'humanité, c'est Lui qui le mène à son terme ; il le mène à son terme pour ceux qui Le suivent ».[77] Nous pourrions ajouter aujourd'hui : même cette soif de libération qui s'exprime de manière confuse et contradictoire dans les revendications des nouveaux droits ne peut s'accomplir que dans le Christ.

Voici maintenant la deuxième raison qui se précise : « La conséquence contingente du fait qu'on Le regarde, qu'on Le regarde parler, qu'on L'écoute, qu'on Le suit, qu'on dit à tout le monde : "Il est là, il est là parmi nous, le Dieu fait homme […]", la conséquence contingente pour ceux qui vivent ainsi est qu'ils vivent mieux – oui, mieux – ; ils ne résolvent pas leurs problèmes humains, mais ils les vivent mieux aussi. Ils aiment mieux leur femme, ils savent comment plus aimer leurs enfants, ils s'aiment plus eux-mêmes, ils aiment leurs amis plus que les autres, ils regardent les inconnus avec autant de gratuité, avec

[76] *Ibid.*
[77] *Ibid.*

autant de tendresse de cœur que s'ils étaient leurs amis, ils secourent les autres dans le besoin autant qu'ils le peuvent, comme si c'était leur propre besoin, ils regardent le temps avec espérance, c'est pourquoi ils avancent avec énergie. Ils utilisent toute chose pour pouvoir avancer et faire avancer les autres ; dans la douleur ils apportent le réconfort, dans la joie ils sont circonspects, intensément circonspects. Ils sont intenses dans la joie, mais ils sont conscients que tout a une limite, une limite qui est provisoire. De limite en limite, l'homme progresse avec les autres vers son destin, vers ce jour où Il nous apparaîtra non pas tel qu'il est apparu à Jean et André, les deux qui le suivaient, mais tel qu'il est apparu à un certain moment de sa vie, sur le mont Tabor, tel qu'il est apparu après être ressuscité des morts ».[78]

Nous sommes donc là à cause de cette présence. Mais qui comprend cela ? Don Giussani se demandait : « Parents, prêtres, associations catholiques, qui comprend bien à quel point cette tâche est différente ? Qui perçoit bien cette présence ? Qui ne cherche pas à être digne de trouver un espace pour soi sur cette terre, le droit à vivre sur cette terre, uniquement parce qu'il répond au besoin d'autrui ? Qui ? »[79]

Le pape François nous le témoigne chaque jour : qui comprend cela ?

« C'est une grande purification, une grande illumination qui doit remplir et dominer notre esprit, c'est une grande grâce qui doit nous arriver… Qui doit nous arriver ? Qui nous est arrivée ! Parce que c'est ce que nous nous sommes dit dans le mouvement depuis le premier jour, avec d'autres termes ; ce qu'on leur a dit, qui leur a fait dire : "Eh bien, oui, j'aimerais aller avec eux". C'est ce que nous avons tous pressenti (et nous devons admettre que cela bouleverse tout) : le centre de la vie n'est pas de réussir mais de reconnaître Quelqu'un. Il n'est pas de "réussir", mais de "reconnaître Quelqu'un". »[80] Voilà le coup au cœur. Aussitôt après, don Giussani pose cette alternative : « La valeur d'une personne réside-t-elle dans le fait d'être reconnue – pour son adresse, pour son habileté, pour son ingéniosité – ou dans le fait d'être aimée ? Il est tellement vrai que la dignité de la personne réside uniquement dans le fait qu'elle est aimée, que ce qui fait la consistance et la nature d'un moi, de mon moi, est d'avoir été choisi par le Mystère : […] le fait d'être aimé est la consistance, la nature de mon moi ».[81]

Quand cela manque, nous sommes tous perdus. Le centre de la vie « n'est pas de réussir, mais de reconnaître une présence » (c'est peut-être parce qu'ils ne se sont pas sentis aimés, parce qu'ils ne se sentent pas aimés, que certains

[78] *Ibid.*
[79] *Ibid.*
[80] *Ibid.*
[81] *Ibid.*

d'entre nous, comme beaucoup de nos contemporains, cherchent ailleurs leur accomplissement). « Voilà le problème chrétien », continuait don Giussani, « par rapport au problème de n'importe quelle philosophie […] : ce n'est pas une utopie qui est notre salut, […] c'est une Présence à reconnaître : ce ne sont pas des "choses à faire", c'est un amour. »[82] Il suffirait de se rendre compte de ce que nous sommes pour mieux comprendre si nos "choses à faire" peuvent répondre à notre drame humain. La vie est cet amour, c'est reconnaître qu'on est aimé (« Il nous a aimés d'un amour éternel et il a eu pitié de notre néant »[83]). Et don Giussani ajoutait : « Quand je prononce ce mot [amour], quand je dis ce que je viens juste de dire – le problème de l'existence n'est pas les "choses à faire", c'est un amour –, je lis une incompréhension confuse sur quatre-vingt-dix-neuf pour cent des visages ».[84]

Qu'est-ce que cette incompréhension ? C'est le signe du fait que nous ne comprenons pas, que nous nous sommes déjà décentrés. Cette incompréhension dit, plus que tout le reste, de quoi et d'où nous attendons la réponse. Ou plutôt, précisément à cause de cette incompréhension, nous nous éloignons de l'essentiel pour chercher notre consistance en ce que nous faisons. Cette incompréhension est le jugement le plus puissant que nous donnons sur le Christ et sur nous-mêmes. Comme nous ne comprenons pas quel est notre problème, nous ne nous rendons pas vraiment compte de qui est le Christ. En fin de compte, l'essentiel est ailleurs. C'est cette incompréhension confuse que nous ressentons face au dessein mystérieux de Dieu, la même incompréhension que Pierre face au dessein du Père, auquel Jésus obéit et que Pierre, au contraire, ne comprend pas. C'est cette incompréhension qui nous pousse à nous éloigner de l'essentiel, à chercher notre consistance en quelque chose que nous considérons, « dans les pensées secrètes de nos cœurs », moins « inconsistant » que le Christ.

Nous ne pourrons apporter notre contribution originale à la vie du monde si nous ne tirons pas notre consistance de cet amour qui nous permet d'être différents dans le panorama social et culturel. Don Giussani n'a jamais cessé de nous indiquer où trouver notre vraie consistance : « La consistance de ma personne est la présence d'un Autre ».[85]

Au contraire, comme il nous le rappelait, nous cherchons notre consistance « en ce que nous faisons ou en ce que nous avons, ce qui revient au même. Ainsi, notre vie ne connaît jamais ce sentiment, cette expérience de certitude pleine qu'indique le mot "paix", […] cette certitude pleine, cette certitude et cette plé-

[82] *Ibid*.
[83] Cf. *Jr* 31,3.
[84] L'auteur fait ici référence à une assemblée (« Équipe ») contenue dans le livre de L. Giussani, *In cammino (1993-1998)* [En chemin, *ndt*], en cours de publication aux éditions Bur.
[85] L. Giussani, *Uomini senza patria (1982-1983)*, op. cit., p. 97.

nitude sans lesquelles il n'y a pas de paix et donc ni allégresse, ni joie. Nous arrivons tout au plus à être satisfaits de ce que nous faisons ou à être satisfaits de nous-mêmes. Mais ces fragments de satisfaction pour ce que nous faisons ou pour ce que nous sommes ne nous apportent aucune allégresse, aucune joie, aucun sens de plénitude sûre, aucune certitude ni aucune plénitude […]. La certitude est quelque chose qui s'est produit en nous, qui nous est arrivé, qui est entré en nous […]. Quelqu'un nous est arrivé, s'est donné à nous, au point qu'il est entré dans notre chair, dans les os et dans l'âme : "Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est [le Christ qui] […] vit en moi." »[86]

« Le moment est venu – disait don Giussani en 1991 – où l'affection entre nous a un poids spécifique immédiatement plus grand encore que la lucidité dogmatique, l'intensité de la pensée théologique ou l'énergie de ceux qui guident le mouvement. L'affection que nous devons avoir les uns pour les autres a un seul terme de comparaison [une seule urgence] : la prière, l'affection pour le Christ. En effet, le moment est venu où le mouvement avance uniquement en raison de l'affection que chacun de nous a pour le Christ, que chacun de nous prie l'Esprit d'avoir. »[87]

Seul un homme certain pourra être à même de répondre aux défis du présent : entrer dans la chambre d'un malade terminal où personne n'entre plus, garder un enfant avec des malformations, mettre des enfants au monde, faire face au chômage sans succomber, etc.

Pourquoi don Giussani revient-il toujours à Jean et à André, c'est-à-dire au premier message chrétien, à la première rencontre ? Parce qu'il vit hors de ce monde ? Parce qu'il est naïf ? Non, parce qu'il est convaincu que « la solution des problèmes que la vie pose chaque jour "survient non pas en affrontant directement les problèmes, mais en approfondissant la nature du sujet qui les affronte." En d'autres termes, "on résout le détail en approfondissant l'essentiel" ».[88] Pour affronter les problèmes, il faut donc quelque chose qui fasse émerger et qui accomplisse la nature de notre moi, ce « mystère éternel / de notre être »,[89] dont parle le poète Giacomo Leopardi. Ce qui est vraiment en jeu ici, c'est de se demander qui peut réveiller le moi en le sortant de ses réductions, en le libérant de la dictature de ses petits désirs afin de l'ouvrir au grand désir d'accomplissement

[86] L. Giussani, *La familiarità con Cristo* [La familiarité avec le Christ, *ndt*], San Paolo, Cinisello Balsamo (Mi) 2008, p. 25-26.
[87] *Corresponsabilità* [Coresponsabilité, *ndt*]. Extraits de la discussion avec Luigi Giussani lors du Conseil international de CL, *Litterae communionis-CL*, novembre 1991, p. 32.
[88] A. Savorana, *Vita di don Giussani*, op. cit., p. 489.
[89] G. Leopardi, « Sur l'effigie funéraire d'une belle dame sculptée sur son tombeau », v. 22-23, dans *Le sens religieux*, Paris, Cerf 2003, p. 77.

de la vie. « Seul le divin sauve les facteurs de l'humain. »[90] Voilà le noyau de la prétention chrétienne. La mission du Christ n'est autre que de réveiller la personne, de faire émerger toute la portée de son désir, la libérant ainsi de l'esclavage de ses propres petits désirs.

Pour aller à l'essentiel, Jésus se sert de toutes les occasions, même des faits quotidiens, simples – l'Évangile en est plein –, comme s'asseoir près d'un puits pour se reposer, avoir soif et demander à une femme de lui donner à boire. Comme cette femme est samaritaine, elle reste prisonnière de ses pensées : « Comment ! Toi, un Juif, tu me demandes à boire, à moi, une Samaritaine ? » Elle reste prisonnière des clans habituels, parce que les Juifs ne fréquentent pas les Samaritains. Jésus aurait pu se ranger d'un côté ou de l'autre. Mais Il bouleverse la division en clans en lui proposant une position non réactive, originelle. Il sait très bien que, derrière ces apparences, derrière le formalisme des clans, il y a le cœur assoiffé d'une femme et il la provoque précisément au niveau de son cœur : « Si tu savais le don de Dieu et qui est celui qui te dit : "Donne-moi à boire", c'est toi qui lui aurais demandé, et il t'aurait donné de l'eau vive. » Jésus profite de l'occasion pour dire qui Il est, quelle est sa prétention. Quel regard il faut pour ne pas rester toujours dans l'apparence face aux provocations du réel et aux clans qui s'affrontent ! Nous sommes aujourd'hui dans les mêmes circonstances, pris dans des oppositions idéologiques, et nous pouvons accepter de rester prisonniers de l'idéologie des uns ou des autres. La Samaritaine fait semblant de ne pas comprendre, comme si elle n'avait pas perçu le défi : « Seigneur, tu n'as rien pour puiser, et le puits est profond. D'où as-tu donc cette eau vive ? Serais-tu plus grand que notre père Jacob ? » Jésus ne recule pas d'un pas ; au contraire, il renchérit : « Quiconque boit de cette eau aura de nouveau soif ; mais celui qui boira de l'eau que moi je lui donnerai n'aura plus jamais soif et […] deviendra […] une source d'eau jaillissant pour la vie éternelle. » Qui est cet homme qui prétend répondre à toute la soif du désir de l'homme et se présente comme l'eau qui peut la satisfaire pleinement ? Qui peut avoir une telle prétention ? Lui seul, le Seigneur. C'est pourquoi toute l'humanité de cette femme surgit au moment où Jésus renchérit, parce que l'être humain n'émerge que devant un défi réel, devant quelque chose de vraiment unique, qui correspond enfin à son attente. La Samaritaine se rend : « Seigneur, donne-moi de cette eau, que je n'aie plus soif, et que je n'aie plus à venir ici pour puiser. »[91]

Voilà la présence de Jésus, une présence qui profite de toute chose pour faire émerger Sa différence. Nous sommes choisis, nous sommes appelés à devenir amis de Jésus pour que dans chaque situation, dans chaque provocation du réel,

[90] Cf. L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, Cerf, Paris 2006, p. 110.
[91] *Jn* 4,9-15.

nous puissions témoigner d'un regard différent, plus humain, plus capable de saisir toutes les dimensions de l'expérience humaine, la nôtre comme celle des autres. Seul un amour pour Jésus, fruit d'une longue vie commune avec Lui, peut faire émerger en nous, face à n'importe quel défi, cette différence qui témoigne de Sa présence à l'œuvre.

Si nous ne comprenons pas cela, nos actions ou réactions vont adopter sans réfléchir la position de l'autre comme cela s'est produit dans le passé, comme nous l'avons vu dans la description de don Giussani. De cette manière, nous nous bercerons, naïvement, de l'illusion de pouvoir répondre par l'éthique aux défis culturels et sociaux dans lesquels se joue la conception de l'homme. Mais suffit-il de faire appel à l'éthique pour mener à terme la grossesse d'un enfant qui ne vivra que quelques heures ? Un encouragement à avoir des enfants est-il suffisant pour décider d'en avoir ? Chacun peut vérifier cela dans sa propre expérience. Nous voudrions répondre par l'éthique au défi anthropologique, tandis que la seule réponse est la rencontre (une rencontre capable de réveiller le moi), de laquelle renaît l'éthique même. L'unique réponse est « la dimension historique du fait chrétien »,[92] une présence différente dans le monde, le témoignage de « quelque chose qui est déjà libre »,[93] qui s'exprime de manière originale, sans se laisser imposer le choix du terrain par la dialectique mondaine des clans. C'est pourquoi, si nous voulons que quelque chose change vraiment pour nous et autour de nous, il faut « faire le christianisme »,[94] c'est-à-dire « être présence, […] construire ce morceau d'humanité nouvelle en chemin, là où nous sommes ».[95]

L'ami qui avait été mis au défi par cet homme handicapé à la recherche d'un emploi conclut ainsi son récit : « Quand je l'ai rencontré trois ans plus tard, je lui ai demandé ce qui s'était passé avec les deux amis qui l'avaient accompagné pendant ces années. Et lui de me répondre : "Ils m'ont offert un débouché pour mon avenir." Je lui demande : "T'ont-ils aidé à trouver un emploi ?". Lui, sèchement : "Non !" Je lui demande : "Alors quel débouché t'ont-ils offert ?". Il me dit : "Un début, c'est-à-dire un chemin, dans le sens qu'ils m'ont donné un but." Soudain, je me suis demandé : qui es-Tu qui permets tout cela ? Qui, malgré l'échec apparent, réveilles un moi au point de lui faire prendre pleinement conscience de qui il est ? Parmi toutes les très nombreuses personnes qui ont trouvé un emploi, aucune n'avait jamais dit une chose pareille. »

---

[92] L. Giussani, « La longue marche de la maturité », op. cit., p. 5.

[93] L'auteur fait ici référence à une assemblée (« Équipe ») contenue dans le livre de L. Giussani, *In cammino (1993-1998)* [En chemin, *ndt*], en cours de publication aux éditions Bur.

[94] L. Giussani, *Un evento reale nella vita dell'uomo (1991-1992)* [Un évènement réel dans la vie de l'homme, *ndt*], Bur, Milan 2013, p. 326.

[95] L. Giussani, *Dall'utopia alla presenza (1975-1978)*, op. cit., p. 62.

Sans être continuellement engendrés par le regard du Christ dans le présent, nous n'arriverons pas à saisir le point critique de la culture contemporaine – à laquelle nous participons si souvent, comme nous le démontre cette incompréhension dont parlait don Giussani. Il réside dans la myopie avec laquelle on regarde les besoins profonds de l'homme. Comme notre culture ne saisit pas la portée infinie des exigences constitutives du cœur de l'homme, elle finit par proposer – tant sur le plan matériel que sur le plan affectif et existentiel – une multiplication à l'infini de réponses partielles. Mais, comme nous le rappelle Cesare Pavese, « ce qu'un homme cherche dans les plaisirs est un infini, et personne ne renoncerait à l'espoir de parvenir à cet infini ».[96] Voilà pourquoi une multiplication, même à la puissance dix, de « faux infinis » (comme le dit Benoît XVI)[97] ne pourra jamais satisfaire un besoin de nature infinie. Ce n'est pas une accumulation quantitative de biens ou d'expériences ou la possibilité illimitée de transformer les désirs subjectifs en droits qui peut satisfaire le « cœur inquiet » de l'homme. Mais ce n'est pas non plus un appel éthique qui peut libérer l'homme de ses réductions et lui rendre une conscience de soi adéquate. La seule réponse, comme don Giussani nous l'a montré, est un évènement capable de réveiller le moi, de le régénérer. C'est là que l'école de communauté prend toute son importance : « Jésus fait preuve dans sa vie d'un amour de l'individu, d'une passion pour le bonheur de chacun qui nous amène à considérer la valeur de la personne comme quelque chose d'incommensurable, d'irréductible. Le problème de l'existence du monde est la félicité de l'individu. "Que servira-t-il donc à l'homme de gagner le monde entier, s'il ruine sa propre vie ? Ou que pourra donner l'homme en échange de sa propre vie ?" Aucune énergie ni aucune tendresse d'amour paternel ou maternel n'ont jamais investi le cœur de l'homme plus que cette parole de Jésus-Christ passionné pour la vie de l'homme. Du reste, l'écoute de ces ultimes questions posées par Jésus représente la première obéissance à notre nature. Si on refuse de les entendre, on se coupe des expériences humaines les plus significatives. On ne pourra s'aimer soi-même et l'on sera incapable d'aimer qui que ce soit d'autre. En effet, le motif ultime qui pousse à s'aimer soi-même et à aimer l'autre, c'est le mystère du *moi* ; tout autre motif nous introduit à celui-ci. »[98]

Nous ne sommes pas différents des autres. Si l'on ne nous réveille pas, nous finirons nous aussi par succomber à la mentalité de tout le monde. Aussi limités que les autres, nous finirons nous aussi par chercher notre accomplissement dans la carrière, dans le succès, ce qui est un signe évident de la réduction de notre désir. Qu'est-ce qui nous rend différents ?

---

[96] C. Pavese, *Le métier de vivre*, Gallimard, Paris 1958, p. 172.
[97] Cf. Benoît XVI, *Message au XXXIII^e Meeting pour l'amitié entre les peuples*, 10 août 2012.
[98] L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, Cerf, Paris 2006, p. 111.

Un ami m'écrit : « Cher Carrón, depuis que j'ai entendu ta leçon du samedi après-midi à l'assemblée des responsables de l'Amérique Latine, je continue à vibrer ! Sur le coup, quand tu as commencé à parler, je voulais me lever et partir. Je me suis demandé : où suis-je tombé ? Que signifie récupérer nos origines après des siècles d'histoire de l'Église ? Il faut lutter pour les valeurs chrétiennes ! Néanmoins, après ce premier impact, surtout après cette citation de don Giussani : "Nous avons continué pendant dix ans à travailler sur les valeurs chrétiennes […] sans connaître le Christ.", j'ai été moins sur mes gardes, ce qui m'a permis de revivre et de mieux comprendre quelque chose qui m'est arrivé peu avant de me marier et que je voudrais te raconter. Comme nous avions décidé que ma future femme quitterait son emploi pour partir vivre à l'étranger avec moi, nous avions très peur d'une grossesse au tout début du mariage car, avec mon seul salaire, nous ne serions pas à même de joindre les deux bouts. Quelques semaines avant le mariage, ma femme, compte tenu de la situation, m'a demandé si nous ne devions vraiment compter que sur les seules méthodes naturelles. Sans penser aux conséquences de ce que j'allais dire, je lui ai dit que le vrai problème résidait dans le fait que, si nous n'étions pas prêts à accepter des enfants, au fond nous n'étions pas prêts pour le mariage… Je me rappelle qu'à ce moment je n'ai pensé qu'à la question du prêtre pendant la célébration : "Êtes-vous prêts à accueillir avec amour les enfants que Dieu voudra vous donner ?" En t'écoutant, j'ai revécu ce moment-là avec cette question : dans cette situation, qu'est-ce qui m'a rendu si libre de mettre "en danger" ce que je désirais le plus au monde ? Je me suis rendu compte tout de suite que le seul respect d'une "valeur chrétienne" n'était pas suffisant pour mettre en danger notre mariage tout proche et désiré depuis longtemps. Ce qui m'a rendu libre dans cette circonstance n'a pas été le fait de respecter une valeur chrétienne, c'était le désir de ne pas me séparer du Christ, le désir de permettre au Christ d'entrer dans l'intimité de notre mariage, l'intuition que, sans Lui, cela ne valait pas la peine de nous marier. En repensant à ta leçon, je continue à me demander : qui m'a jamais parlé ainsi ? Avec autant de vérité ? Qui me fait vibrer ainsi ? Qui m'aide à percevoir vraiment la correspondance entre le Christ et ma vie ? Quelle tendresse envers moi ! Merci. »

Comme le pape François aujourd'hui, don Giussani n'a rien fait d'autre que nous annoncer et nous témoigner la beauté de la foi, afin de nous montrer qu'elle est raisonnable à travers les fruits qu'elle porte dans la vie. C'est pourquoi le Pape insiste sur le fait que nous devons communiquer au monde ce qui est essentiel pour nous. Avez-vous quelque chose de plus intelligent, de plus correspondant à la situation réelle de l'homme ? Écoutez ce que le pape François a dit attendre des évêques : « Des hommes gardiens de la doctrine, non pour mesurer à quel point le monde vit éloigné de la vérité que celle-ci contient, mais pour fasciner le monde, pour l'enchanter par la beauté de l'amour, pour le séduire avec l'offre

de la liberté donnée par l'Évangile. L'Église n'a pas besoin d'apologistes de ses propres causes, ni de croisades pour ses batailles, mais de semeurs humbles et confiants de la vérité, qui savent que celle-ci leur est toujours à nouveau remise et qui ont confiance dans sa puissance. »[99] Seuls le témoignage et le récit de ce qu'on vit – comme nous l'a dit le cardinal Angelo Scola – [100] peuvent rendre fascinant le christianisme, aujourd'hui comme hier, faire renaître le moi et libérer l'homme.

Une amie écrit : « Pendant une discussion à propos de la loi sur l'euthanasie en Belgique, un collègue que je ne connaissais que de vue intervient tout à coup en disant qu'en fin de compte, d'après lui, l'euthanasie des nouveau-nés gravement handicapés se justifie dans les cas où c'est évident depuis la naissance qu'ils n'auront aucune chance de marcher, peut-être même de parler et ne pourront jamais faire quoi que ce soit de manière autonome. Parce qu'enfin, dit-il, quelle sorte de vie est une telle vie ? Ils ne pourront sûrement jamais être heureux ! [Ce qui est en jeu est la question du sens qu'a la vie]. Alors, moi qui jusqu'à ce moment n'avais dit que des choses banales, sans m'impliquer dans un jugement vrai, j'interviens dans la discussion en racontant que j'ai une fille handicapée qui se trouve dans les conditions qu'il vient de décrire mais que, avant tout, elle est heureuse malgré cela ; cela démontre que le bonheur n'est pas proportionnel à notre degré de "performance" ou de capacité à accomplir certains gestes de manière autonome, parce que ce n'est pas nous qui nous donnons le bonheur tout seuls. Ensuite, je lui ai dit que, malgré la difficulté, ma fille a été et est toujours pour moi un grand don parce que son évidente dépendance en toute chose est un rappel continuel au fait que nous sommes dans les mains d'un Autre. Puis, je lui raconte quelques faits qui se sont passés pendant ces années, dans lesquels il a été évident que sa présence a vraiment été une richesse pour ceux qui l'ont rencontrée. Après que j'ai parlé de moi, personne n'a plus rien eu à répliquer et cela a jeté un froid dans la discussion. Une semaine plus tard, ce collègue vient me rendre visite en me disant qu'il veut me parler et il m'invite à boire un café. [...] Voilà ce qu'il me dit : "Je n'arrive plus à m'arracher la question de comment il est possible que tu m'aies parlé de ta fille de cette manière et puis, surtout, comment il est possible qu'après une telle histoire tu aies trouvé le courage d'avoir d'autres enfants, parce que cela est inconcevable pour moi ! […] Cette chose me revient continuellement à l'esprit et ne me laisse plus tranquille." À ce moment-là, je me suis émue et je me suis demandé : "Ce collègue, qu'a-t-il vu à travers moi qui ne le laisse plus tranquille ?" Assurément pas un beau discours, mais plutôt une Pré-

[99] François, *Discours à la réunion de la congrégation pour les évêques*, 27 février 2014, 6.
[100] Cf. A. Scola, *Paroles prononcées après l'homélie du IX^e^ anniversaire de la mort de don Giussani et XXXII^e^ de la reconnaissance pontificale de la Fraternité de Communion et Libération*, Milan, 11 février 2014.

sence exceptionnelle, [plus grande que moi], qui l'a fasciné. Ainsi, cela a été pour moi aussi l'occasion de voir sa Présence se manifester de nouveau ! […] Pour moi ce n'était pas acquis d'être face à réalité de cette manière. Toutes les autres fois où je m'étais trouvée dans des discussions semblables, j'étais repartie en colère, sans avoir eu le courage de dire quoi que ce soit, simplement en me demandant rageusement comment il était possible de tenir de tels raisonnements. Cette fois, il m'a été possible d'affronter cette circonstance avec toute la vérité de mon être, à cause du chemin que je suis en train de parcourir, en te suivant et grâce au travail de l'école de communauté ; en effet, je commence à faire face à la réalité sans rien censurer, certaine du fait que ce qui m'arrive est avant tout un bien pour moi et que l'autre est l'occasion que Jésus me donne pour approfondir mon rapport avec Lui. Le résultat est que je suis plus contente ! »[101]

Voilà ce qu'est l'essentiel et quelle est son incidence historique. « Dans une société comme celle-ci, on ne peut rien créer de nouveau si ce n'est avec sa vie : il n'y a ni structure, ni organisation, ni initiatives qui tiennent. Seule une vie différente et nouvelle peut révolutionner les structures, les initiatives, les rapports, en bref, tout ! Et la vie est à moi, irréductiblement à moi. »[102] C'est pourquoi seuls ceux qui acceptent de parcourir le chemin, comme Pierre, pourront apporter une contribution réelle et culturellement originale face aux défis d'aujourd'hui. La libération ne peut venir que de quelque chose qui est déjà libre, c'est-à-dire de la communauté chrétienne non vidée de sa dimension historique (culture, charité et mission), de sa capacité à générer et éduquer un moi réveillé. Du coup au cœur, jusqu'à aujourd'hui. C'est là que se situe toute la portée culturelle de ces yeux, de ce regard qui est entré dans l'histoire et dont témoigne l'école de communauté : « Jésus-Christ est venu rappeler l'homme à la *religiosité* authentique sans laquelle toute prétention de solution est mensongère », car la religiosité chrétienne est la « *seule condition de l'humain* ».[103]

Nous pouvons maintenant comprendre la portée qu'a ce geste simple, quotidien, de réciter l'*Angélus* : c'est chaque fois laisser entrer l'essentiel dans nos yeux, dans notre cœur, dans notre pensée.

Angélus

[101] Cf. Lettre d'Anna, *Tracce-Litterae communionis*, avril 2014, p. 6.
[102] « Movimento, "regola" di libertà », par O. Grassi, op. cit., p. 44.
[103] L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, op. cit., p. 130, 114.

Samedi 5 avril, l'après-midi

À l'entrée et à la sortie du salon :
Wolfgang Amadeus Mozart, Symphonie n° 38 en ré majeur "Prague"
Karl Böhm et l'orchestre philharmonique de Vienne
Deutsche Grammophon

■ **SECONDE MÉDITATION**
Julián Carrón

Le chemin de la maturité

Pourquoi tout ce que nous nous sommes dit ce matin s'est-il passé ?

« Le "pourquoi" est [disions-nous], en dernière analyse, la difficulté […] qu'a l'expérience chrétienne à mûrir. […] […] Pendant longtemps, cette position est restée comme bloquée à l'intérieur de limites d'immaturité, [par] faute [d']évolution de notre expérience ». C'est pourquoi, disait don Giussani, « notre vrai problème est de sortir de l'immaturité ».[104]

Qu'entend-il par immaturité ? L'immaturité est une faiblesse de l'autoconscience. Notre autoconscience ne grandit pas, ne croît pas. Et quel est le contenu de cette autoconscience ? C'est ce qui nous est arrivé avec le Christ. « C'était justement cette absence d'autoconscience, de la conscience de ce qui m'est arrivé avec le Christ (dont je ne démordrai pas, même si le monde entier […] [devenait] différent, parce que […] c'est un fait qui définit ma chair, mes os, mon esprit, tout mon être […]), c'est l'absence de cette conscience […] qui s'est plantée dans la chair de ceux qui sont restés fidèles à notre histoire, raidissant leurs mouvements, […] leur manière de parler, faisant de l'offrande d'eux-mêmes un acte schématique, mécanique, en somme stérile. »[105]

C'est pourquoi, si ce que nous vivons ne fait pas croître notre autoconscience, c'est-à-dire que cela ne nous fait pas grandir, nous restons rigides et schématiques. La faiblesse de la conscience se traduit – disait don Giussani en faisant référence aux phases qu'il a rappelées – dans « une fidélité mécanique et formelle. On a donc fait perdurer longtemps, particulièrement au niveau éducatif, un conformisme, un schématisme et une certaine aridité ».[106] Ce formalisme – pensons par exemple à comment nous faisons l'école de communauté, à comment nous participons à certains gestes – indique que ce que nous vivons ne devient

[104] L. Giussani, « La longue marche de la maturité », op. cit., p. 8, 9, 12.
[105] *Ibidem*, p. 9.
[106] *Ibid.*

pas expérience. Mais que la foi devienne expérience est précisément la raison pour laquelle don Giussani a commencé le mouvement. Donc, si le formalisme prend le dessus, le risque de perdre le charisme est bien présent.

1. Comment sortir de l'immaturité ?

Comment pouvons-nous sortir de cette immaturité ? Il faut que tout ce que nous vivons fasse grandir notre personne, notre conscience. Sinon, nous affrontons les nouveaux défis, qui ne nous sont pas épargnés, comme si rien ne nous était arrivé, c'est-à-dire comme tout le monde.

Pour comprendre ce que je veux dire, considérons ensemble l'expérience des apôtres, qui avaient la même difficulté que nous.

« Les disciples avaient oublié d'emporter des pains ; ils n'avaient qu'un seul pain avec eux dans la barque. Or Jésus leur faisait cette recommandation : "Attention ! Prenez garde au levain des pharisiens et au levain d'Hérode !" Mais ils discutaient entre eux sur ce manque de pains. » Quelle chute de niveau ! « Jésus s'en rend compte et leur dit : "Pourquoi discutez-vous sur ce manque de pains ? Vous ne saisissez pas ? Vous ne comprenez pas encore ? Vous avez le cœur endurci ? *Vous avez des yeux et vous ne voyez pas, vous avez des oreilles et vous n'entendez pas !*" » Qu'ont-ils donc vu dont ils ne se souviennent pas, qui n'a pas laissé de traces ? Qu'est-ce qui n'est pas resté dans leurs yeux, dans leur cœur ? « "Vous ne vous rappelez pas ? Quand j'ai rompu les cinq pains pour cinq mille personnes, combien avez-vous ramassé de paniers pleins de morceaux ?" […] "Douze." "Et quand j'en ai rompu sept pour quatre mille, combien avez-vous rempli de corbeilles en ramassant les morceaux ?" […] "Sept." Il leur disait : "Vous ne comprenez pas encore ?" »[107]

Les disciples ont vu deux faits exceptionnels, spectaculaires : deux multiplications des pains comme ils n'en avaient jamais vues dans toute leur vie. Mais puisqu'ils ne se sont pas rendu compte de la portée de ce qui s'était passé et qu'ils n'ont donc pas grandi dans le rapport avec Lui, ils font face à ce nouveau défi – une chose banale : ils ont oublié le pain – sans avoir dans les yeux ce qui leur est arrivé. Ils étaient avec Lui, ils L'avaient vu multiplier les pains, mais comme ils n'avaient pas grandi dans la conscience de qui était Jésus, ils s'inquiétaient du fait qu'il n'y ait pas de pain, bien qu'ils aient la "boulangerie" face à eux. C'est notre problème aussi. Ce qui domine en eux est le souci de ne pas avoir de pain. La présence de Jésus, qui était là, physiquement présent – Il n'était pas ailleurs, Il ne s'était pas "évanoui" dans le spiritualisme –, sa présence était égale à zéro face à ce nouveau défi. C'est pour cette raison que toutes nos plaintes concernant

[107] *Mc* 8,14-21.

le fait qu'Il n'est plus présent comme autrefois ne sont pas justifiées. Il était bien présent ! Mais qu'Il soit physiquement présent n'a pas été suffisant. Si nous ne grandissons pas dans la conscience de qui est Celui qui est présent, le fait qu'Il soit physiquement présent n'est pas suffisant pour que cela détermine une manière nouvelle, différente, de faire face au défi. Sans grandir dans la conscience de qui est Jésus, même s'Il est physiquement présent, Il ne compte pas et nous agissons comme si nous ne L'avions pas rencontré.

« Jésus se retira avec ses disciples près de la mer, et une grande multitude de gens, venus de la Galilée, le suivirent. De Judée, de Jérusalem, d'Idumée, de Transjordanie, et de la région de Tyr et de Sidon vinrent aussi à lui une multitude de gens qui avaient entendu parler de ce qu'il faisait. Il dit à ses disciples de tenir une barque à sa disposition pour que la foule ne l'écrase pas. Car il avait fait beaucoup de guérisons, si bien que tous ceux qui souffraient de quelque mal se précipitaient sur lui pour le toucher. Et lorsque les esprits impurs le voyaient, ils se jetaient à ses pieds et criaient : "Toi, tu es le Fils de Dieu !" Mais il leur défendait vivement de le faire connaître. »[108]

« Ce jour-là, le soir venu – dit-il dans un autre extrait, après avoir guéri de nombreuses personnes –, il dit à ses disciples : "Passons sur l'autre rive." Quittant la foule, ils emmenèrent Jésus, comme il était, dans la barque, et d'autres barques l'accompagnaient. Survient une violente tempête. Les vagues se jetaient sur la barque, si bien que déjà elle se remplissait. Lui dormait sur le coussin à l'arrière. Les disciples le réveillent et lui disent : "Maître, nous sommes perdus ; cela ne te fait rien ?" Réveillé, il menaça le vent et dit à la mer : "Silence, tais-toi !" Le vent tomba, et il se fit un grand calme. Jésus leur dit : "Pourquoi êtes-vous si craintifs ? N'avez-vous pas encore la foi ?" Saisis d'une grande crainte, ils se disaient entre eux : "Qui est-il donc, celui-ci, pour que même le vent et la mer lui obéissent ?" »[109] Parce qu'ils n'avaient pas compris qui était Jésus, c'était la peur qui prenait en eux le dessus. Ils l'avaient vu accomplir des gestes spectaculaires, mais rien n'avait changé ; tout ce que Jésus avait fait, tout ce qu'ils L'avaient vu faire, n'avait laissé aucune trace en eux. Et ils s'agitaient en raison de cette insécurité. C'est la peur qui était à l'origine de leur réaction : « Maître, nous sommes perdus ; cela ne te fait rien ? »

Si la conscience de qui est Jésus ne grandit pas en nous, toutes nos tentatives ne peuvent pas nous enlever la peur. Ce ne sont pas des "choses à faire" qui peuvent répondre à nos peurs, mais plutôt le fait de grandir dans la conscience de qui est Jésus. C'est un problème de foi. C'est la foi, mes amis, qui est ici en jeu. Mais pas la foi en tant qu'affirmation formelle que nous pouvons tous prononcer. Ce n'est pas

[108] *Mc* 3,7-12.
[109] *Mc* 4,35-41.

cela qui fait la différence. Ce qui fait la différence n'est pas l'affirmation formelle du dogme, c'est l'expérience de ce que nous disons. Cela se voit dans la manière avec laquelle nous affrontons le réel, parce que le réel, le choc du réel, nous permet de faire le test de l'expérience que nous avons faite ; ce n'est pas la théologie que nous avons apprise ou le nombre d'écoles de communauté que nous avons fréquentées qu'il met à l'épreuve. L'expérience émerge devant les défis, parce que nous pouvons, comme les apôtres, voir des faits exceptionnels – et nombreux en sont les témoignages à chacune de nos rencontres ! – qui ne font pourtant pas croître notre conscience de Lui, notre rapport avec Lui. C'est notre autoconscience, notre conscience de ce qui nous est arrivé avec le Christ qui ne grandit pas.

Une personne écrit : « Au travail, je m'aperçois que ma manière de regarder la réalité est différente de la manière avec laquelle mon chef regarde la réalité. Pourtant, je n'arrive que rarement à reconnaître que c'est Lui qui permet cela et à Le remercier. Si bien que même l'expérience que je fais ne cimente pas mon rapport avec Lui. Et je me rends compte de cela parce qu'il suffit, le jour après, qu'une personne ne me reconnaisse pas ou ne m'aime pas pour que je me dégonfle. » Alors on se demande : si cela arrive malgré tous ces faits qui se sont produits, à quoi sert la foi ? À quoi cela sert-il d'être chrétien ? En vivant la foi comme un formalisme, sans une expérience réelle, on n'a aucune raison de rester.

C'est ici que nous pouvons vraiment comprendre quel est notre problème, ce qu'est cette immaturité don parle don Giussani : nous avons fait une rencontre, nous l'avons suivie – ce que démontre le fait que nous sommes là –, nous avons vu des faits exceptionnels, mais tout cela ne cimente pas notre rapport avec le Christ. Quelle en est la preuve ? Que le moi ne grandit pas. Et en quoi cela se voit ? Dans le fait que nous affrontons le réel comme si nous n'avions rien vu, exactement comme les disciples. C'est un exemple de la manière formelle, mécanique, avec laquelle nous vivons même les faits exceptionnels.

Cela peut nous arriver aussi dans les activités que nous faisons : elles ne génèrent pas une personnalité, elles ne font pas mûrir notre autoconscience. Pourquoi ? « L'action reste disjointe de son origine. […] L'abondance mais également le succès de tant d'initiatives de la communauté – dit don Giussani – nous avaient donné un certain sens de suffisance. » Mais, comme l'action reste disjointe de son origine, « plus vous êtes dans l'action, plus votre action affaiblit la provocation dont en réalité elle devrait être l'instrument, elle ne vous provoque plus. Plus vous êtes actifs, et moins cette activité vous provoque. Au contraire, plus vous êtes actifs, plus "est éliminé le choc", le heurt, le défi que le fait chrétien en tant que tel implique. »[110]

[110] L. Giussani, *Ciò che abbiamo di più caro (1988-1989)* [Ce que nous avons de plus cher, *ndt*], Bur, Milan 2011, p. 142-143.

La confirmation de cela – poursuit don Giussani – se trouve dans le fait que « les activités n'engendrent pas une personnalité, de sorte que notre mentalité ne mûrit pas, de sorte que dans le rapport avec les autres tout est formel ou verbal ; ce n'est pas une proposition de soi, d'un soi nouveau, d'un moi nouveau » qui fait que, « quand cela arrive, on entend les gens nous dire : "Toi, tu es différent des autres ! Comment fais-tu ?" "Comment fait-il pour être ainsi ?" ».[111] Quand il n'y a pas de moi nouveau, l'annonce reste verbale, elle n'est qu'un discours. Qu'est-ce qu'il nous reste alors ? « Dans mes mains, il n'est resté que terre brûlée […], il ne reste que le regret d'une journée gaspillée… »[112]

Nous avons souvent été témoins de faits exceptionnels, nous participons à de nombreux gestes que nous ne pouvons que reconnaître comme étant beaux, nous organisons beaucoup d'activités, mais cela n'engendre pas une personnalité. Si bien que nos actions sont une expression de notre peur, de notre insécurité existentielle, non pas d'un moi nouveau. Pourquoi ? Parce que nous ne faisons pas d'expérience : dans la mesure où ce que nous voyons et faisons reste disjoint de son origine (non reconnu dans son origine), cela ne devient pas expérience et ne fait donc pas grandir notre personne, ne change pas notre mentalité, n'engendre aucune personnalité, ne favorise pas une personnalisation de la foi. Il n'est pas suffisant de faire ou de voir : il faut que cela devienne « expérience ».

Les vicissitudes humaines sont vraiment plus complexes que les schématismes habituels. Pour cette raison, don Giussani nous a toujours dit : « Attendez-vous à un chemin, pas à un miracle qui élude vos responsabilités, qui élimine votre peine, qui rende mécanique votre liberté […]. Il y a une différence profonde par rapport à avant, par rapport au chemin parcouru jusqu'ici : cette différence profonde est que […] on ne pourra pas nous suivre si l'on n'est pas tendu à comprendre. […] Il faut maintenant commencer à aimer réellement […] la vie et son destin ».[113] Sinon, même l'appartenance à ce qui nous est arrivé de plus beau dans la vie nous décevra. C'est exactement ce que disait le pape François à propos de saint Pierre.

Pourquoi les faits n'accroissent-ils pas la certitude du moi ? Pourquoi ce que nous vivons, les initiatives que nous entreprenons ne cimentent pas notre rapport avec Lui et de nous aident donc pas à répondre à la question « comment fait-on pour vivre ? ». Le manque d'expérience fait émerger un problème de méthode.

Quand quelque chose que nous vivons ne devient pas expérience, nous ne grandissons pas, nous réduisons l'expérience à un fait mécanique, sans que cela

[111] *Ibidem*, p. 143-144.
[112] C. Chieffo, « La guerra » [La guerre, *ndt*], *Canti*, op. cit., p. 235.
[113] A. Savorana, *Vita di don Giussani*, op. cit., p. 636.

n'implique de jugement sur ce que nous avons expérimenté ou vécu. En quoi puis-je voir que je suis vraiment en train de faire une expérience ? Don Giussani dit : « *Concrètement l'expérience consiste à vivre ce qui me fait grandir*. L'expérience réalise donc le développement de la personne à travers la valorisation d'un rapport objectif. […] L'"expérience" implique donc la *conscience de la croissance* ».[114] Si les disciples ne prennent pas conscience de Celui qui s'est manifesté sous leurs yeux lors de la multiplication des pains, s'ils ne se rendent pas compte – et ce n'est pas comme s'ils ne l'avaient pas vu – de ce que cela implique, face à un nouveau défi, ils recommencent à zéro. Pourquoi cette conscience de la croissance, caractéristique de l'expérience, est-elle cruciale ? Parce que « la personne est avant tout conscience. Par conséquent – dit don Giussani –, ce qui caractérise l'expérience n'est pas tant de faire, d'établir des rapports avec la réalité de manière mécanique. C'est l'erreur implicite qu'on trouve dans l'expression "faire des expériences", où le mot "expérience" est synonyme d'"essayer". Ce qui caractérise l'expérience est *comprendre* quelque chose, en découvrir le *sens*. L'expérience implique donc l'intelligence du sens des choses. Et le sens d'une chose se découvre dans son rapport avec le reste ; expérience signifie donc découvrir à quoi sert une chose déterminée pour le monde. »[115]

C'est pour cette raison que don Giussani a toujours eu à cœur la question de la méthode. Dès le début de son engagement éducatif, il disait : « Nous voulons – c'est notre but – libérer les jeunes : libérer les jeunes de l'esclavage mental, du conformisme qui rend mentalement esclave des autres. » Pour les aider, il est entré à l'école en disant aux jeunes : « Je ne suis pas ici pour que vous repreniez à votre compte les idées que je vous donne [c'est que ce nous pensons maintenant : "Ce qui est important, c'est que nos jeunes 'retiennent' nos idées comme si elles étaient à eux" ; cela nous laisse tranquilles, mais si nous faisons comme cela, à la fin il ne reste rien !], mais pour enseigner une vraie méthode, qui vous permettra de juger ce que je vous dirai », c'est-à-dire de juger tout ce qui vous arrive dans la vie. « Le respect de cette méthode a, dès le début, caractérisé notre engagement éducatif, en indiquant clairement son but ».[116] Le but de tout l'engagement éducatif de don Giussani, pour lequel il laisse le « Paradis de la Théologie » pour le « Purgatoire du travail dans cette vie »,[117] est de « démontrer la pertinence de la foi aux exigences de la vie ».[118] Si nous ne percevons pas la pertinence de la foi aux exigences de la vie, notre foi aura une date de péremption.

---

[114] L. Giussani, *Le risque éducatif*, Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel 2006, p. 135-136.
[115] *Ibidem*, p. 136.
[116] *Ibidem*, p. 12-13.
[117] A. Savorana, *Vita di don Giussani*, op. cit., p. 146.
[118] L. Giussani, *Le risque éducatif*, op. cit., p. 13.

Son but était de montrer la pertinence de la foi aux exigences de la vie. Il voulait que les jeunes auxquels il s'adressait puissent voir et toucher de la main que ce qu'il leur proposait répondait aux urgences de la vie, était une réponse à la question : « Comment fait-on pour vivre ? ». Don Giussani nous dit pourquoi il était arrivé à cette conviction : « Par ma formation en famille et au séminaire d'abord, par ma méditation ensuite, j'avais acquis la conviction profonde que la foi, si elle ne peut pas être repérée et trouvée dans l'expérience présente, confirmée par celle-ci, utile donc pour répondre à nos exigences » – c'est-à-dire à la question : « Comment fait-on pour vivre ? » –, « n'est pas une foi capable de résister dans un monde où tout, *tout*, disait et continue à dire le contraire. »[119] Il fallait montrer cette « pertinence » et indiquer une méthode pour la découvrir (c'est-à-dire pour juger). Par conséquent, nous avons reproposé cette phrase dans la grande affiche de Pâques, parce que nous devons encore l'apprendre en tant qu'expérience vécue.

Quand on commence à se rendre compte de l'importance de la méthode, on est reconnaissant d'avoir devant soi un chemin à parcourir, reconnaissant du fait que le chemin existe ; cela ne signifie pas qu'il n'y a plus d'erreurs, mais le fait d'avoir devant soi un chemin à parcourir est plus significatif que ces erreurs. Ceux qui le veulent peuvent le parcourir, ils n'ont besoin de rien d'autre que du désir de le parcourir, d'assez d'amour envers soi-même pour désirer le parcourir, parce que tout ce dont nous avons besoin pour le parcourir nous est donné. C'est ce que m'a écrit l'un de vous : « Il est différent d'avancer avec la conscience que le chemin existe, parce que si ce n'est pas le cas, chaque situation difficile nous paralyse, et on se persuade que la vie nous trompe, un point c'est tout. » Mais même quand nous nous rendons compte de cela, nous n'arrivons parfois pas à éviter ce qui caractérise l'homme d'aujourd'hui : le doute !

Comment pouvons-nous atteindre la certitude ? Il faut un chemin humain !

2. Les facteurs d'un chemin humain

Après avoir clairement identifié le problème, voyons quels sont les facteurs de ce chemin humain. Nous commettons habituellement une erreur : nous connaissons ces facteurs, mais nous pensons qu'ils ne valent « que » pour le début. Qu'il faille le cœur, qu'il faille la rencontre avec un fait exceptionnel, qu'il faille faire l'expérience de la correspondance, nous le savons bien, mais nous pensons que cela ne vaut que pour le début : le cœur sert à reconnaître le Christ, mais une fois que je L'ai reconnu, les jeux sont faits. Voilà ce que nous pensons : ce ne

[119] *Ibid.*

sont pas les facteurs du chemin. Par conséquent, bien des fois nous ne faisons pas ce travail, ce chemin. Et la preuve de cela est que l'expérience n'augmente pas, que l'autoconscience ne croît pas.

Pour don Giussani ces facteurs ne sont pas uniquement les facteurs du début, ce sont les facteurs du chemin, c'est-à-dire qu'ils marquent aussi chaque pas. Nous l'avons vu dans le huitième chapitre de l'école de communauté. Don Giussani n'y parle pas de ce qui est nécessaire avant de rencontrer le mouvement, de quelque chose qui se situe avant la rencontre ; il parle de l'intérieur du parcours qui a porté les disciples à Le reconnaître, de ce qui peut faciliter cette reconnaissance. Le travail de l'école de communauté sur le huitième chapitre de *À l'origine de la prétention chrétienne* nous a montré que cela est tout sauf acquis. Nous avons vu toute la difficulté que nous avons à répondre à la question « Qui est Jésus ? », à cueillir la richesse existentielle et culturelle de ce chapitre, pour répondre aux défis de notre présent ; en conséquence nous le réduisons facilement à un spiritualisme. Quand j'étais au Brésil, j'ai demandé à un garçon qui parlait de la situation du Venezuela : « Qu'est-ce que ce que tu dis a à voir avec le huitième chapitre de *À l'origine de la prétention chrétienne* ? ». Il m'a regardé bouche bée, comme si cela n'avait rien à voir. Si l'école de communauté est réduite à un spiritualisme, si elle est vidée de sa dimension historique et de sa portée culturelle, que reste-t-il ? Un texte à propos duquel faire nos commentaires. Puis nous allons chercher ailleurs les instruments culturels pour faire face aux défis. Alors autant refermer tout de suite le livre et aller voir ailleurs. Si nous réduisons ce huitième chapitre de manière spiritualiste, c'est parce que nous n'avons pas compris sa portée, sa nouveauté, et nous devenons ainsi une partie du problème. Nous n'avons pas un moi suffisamment réveillé pour pouvoir intercepter sa nouveauté.

Alors, listons encore une fois, synthétiquement, les facteurs d'un chemin humain.

a) Le cœur

Le premier facteur est le cœur, c'est-à-dire la conscience de nous-mêmes, de notre propre désir de sens, le fait de se rendre compte de porter en soi – ou mieux, d'"être" – la question : « comment fait-on pour vivre ? » Le premier instrument d'un chemin humain est le fait de prendre conscience de soi, de son propre destin, de son besoin de sens, de la nécessité d'un but correspondant et d'un chemin pour l'atteindre, d'une certitude pour faire face aux circonstances, aux problèmes, aux contradictions. Parce que la vie ne va pas de soi, et sans un sens, tout se disperse, tout ce qui nous arrive ne nous sert à rien : nous pouvons être témoins de faits très beaux, mais ils ne nous servent pas pour affronter le réel. Don Giussani a toujours identifié le cœur comme la véritable arme que nous

avons, mais uniquement si ce cœur n'est pas réduit au sentiment. Et c'est pour cette raison que don Giussani insiste tellement sur le cœur, sur nos exigences, sur nos questions humaines, comme en font état de nombreux épisodes de sa vie, ce que vous pouvez lire dans la biographie écrite par Alberto Savorana.

« Lors de ma première réunion avec des prêtres – se rappelle don Giussani – le premier qui s'est levé m'a dit : "Que nous recommanderais-tu, à nous, jeunes prêtres ?". "Que vous soyez des hommes !" […]. "Comment ça, que nous soyons des hommes ?!" […]. "Soyez des hommes ! […] Si vous êtes des hommes, vous ressentez ce qui est propre à l'homme, les exigences et les problèmes typiques de l'homme, vous vivez le rapport avec tout ce qui devient présent et qui irradie du présent jusqu'à vous". » De même, il disait à une fille du Groupe adulte [première dénomination des *Memores Domini*, association de laïcs consacrés née au sein de Communion et Libération, *ndt*] : « Je te réponds de manière analogue : sois humaine, vis la vérité de ton humanité. Ton humanité n'est pas ce que tu fais maintenant, c'est toi telle que Dieu t'a faite en te faisant naître dans le sein de ta mère, quand tu étais petite […]. Sois humaine, [ce que signifie] vis ton humanité comme aspirations, comme sensibilité aux problèmes, comme risques à affronter, comme fidélité envers ce qui brûle dans ton esprit, que Dieu fait brûler dans ton esprit depuis l'origine. Ainsi […] [écoutez bien le genre d'observation qu'il fait : si tu as cette attitude, si tu as cette urgence] la réalité se présentera à tes yeux de manière vraie. Pour que Dieu puisse me répondre, me correspondre, me satisfaire, il faut que je sois tel qu'il m'a créé ».[120]

Alors – et contrairement à ce que nous pensons – mon humanité et ton humanité ne sont pas un obstacle, un inconvénient, mais la condition pour comprendre. Dans quelle direction don Giussani regarde-t-il pour dire cela ? À quoi obéit-il ? Il obéit à sa nature, à comment Dieu l'a fait, à comment Il l'a créé, lui et chacun de nous. Comment nous a-t-Il faits ? Dieu nous a faits avec « un ensemble d'exigences et d'évidences avec lesquelles l'homme est projeté dans la confrontation avec tout ce qui existe. La nature lance l'homme dans une confrontation universelle avec lui-même, avec les autres, avec les choses, en lui donnant – comme instrument de cette confrontation – un ensemble d'évidences et d'exigences originelles, tellement originelles que tout ce que l'homme dit ou fait en dépend. »[121] Il est stupéfiant que Dieu nous ait lancés dans la mêlée avec un tel instrument, parce qu'avec le cœur, nous pouvons éviter de nous tromper, en comparant tout avec cela. Dieu nous lance dans la mêlée, dans la confrontation avec tout, avec cet instrument : le cœur.

---

[120] L. Giussani, *Si può (veramente ?!) vivere così ?* [Peut-on (vraiment ?!) vivre ainsi ?, *ndt*], Bur, Milan 1996, p. 61-62.

[121] L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 24-25.

Nous pouvons alors comprendre la valeur cruciale de la prémisse du huitième chapitre de *À l'origine de la prétention chrétienne*, sur laquelle nous avons travaillé à l'école de communauté. Il vaut la peine de la relire. Pour cueillir et juger la valeur d'une personne à travers ses gestes, il faut un « génie humain ». Mais ce génie humain n'est pas un don particulier, c'est notre humanité même, c'est le sentiment propre à la créature. Quel est le problème ? Le fait que nous réduisons souvent notre nature à nos états d'âme et ce génie à une spontanéité : « Ce que nous avons appelé le génie religieux, cette grande ouverture ultime de l'esprit, bien que partant de diverses dispositions naturelles en chacun de nous, est un domaine dans lequel la personne doit continuellement s'engager. L'éducation joue un grand rôle dans la matière : en effet, […] cette capacité de comprendre […] [n'est pas] une spontanéité. On peut même dire que, si on la traite comme quelque chose de simplement spontané [comme cela arrive habituellement, dans la mentalité commune], le potentiel de sensibilité dont on dispose à l'origine sera étouffé ; réduire la religiosité à une simple spontanéité est la manière la plus radicale et la plus subtile de la persécuter, d'en exalter les aspects fluctuants et provisoires, liés à une sentimentalité contingente. [Alors, si nous ne nous engageons pas,] si la sensibilité à notre humanité n'est pas constamment sollicitée et ordonnée, aucun fait, même le plus fabuleux, n'y trouvera de correspondance [aucun fait ne nous parlera ; des faits exceptionnels aussi peuvent se passer, mais ils ne nous servent pas pour apprendre, pour faire grandir le rapport avec quoi que ce soit, tout est inutile]. Nous avons tous éprouvé, à un moment ou à un autre, l'impression de nous sentir profondément étrangers à la réalité que l'on expérimente le jour où l'on se laisse entraîner par les circonstances, où l'on ne s'engage dans aucun effort ; soudain les choses, les paroles et les faits qui auparavant étaient pour nous des raisons évidentes, cessent de l'être ce jour-là ; du coup, nous ne les comprenons plus. »[122] Si bien qu'on a l'impression de toujours recommencer, comme si tout ce qui arrive ne servait à rien.

Alors le premier pas, le premier facteur d'un chemin humain, est de prendre au sérieux cette humanité qui est la mienne, de m'engager constamment avec elle, d'accepter de participer à un lieu où je peux être éduqué à en avoir conscience. En nous invitant à cette comparaison constante, don Giussani ne fait que suivre Jésus, qui a son tour seconde ce que Dieu a fait en nous donnant cet ensemble d'évidences et d'exigences originelles.

Si nous ne nous engageons pas avec notre humanité, si nous n'écoutons pas les interrogations ultimes posées par Jésus (« Que servira-t-il donc à l'homme de gagner le monde entier, s'il ruine sa propre vie ? Ou que pourra donner l'homme en échange de sa propre vie ? »[123]), on s'interdit les expériences hu-

[122] L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, op. cit., p. 108-109.
[123] *Mt* 16,26.

maines les plus significatives, comme nous l'avons rappelé ce matin. Notre humanité est réduite à ses aspects les plus changeants, aux sentiments, aux états d'âme. Malheureusement, c'est à cet enchevêtrement de sentiments et de sautes d'humeur qu'est très souvent réduit notre moi. On peut alors, dans une telle situation, en arriver à dire : « Je n'arrive plus à percevoir mon humanité comme une ressource pour mon chemin, le cœur n'est pas un critère infaillible pour juger. » Cela signifie qu'un grave affaiblissement de la conscience a eu lieu, un affaiblissement de la perception de son propre désir et de sa propre capacité critique : l'exercice du jugement est en effet rendu plus fragile et incertain par la réduction du désir, qui est le critère de jugement.

Je me suis rappelé avec quelle précision don Giussani a décrit la différence entre les jeunes qu'il a rencontrés dans les années 1950 et la génération des jeunes trente ans plus tard, dans les années 1980 (imaginez combien d'eau a coulé sous les ponts depuis, combien la situation a empiré, même par rapport à celle dans laquelle je me trouvais lorsque j'ai rencontré le mouvement il y a trente ans). « La différence [se trouve] dans le fait que nous avons maintenant une plus grande faiblesse de la conscience »[124], ce dont on s'aperçoit chez les jeunes d'aujourd'hui.

En quoi consiste cette faiblesse de la conscience ? Il manque la conscience du fait que j'ai un critère de jugement, je n'ai pas conscience de pouvoir juger, je n'ai pas conscience de l'infaillibilité de ce critère. Par conséquent, j'ai besoin d'une confirmation extérieure pour être sûr de quelque chose que je vis moi-même. Il s'agit, dit don Giussani, d'« une faiblesse non éthique [il ne s'agit pas du fait d'être plus incohérents qu'avant, cela n'aurait aucune importance], mais d'énergie de la conscience » ;[125] c'est une faiblesse relative au dynamisme même de la conscience. Nous nous contentons alors de n'importe quelle tentative de réponse, tellement le moi est réduit. L'égarement est le fruit de cette réduction du moi.

Pourquoi cela nous est-il arrivé à nous aussi ? À cause de « l'influence néfaste et décisive du pouvoir, de la mentalité commune ». En quoi consiste cette influence du pouvoir ? Nous ne devons pas penser à je ne sais quelle stratégie. Le pouvoir est l'instrument aux multiples formes à travers lequel le désir de l'homme est réduit. « En effet, que fait le pouvoir […] en tant qu'instrument ? Il tend à réduire le désir [c'est-à-dire nos exigences élémentaires]. La réduction du désir ou la censure de certaines exigences, la réduction du désir et des exigences est l'arme du pouvoir. »[126] Le pouvoir ne peut effacer ce que nous

[124] L. Giussani, *L'io rinasce in un incontro (1986-1987)* [Le moi renaît à partir d'une rencontre, *ndt*], Bur, Milan 2010, p. 181.
[125] *Ibid*.
[126] *Ibidem*, p. 181, 253-254.

avons structurellement en nous, par nature, c'est-à-dire notre attente originelle et notre disproportion structurelle par rapport à celle-ci, mais il peut la réduire, la dépouiller de sa simplicité. Et il le fait souvent avec notre complicité. Don Giussani décrivait cela par cette image : « C'est comme si les jeunes d'aujourd'hui avaient été frappés […] par les radiations de Tchernobyl : l'organisme est, structurellement, comme avant [on ne voit aucun changement apparent], mais dynamiquement il n'est plus le même », comme si l'organisme, à cause des radiations, n'avait plus d'énergie. Puis il dit cette phrase, que nous devrions toujours avoir à l'esprit : « C'est comme s'il n'y avait plus aucune évidence réelle, sauf la mode [dites-moi si ce n'est pas vrai], parce que la mode est [un instrument,] un projet du pouvoir ».[127] Si le doute, si le soupçon prend souvent le dessus en nous, c'est parce qu'il n'y a plus d'évidence réelle.

Imaginez ce que signifie vivre sans une évidence réelle à laquelle s'accrocher ! C'est la confusion qui se propage. Pas parce que nous ne sommes pas suffisamment bons : attention, c'est là que nous guette la tentation de réduire l'observation de don Giussani au fait de ne pas être assez bons, pas assez cohérents, ou pas assez à la hauteur. Non, cette faiblesse dont parle don Giussani n'a rien à voir avec la cohérence éthique, elle a à voir avec la conscience, c'est-à-dire avec la capacité à se rendre compte des choses : c'est l'évidence dont il est question ici. Il dit en effet que c'est comme si aujourd'hui il n'y avait plus aucune évidence réelle. Il est suffisant que chacun de nous s'observe en action pour qu'il trouve de nombreux exemples de cela.

Nous pouvons alors comprendre pourquoi l'annonce chrétienne « a beaucoup plus de difficultés à devenir une vie convaincue, vie et conviction ».[128] Pour cette raison, mes amis, soit nous nous armons de patience, nous avons la tranquillité et la patience de faire ce chemin – parce que c'est comme si nous étions dès l'origine partis avec ce manque, nous sommes nés dans cette situation –, nous nous donnons tout le temps pour que ce qui nous a été annoncé devienne conviction, soit nous serons bientôt déçus. Éternels impatients que nous sommes, nous désirons que tout se passe tout de suite, nous voulons voir immédiatement les résultats de chaque engagement. Mais comme les choses n'arrivent pas aussi vite que nous le voudrions, nous sommes déçus par la méthode de Dieu et cherchons un raccourci quelconque qui nous amène plus rapidement à atteindre le but. Voilà comment réapparait l'utopie. Notre naïveté nous fait toujours rêver à d'autres chemins qui seraient, d'après nous, plus efficaces.

Dans cette situation, il faut du temps, tandis que nous sommes la génération de l'« ici et maintenant », nous sommes habitués à insérer une pièce dans le dis-

[127] *Ibidem*, p. 181-182.
[128] *Ibidem*, p. 181.

tributeur automatique pour obtenir immédiatement une canette de Coca ; pour nous, il est plus compliqué d'accepter le temps du chemin, alors que les générations précédentes étaient plus habituées au fait que la vie soit plus lente ; les communications étaient plus lentes ; maintenant, si notre connexion à Internet demande deux minutes de plus que d'habitude, si nous ne sommes pas immédiatement connectés, nous nous mettons en colère ! Mais il ne faut pas être effrayé à cause de cela.

Don Giussani nous dit que la conséquence de cette faiblesse que nous venons de décrire est le fait que « ce que l'on écoute ou voit n'est pas vraiment assimilé. Ce qui nous entoure, la mentalité dominante [...], le pouvoir, produit [en nous] une extranéité envers nous-mêmes. » C'est comme si on nous arrachait notre être : « Nous restons, d'une part, abstraits dans le rapport avec nous-mêmes [pas uniquement avec les autres, mais aussi avec nous-mêmes ; pensons à combien de temps chacun de nous est à même de rester seul avec lui-même et de faire silence : rapidement, nous cherchons à fuir et à nous distraire. Il y a une sorte d'incapacité à rester avec soi-même comme chez soi], comme affectivement vide, […] et d'autre part, par contraste [faites attention !], nous nous réfugions dans la compagnie comme dans quelque chose qui nous protège. »[129] Nous nous réfugions dans un foyer « à la manière de Giovanni Pascoli »,[130] pour éviter le froid.

C'est là qu'apparaît de nouveau toute la puissance et toute la grandeur de cette grâce qu'est don Giussani pour nous. Le premier facteur d'un chemin humain, le premier facteur qu'il nous indique – en nous communiquant son histoire, l'expérience de son humanité, de son humain –, a à voir avec la possibilité d'intercepter la réponse à la question « comment fait-on pour vivre ? ». L'urgence éducative la plus grande concerne ce manque d'évidence réelle dont il a parlé. Comme nous le voyons avec les jeunes, comme vous le voyez avec vos enfants, il est inutile de leur inculquer certains contenus si nous ne contribuons pas d'abord à faire émerger dans leur conscience cette évidence réelle ; n'importe quel souffle de vent balayera tout ce que nous avons planté !

Comment sort-on de cette situation ? Les propositions ne sont pas nombreuses ! Dans le meilleur des cas, on est à même de faire l'analyse de quelques-uns des symptômes du problème, mais lorsqu'il s'agit d'indiquer un moyen d'en sortir, la proposition est d'une faiblesse inouïe. Comme nous le voyons bien, la seule ressource possible pour ceux qui ne veulent pas encore baisser les bras est le moralisme : établissons des règles ! Mais est-ce suffisant ? Chacun de nous peut le vérifier dans sa vie. Demandons-nous alors : y a-t-il pour nous un espoir quel qu'il soit, tels que nous sommes, avec nos faiblesses, au point où nous nous trou-

[129] *Ibidem*, p. 181-182.
[130] Cf. G. Pascoli, « Il focolare » [Le foyer, *ndt*], dans *Poesie* [Poèmes, *ndt*], Garzanti, Milan 1994.

vons, pas au début, pas avant de rencontrer le Christ, pas avant de rencontrer le mouvement, mais maintenant, au milieu du gué ? Y a-t-il un espoir pour nous ?

b) Un fait

Oui, il y a un espoir ; comme nous le témoignent les femmes avec qui Rose a affaire en Ouganda, parce que certains faits sont plus éloquents que toutes nos objections, les font tomber. Ces femmes ont le sida, elles ont perdu jusqu'à l'envie de vivre, la conscience de la valeur de leur vie s'est obscurcie en elles, mais dans la rencontre avec Rose, il leur est arrivé quelque chose grâce auquel elles se sont retrouvées et reprises. Leur vie est repartie ; elles ont retrouvé l'envie de prendre leurs médicaments, parce que leur vie a retrouvé un sens et elles veulent la vivre. Il est arrivé la même chose à ce détenu condamné à perpétuité dont la vie a redémarré, malgré ses nombreuses années à purger, parce que quelqu'un l'a regardé d'une manière différente : « Jamais je ne me suis senti regardé ainsi. » De même, l'homme handicapé qui ne trouvait pas de travail, comme nous le disions ce matin, a recommencé à vivre parce que les amis qu'il a rencontrés lui ont permis de découvrir un commencement, un but, un sens.

Alors, ces faits que nous nous racontons, que manifestent-ils de manière évidente ? « La réponse que je vais donner n'est pas une réponse [uniquement adaptée] à la situation dans laquelle nous nous trouvons – dit don Giussani –. Ce que je suis en train de dire est une règle, une loi universelle depuis que [et tant que] l'homme existe. La personne se retrouve dans une rencontre vivante, c'est-à-dire dans une présence sur laquelle il tombe et qui exerce une attirance, dans une présence » qui porte en soi cette affirmation : « Ce pour quoi mon cœur est fait existe. »[131] C'est notamment ce qu'ont perçu depuis le début Marie Madeleine et Zachée, et c'est pourquoi ils se sont tout de suite accrochés : « Ce pour quoi mon cœur est fait existe. » Pourquoi sais-je que cela existe ? Parce que sinon je ne m'y serais pas accroché. En effet, il y a un grand nombre de choses qui se passent ; mais très peu de choses nous saisissent.

Voilà le signe que l'évènement chrétien se produit : le fait qu'il ressuscite et renforce ce qui s'est obscurci, le noyau des évidences originelles du moi. Le signe le plus puissant de la présence du Christ est cette capacité à faire renaître les évidences originelles dont notre cœur est constitué. Ce cœur, souvent endormi, enseveli sous un amas de décombres, sous mille distractions, est réveillé, et nous sommes amenés à reconnaître qu'il existe, que le cœur existe, que mon cœur existe. J'ai un ami, je rencontre un ami qui tient à ma vie lorsque cela m'arrive, lorsque je trouve devant moi quelqu'un qui me réveille à moi-même. Voilà ce qu'est un ami, tout le reste ne laisse pas de traces.

[131] L. Giussani, *L'io rinasce in un incontro (1986-1987)*, op. cit., p. 182.

Mais c'est aussi la loi de la redécouverte des évidences, des dimensions vraies de l'humain, des « valeurs », c'est le chemin d'une conscience de notre propre expérience élémentaire : cette « rencontre vivante », cette provocation, a dû – et doit – nous arriver ; et ce qui est nécessaire pour nous l'est aussi pour n'importe qui. Le moi se retrouve, notre cœur se réveille dans la rencontre avec une présence qui implique cette affirmation : « Ce pour quoi ton cœur est fait existe ; tu vois, par exemple, il existe en moi. »[132] C'est la preuve que mon cœur existe, parce que sinon un ami ne pourrait pas le réveiller. Pour que le moi se retrouve, il ne faut pas une stratégie quelle qu'elle soit, mais simplement tomber sur une présence qui a les caractéristiques dont nous venons de parler.

En conséquence, face à ceux qui lui demandent : « Votre proposition pédagogique s'appuie sur le sens religieux de l'homme, n'est-ce pas ? », don Giussani répond que « le cœur de notre proposition est plutôt l'annonce d'un évènement qui s'est produit, qui surprend les hommes de la même manière que l'annonce des anges a surpris de pauvres bergers à Bethléem, il y a deux mille ans. C'est un évènement qui arrive avant toute considération sur l'homme, religieux ou non. C'est la perception de cet évènement qui ressuscite ou renforce le sens élémentaire de dépendance et le noyau d'évidences originelles auxquels nous donnons le nom de "sens religieux". »[133]

De quelle cécité faisons-nous preuve quand nous ne voyons pas que c'est un don de tomber sur une présence, même si je suis encore endormi, même si ce que je vois en elle ne s'est pas encore réalisé en moi, même si ce qu'elle vit n'est pas encore mien ! Le fait qu'un cœur réveillé se produise chez un autre, que je le voie en lui, est une grâce et une possibilité pour moi : cela signifie que c'est possible ! Si c'est arrivé aux femmes de Rose, c'est possible pour moi aussi. Si c'est arrivé à cet homme condamné à perpétuité, c'est possible pour moi aussi. Si c'est arrivé à mon ami, si c'est arrivé au dernier venu dans la communauté, c'est possible pour moi aussi. C'est possible pour moi, c'est possible ! Aucune affirmation, aucun raisonnement, aucune interprétation, aucune stratégie du pouvoir ne peuvent éviter que quelqu'un soit là, devant moi, vivant et présent, avec un cœur réveillé. Personne ne peut l'enlever. C'est comme la lumière, comme la petite flamme d'un briquet : toute l'obscurité qui l'entoure est incapable d'annuler la lumière du briquet. C'est pour cette raison que le pouvoir enrage, parce qu'aucun pouvoir ni aucune obscurité ne peuvent éliminer cette lumière. C'est la grâce que don Giussani a été pour nous. Don Giussani a été pour nous cette lumière : nous avons compris que nous avions un cœur parce que nous avons vu qu'il existait en lui.

---

[132] *Ibid.*

[133] L. Giussani, *Un avvenimento di vita, cioè una storia* [Un évènement de vie, c'est-à-dire une histoire, *ndt*], Edit-Il Sabato, Rome 1993, p. 38.

Et don Giussani de continuer : « Paradoxalement, nous trouvons cette originalité de notre vie quand nous nous rendons compte que nous avons en nous [faites attention !] quelque chose qui est dans tous les hommes [la chose la plus bouleversante est que ce qui est le plus personnel en moi est quelque chose que je partage avec tout homme], qui nous permet de parler avec tout le monde, qui fait que nous ne sommes étrangers à aucun homme. »[134] L'homme redécouvre son identité originelle en tombant sur une présence qui suscite un attrait parce qu'elle réalise « une correspondance à la vie dans la totalité de ses dimensions. En somme, la personne se retrouve quand en elle grandit une présence […] qui correspond à la nature de la vie ; ainsi l'homme n'est-il plus dans la solitude. […] D'habitude, en revanche, l'homme, dans la réalité quotidienne, en tant que "moi", est dans la solitude ; une solitude dont il cherche à s'échapper par son imagination [et ses discours]. Cette présence [qui correspond à la vie] est le contraire de l'imagination, exactement son contraire ».

La rencontre qui permet au moi de se redécouvrir est « une rencontre non pas culturelle, mais vivante, c'est-à-dire que ce n'[est] pas un discours tout prêt, mais plutôt quelque chose de vivant, quelque chose qui peut se manifester aussi en écoutant quelqu'un parler, entendons-nous bien ; mais quand il parle, c'est quelque chose de vivant avec lequel nous nous mettons en rapport [...] : "Ce n'[est] pas une rencontre culturelle mais existentielle" ».

Cette rencontre a deux caractéristiques qui la rendent reconnaissable, qui en constituent la preuve indéniable (don Giussani nous fournit tous les signes pour que nous puissions juger nous-mêmes, il ne se moque pas de nous). Elle introduit dans la vie « une charge dramatique qui implique […] l'urgence que quelque chose change dans ma vie ; et en même temps, [elle introduit] au moins un soupçon de joie ; une joie, même dans la condition la plus amère, même lorsque je constate ma mesquinerie ! En somme, [pour employer une autre expression, ce qui doit arriver pour que le moi se redécouvre est] […] "une rencontre évangélique", c'est-à-dire une rencontre qui reconstitue la vitalité de l'humain, comme la rencontre du Christ avec Zachée ».[135]

Une amie disait, après nous avoir rencontrés : « Je n'ai jamais pensé à ce que ma vie serait devenue sans un véritable virage, sans quelque chose, ou mieux, sans quelqu'un qui fasse émerger celle que je suis vraiment. Pourtant, c'est arrivé. » Que lui est-il arrivé ? « Le fait de croiser un regard sur moi et une attention que je n'avais jamais reçus avant. »

Qu'est-il arrivé à notre amie ? Nous pouvons maintenant le décrire précisément : « La *rencontre* avec un fait objectif indépendant de la personne qui

[134] L. Giussani, *L'io rinasce in un incontro (1986-1987)*, op. cit., p. 183.
[135] *Ibidem*, p. 183-184.

fait l'expérience ; la réalité existentielle de ce fait est celle d'une communauté illustrée de manière sensible, comme il en est de toute réalité totalement humaine ; la voix humaine de l'autorité, dans ses jugements et ses orientations, constitue le critère et la forme de cette communauté. Il n'existe pas de version de l'expérience chrétienne, aussi intérieure soit-elle, qui n'implique, au moins de manière ultime, cette rencontre avec la communauté et cette référence à l'autorité. »[136]

Par quoi a-t-elle été frappée ? Par un regard comme elle n'en avait jamais rencontré auparavant. Le même qui a frappé les contemporains de Jésus. Leurs histoires nous sont familières : Zachée, Marie Madeleine, Matthieu… Tous ont été appelés par leur nom. Mais c'est ce qui arrive dans chaque page de l'Évangile.

C'est là qu'Il démontre qui Il est, parce que « seul le divin peut "sauver" l'homme » c'est-à-dire qu'il peut sauver les dimensions vraies et essentielles de l'homme. Seul le divin arrive à nous rendre à nous-mêmes. Seul le divin fait « émerger celle que je suis vraiment ». Ainsi le Christ se manifeste-t-Il pour ce qu'Il est. C'est ce que les femmes de Rose ou le condamné à perpétuité ou l'homme handicapé ont reconnu, parce que « l'existence dans l'homme d'une réalité supérieure à toute autre réalité assujettie au temps et à l'espace est le facteur fondamental du regard de Jésus-Christ. Le monde entier ne vaut pas la plus petite personne humaine ; cette dernière n'a pas d'équivalent dans l'univers, du premier instant de sa conception jusqu'au stade ultime de sa vieillesse décrépite. »[137]

Par conséquent, « c'est une rencontre qui engendre la personnalité, la conscience de sa propre personne ["celle que je suis vraiment"]. La rencontre n'"engendre" pas la personne [la personne est engendrée par Dieu quand Il nous donne la vie à travers notre père et notre mère] ; mais c'est dans une rencontre que je m'aperçois de moi-même, que le mot "moi" ou le mot "personne" se réveillent. […] Le moi se réveille de sa captivité dans sa matrice originelle, se réveille de son tombeau, de son sépulcre, de sa situation fermée du début et – pour ainsi dire – "ressuscite", prend conscience de soi, justement dans une rencontre. Le résultat d'une rencontre est l'éveil du sens de la personne. C'est comme si la personne naissait : elle ne naît pas là, mais c'est dans la rencontre qu'elle prend conscience d'elle-même, en conséquence de quoi elle naît comme personnalité. La personne naît comme personnalité dans une rencontre, elle est ressuscitée en tant que personnalité dans une rencontre ».[138]

Comment puis-je dire que ce fait, que cette rencontre est vraie ? Comment puis-je dire que c'est la réponse à la question « comment fait-on pour vivre ? »

---

[136] L. Giussani, *Le risque éducatif*, op. cit., p. 139.
[137] L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, op. cit., p. 110.
[138] L. Giussani, *L'io rinasce in un incontro (1986-1987)*, op. cit., p. 206-207.

Comment puis-je dire que c'est la réponse même aux défis sociaux que nous devons affronter sans succomber de nouveau à l'utopie ?

c) L'expérience

Troisième facteur : l'expérience. Le cœur et le fait ne sont pas suffisants. Il faut une « corrélation »[139] entre eux (comme le dirait Benoît XVI) : je dois m'apercevoir de la correspondance entre le fait et le cœur, c'est-à-dire que je dois me rendre compte que le fait correspond à mes exigences, à mes besoins. Où puis-je m'apercevoir si ce fait répond à mes exigences ? C'est dans l'expérience que je saisis si la rencontre sert à répondre à la question « Comment fait-on pour vivre ? ». En effet, la réalité de ce fait devient évidente dans l'expérience ; c'est en elle qu'elle devient évidente pour ce qu'elle est, se fait connaître pour ce qu'elle est.

« La chose la plus importante que j'aie jamais dit dans ma vie – dit don Giussani – est que Dieu, le Mystère, s'est révélé, s'est communiqué aux hommes de manière à devenir objet de leur expérience. Le Mystère devient *aussi* objet de notre expérience, […] en s'identifiant avec un signe qui est fait de temps et d'espace ».[140] Pour cette raison, « dans la mesure où Jésus, en tant que Dieu, n'entre pas dans notre expérience, nous ne pouvons pas le reconnaître de façon appropriée, avec la solidité, et aussi les difficultés, avec le pouvoir évocateur, et aussi l'aspect énigmatique, qui caractérisent la réalité telle qu'elle se présente à nos yeux. »[141]

L'expérience, comme nous l'avons vu, n'est pas la simple rencontre du moi avec ce fait, comme un choc mécanique, parce que cela ne nous fait pas grandir. Elle implique la comparaison entre le fait et le cœur, dont émerge le jugement, et implique que je me rende compte de la présence d'un autre facteur qui rend possible cette réalité qui m'étonne. L'expérience, c'est faire l'essai de ce fait, et le juger avec cet ensemble d'évidences et d'exigences originelles que nous appelons "cœur" et que nous avons en nous. Pourquoi tous ces faits exceptionnels, que pourtant nous voyons, ne nous servent pas pour faire croître notre rapport avec Lui ? À cause de ce manque de jugement. C'est comme si nous n'apprenions rien de ce que nous voyons, de ce que nous vivons.

Sur le chemin humain, il faut alors ce facteur qui s'appelle « expérience ». Sans jugement, il n'y a pas d'expérience (même si nous appelons souvent ainsi le simple fait d'essayer quelque chose). Et qu'il n'y ait pas d'expérience n'est pas une question secondaire : ce qui ne devient pas expérience ne laisse pas de traces, ne laisse rien de plus qu'un contrecoup sentimental. La conséquence de cela est

---

[139] Cf. Benoît XVI, *Discours devant le Bundestag*, 22 septembre 2011.

[140] L. Giussani, *L'autocoscienza del cosmo* [L'autoconscience du cosmos, *ndt*], Bur, Milan 2000, p. 164-165.

[141] L. Giussani, « Vivre la raison », *Traces-Litterae communionis*, janvier 2006, p. 4.

que, face à tout nouveau défi, nous en sommes toujours au même point, désarmés comme la première fois. Si bien que, à un moment donné, on se demande pourquoi perdre son temps ici, puisque ce que nous vivons ne nous sert pas dans la vie. Les gens sont déçus.

Sans expérience, notre moi ne croît pas, notre personne ne grandit pas. « L'expérience doit être vraiment comme cela, c'est-à-dire jugée par l'intelligence ». Ainsi seulement peut-elle laisser des traces et être « gardée […] dans la mémoire ».[142]

« La semaine dernière, j'ai dîné chez un ami dont la famille est dans le mouvement depuis de nombreuses années. Le dîner venait juste de commencer quand le père a raconté qu'une vieille dame avait dû rester debout dans le tramway à côté d'un jeune garçon qui, bien que l'ayant vue, ne lui a pas proposé sa place assise. En s'inspirant de cet épisode, le père a dit : "En tout cas, ce qui manque à la société d'aujourd'hui, ce sont les valeurs". La discussion a continué et à un moment donné je lui ai demandé : "D'après toi, d'où naissent les valeurs ?" "C'est une bonne question", m'a-t-il répondu. En un instant, j'ai considéré le fait que, dans mon expérience, il était évident que le désir et la capacité à embrasser le monde naissaient et se maintenaient dans la rencontre (mystérieuse mais réelle) avec le Christ, une rencontre qui me reprend et donne de l'ampleur à la mesure de mon cœur, en rendant digne d'attention et de compassion une étrangère dans le tramway. En faisant ce parcours avec eux, les deux parents se sont rendu compte que les valeurs naissaient d'une rencontre qui venait avant, qui était la source de ces valeurs. Soudain, j'ai vu qu'ils avaient compris. Ils en avaient fait l'expérience, mais c'était une expérience nébuleuse ! Il fallait la faire remonter à la surface. Ils n'ont pas cherché à y apposer une étiquette, comme on pouvait le comprendre au climat animé autour de la table. Un climat vrai, sincère, vivant. La mère a raconté comment elle avait rencontré le mouvement dans sa jeunesse et a conclu en disant : "une rencontre humaine qui réveille le cœur est vraiment nécessaire !" À la fin de cette discussion, nous nous sommes rendu compte que la première responsabilité que nous avons pour changer la société est celle de vivre, nous en premiers, cette rencontre qui réveille l'humain (le désir de vivre en étant toujours plus plein de Lui a alors explosé en moi), dans l'espoir qu'ensuite, à travers nous, elle s'élargisse jusqu'à atteindre les autres "passagers du tramway". C'est mystérieux, parce qu'il s'agit d'une mesure et d'un temps qui ne sont pas les miens, mais il est évident que c'est la seule hypothèse raisonnable. »

À ce propos, lors d'une Équipe du CLU, don Giussani a raconté un épisode – que vous pouvez lire dans sa biographie – qui s'est passé juste après son ordination : « J'ai découvert cela quand j'ai commencé à confesser, lorsque

[142] L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 127.

j'étais jeune prêtre. Je me disais : "Tiens, regarde tous ces gens qui viennent me dire toutes ces choses de l'autre monde ; ils viennent chez moi qui ai vingt-trois ans : pourquoi ne vont-ils pas chez ceux qui en ont vu de toutes les couleurs, qui ont soixante ou soixante-dix ans ? Parce qu'ils n'ont pas d'expérience, alors que moi, devant le matériel qu'ils me donnent, j'utilise un instrument idéal, c'est-à-dire que je juge" [je compare ce qu'ils me disent avec mes exigences originelles ; et les gens revenaient parce qu'ils avaient trouvé quelqu'un qui les aidait à faire un chemin, alors que d'autres faisaient des commentaires, exprimaient leurs impressions, mais ne les aidaient pas. Ils venaient le trouver, lui, un prêtre de vingt-trois ans ; d'autres, de soixante ou soixante-dix ans, comme ils ne faisaient pas cette comparaison, n'avaient rien à dire]. Par conséquent, faire expérience signifie "essayer en jugeant". C'est le point fondamental, parce que l'idéal nous fait comprendre même ce qu'un autre essaie, sans qu'il soit nécessaire de l'essayer nous-mêmes, parce qu'il nous identifie à l'autre précisément du point de vue idéal : il nous permet de juger et nous rend donc capables de changer. Voilà ce qu'est l'expérience. [Et il ajoute quelque chose de crucial pour nous – faites attention !] Soit notre compagnie devient expérience [un lieu où nous sommes constamment invités à faire une expérience, où nous faisons vraiment une expérience] soit elle devient réellement dangereuse [oui, dangereuse !], parce que ceux qui y sont y sont à la manière d'un troupeau ».[143] C'est le point fondamental. Soit notre compagnie devient expérience, soit elle devient réellement dangereuse, parce que ceux qui y sont y sont à la manière d'un troupeau. Alors que, quand on commence à juger, tout fait partie du chemin.

Comment pouvons-nous voir que nous avons trouvé la réponse à la question « comment fait-on pour vivre ? » Surprenons cela en action, dans un autre témoignage : « Pendant dix-huit ans, ma vie a été inconsistante ; je n'avais pas conscience de qui j'étais. J'ai gaspillé le temps qui m'était donné ! L'année dernière, au début de mon expérience à l'université, j'ai rencontré le CLU. J'ai été décontenancée par la manière dont ces jeunes, des jeunes comme moi, savouraient leurs études, les repas, le chant, le fait d'être ensemble. Des choses tout à fait normales, mais imbibées de quelque chose qui m'a fascinée. Certains m'ont subjuguée par leur manière de faire face aux circonstances de leur vie et par la façon avec laquelle ils m'ont regardée malgré mes limites. Je les ai suivis parce que je voulais vivre comme eux, et j'ai donc fait confiance aux visages que j'avais en face de moi. J'ai commencé à m'attacher à eux, mais j'étais régulièrement saisie par une grande tristesse. Je ressentais un manque. J'étais triste parce que je n'avais pas pu m'inscrire à la faculté de mon choix.

[143] L. Giussani, *Certi di alcune grandi cose (1979-1981) [Certains de grandes choses, ndt]*, Bur, Milan 2007, p. 248-249.

Puis j'y suis enfin parvenue. Mais rien, pas même cela, ne me suffisait. Je pense avoir grandi parce que je commence à me poser des questions et à réfléchir : puis-je être fragile au point de ne pas tenir le coup face aux circonstances et aux changements ? Pourquoi dois-je toujours ressentir un manque ? Qui peut m'accomplir ? Chaque jour est la découverte d'un grand besoin de Lui. Ce qui me manque, ce n'est pas la faculté que je désirais ! Il me demande de Lui dire oui, à Lui, pas aux visages qui ont été pour moi Ses témoins. Je ne veux pas me leurrer et gâcher ne serait-ce qu'un seul autre instant de ma vie, parce que je veux être certaine que l'élément central de celle-ci est le Christ. »

Comment cette fille a-t-elle reconnu qu'elle avait trouvé la réponse à la question « comment fait-on pour vivre ? » « Pendant dix-huit ans, ma vie a été inconsistante ; je n'avais pas conscience de qui j'étais. J'ai gaspillé le temps qui m'était donné ! » Qu'est-il arrivé à un moment donné ? Une rencontre, la rencontre avec un fait : « Des choses tout à fait normales, mais imbibées de quelque chose qui m'a fascinée. » Pourquoi cela l'a-t-elle fascinée ? Parce que cela correspondait à son attente, à ce qu'elle désirait. Pour cette raison « la *conscience de la correspondance* entre la signification du Fait rencontré et la signification de l'existence propre »[144] est la question décisive. On se rend alors compte que l'on a trouvé la réponse à la question « comment fait-on pour vivre ? », parce que la rencontre faite correspond aux exigences du cœur, tant il est vrai qu'elle suscite la conscience de soi : « Je pense avoir grandi parce que je commence à me poser des questions et à réfléchir. »

Ensuite, notre amie est déconcertée parce qu'elle ressent un manque persistant. Mais ce manque est précisément la preuve de ce qui s'est produit en elle : la rencontre a réveillé toute son exigence humaine. C'est exactement le signe que cette rencontre répond à notre attente : elle nous fait sortir de la réduction, du tombeau. À travers quoi cela est-il arrivé ? À travers des choses tout à fait normales. Que sont ces « choses tout à fait normales, mais imbibées de quelque chose qui m'a fascinée » ? Nous l'avons vu dans l'école de communauté et c'est vraiment très beau : la « révélation de la divinité […] s'accomplit dans l'être vivant de Jésus, non pas en irruptions qui brisent toutes les normes et en actes extraordinaires, mais par un dépassement constant et discret des limites uniquement humaines. [Ce qui paraissait n'être qu'] […] un naturel bienfaisant […] se révèle comme un miracle, […] un pas léger au-delà de la limite des possibilités humaines, plus divin que l'arrêt du soleil et le tremblement de la terre. »[145]

Nous pouvons ainsi bien comprendre le sens de cette rencontre : « La valeur du fait rencontré transcende la force de pénétration de la conscience humaine

[144] L. Giussani, *Le risque éducatif*, op. cit., p. 140.
[145] R. Guardini dans L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, op. cit., p. 80.

et demande une intervention de Dieu pour être bien comprise. En effet, cette intervention même de Dieu, qui se rend présent à l'homme dans l'évènement chrétien, exalte la capacité de connaissance de la conscience, adapte l'acuité du regard humain à l'exceptionnelle réalité qui le provoque. On l'appelle *grâce de la foi*. »[146] Je comprends alors quelle est sa portée pour la vie.

Comment grandit la certitude ?

d) La vérification

Dernier facteur de ce chemin humain : la vérification. Tout ce qui nous arrive, les circonstances auxquelles nous devons faire face, les gestes que nous proposons, sont une occasion pour mieux connaître (reconnaître) ce qui répond à la question de notre vie et donc pour le « vérifier ». Ceci est en effet notre intérêt suprême : la croissance du moi, l'engendrement d'un sujet consistant, libre, créatif. Quel est donc le problème ? « Pourquoi – se demande don Giussani – CL finit-il par décevoir beaucoup de personnes ? Parce qu'une fois qu'ils y sont entrés, c'est comme s'ils avaient terminé [le match], c'est comme s'ils étaient arrivés. » Tandis que la rencontre marque « le début de l'aventure. L'aventure commence quand la personne est réveillée par la rencontre. »[147] L'aventure commence ici, le beau commence à ce moment. Il en a été ainsi pour don Giussani : « "J'étais un jeune séminariste, un garçon obéissant, exemplaire, jusqu'au jour où il est arrivé quelque chose qui a radicalement changé ma vie". L'épisode est celui […] de l'enseignant [le père Gaetano Corti] qui lit l'évangile de saint Jean. "Ma vie a été littéralement investie par cela : aussi bien comme mémoire qui secouait constamment ma pensée que comme incitation à réévaluer la banalité quotidienne. À partir de ce moment, l'instant n'a plus été quelque chose de banal pour moi. Tout ce qui était, et par conséquent tout ce qui était beau, vrai, attirant, fascinant, même en tant que possibilité, trouvait dans ce message sa raison d'être, en tant que certitude d'une présence dans laquelle résidait l'espérance de tout embrasser. Ce qui me différenciait de ceux qui m'entouraient était l'envie et le désir de comprendre. C'est sur ce terrain que naît notre dévotion pour la raison." Cette découverte n'abandonnera plus don Giussani : "la grandeur de la foi chrétienne, qui est sans comparaison possible avec n'importe quelle autre position, est celle-ci : le Christ a répondu à la question humaine. C'est pourquoi ceux qui acceptent la foi et la vivent ont le même destin que ceux qui, n'ayant pas la foi, se noient dans la question, se désespèrent dans la question, souffrent dans la question" ».[148]

---

[146] L. Giussani, *Le risque éducatif*, op. cit., p. 140.
[147] L. Giussani, *L'io rinasce in un incontro (1986-1987)*, op. cit., p. 207.
[148] A. Savorana, *Vita di don Giussani*, op. cit., p. 47.

Pour cette raison « nous ne devons pas archiver la réalité [parce que maintenant nous L'avons rencontré. Parce que nous L'avons rencontré] […] nous avons tout, mais nous ne comprenons ce qu'est ce tout [quelle est la valeur de ce que nous avons rencontré] que […] dans la rencontre avec les circonstances, avec les personnes, avec les évènements. Il ne faut rien archiver, [...] ni rien censurer, oublier ou renier. [Parce que] [...] ce que signifie ce "tout", nous le comprenons dans le jugement, en affrontant les choses ».[149] C'est ce qui nous est arrivé. Nous n'avons pas découvert ce que signifiait notre mère en méditant sur la maternité, mais en affrontant la peur, la faim, les besoins, la solitude, dans notre rapport avec elle : c'est ainsi que nous avons compris ce que signifiait notre mère. Sans cette vérification constante de ce que signifiait notre mère pour notre vie, nous ne nous serions pas attachés aussi puissamment à elle, nous n'aurions pas compris le sens de sa présence pour nous. C'est pourquoi, si une fois que la rencontre du Christ a eu lieu nous nous arrêtons, au lieu de la vérifier constamment, en faisant face à n'importe quel défi ou urgence de la vie à partir de cette rencontre, nous ne pouvons pas comprendre quel bien nous est tombé dessus, quelle grâce nous avons reçue.

À qui se révèlera-t-elle ? Qui découvrira sa valeur ? Celui qui prendra part à la mêlée et qui vérifiera face à n'importe quel défi qui est Celui que nous avons rencontré. Je ne peux comprendre que le Christ répond à la question « comment fait-on pour vivre ? » que si je fais ce parcours ; plus nous le faisons, plus nous sommes certains de ce que nous vivons, et alors tout cimente le rapport avec Lui, accroît ma conscience du fait que j'ai trouvé ce avec quoi je peux regarder n'importe quoi, entrer dans n'importe quelle circonstance, dans n'importe quelle obscurité.

3. La méthode : suivre

Après avoir vu tous les facteurs, tous les pas de ce chemin, j'évoque le dernier point.

Quelle est la méthode avec laquelle tout cela devient de plus en plus nôtre ? En suivant. C'est en suivant ce que nous avons rencontré que nous pouvons constamment vérifier comment cela répond aux exigences de la vie. Suivre est le chemin qu'a fait Pierre : en s'engageant dans la vie partagée avec le Christ, petit à petit, en boitant, en se trompant, il a vu comment sa personne grandissait.

« André emmène son frère Simon voir Jésus. Ils montent une petite côte, juste avant d'atteindre cette petite maison. Simon est là, les yeux rivés sur cet

[149] L. Giussani, *L'io rinasce in un incontro (1986-1987)*, op. cit., p. 55.

individu qui l'attend un peu plus loin, plein de cette curiosité qui caractérise l'homme moins éduqué mais plus débordant de vitalité. Alors qu'il n'est plus qu'à trois ou quatre mètres de distance, la manière dont Il le fixe restera gravée à jamais dans sa mémoire ! […] "Personne ne m'a jamais regardé ainsi !" Il a été dominé par un phénomène qui, dans le dictionnaire, s'appelle *stupeur*. Au point qu'il s'est tout de suite senti [attaché à cet homme] […]. Si une émeute avait éclaté dans la rue contre cet homme, il aurait pris son parti, même s'ils avaient cherché à le tuer (et nous serions également ainsi : nous ne pourrions pas le quitter !) […] Le lendemain, au lieu d'aller faire ce qu'il devait faire, c'est-à-dire attraper des poissons dans l'eau, il court jusqu'au village voisin, parce qu'il a appris qu'[Il s'y trouve.] […] En effet, il y a là une trentaine de personnes ; il se glisse dans la foule pour L'écouter parler [pour Le regarder parler] : […] c'est comme la veille, lorsque Jésus lui a dit : "Simon, fils de Jean, tu t'appelleras Pierre", en dévoilant tout son caractère profond et constitutif. […] Quelque temps plus tard, cet homme, qui est désormais un ami […], les invite à un mariage. Et il change l'eau en vin. […] Comment pouvait-il ne pas se sentir pieds et poings liés à cet homme ? [Qui était-ce ?] Qui était comme cet homme ? »[150] Chaque jour, il rentrait à la maison en étant différent. Une confirmation n'était pas nécessaire. Une confirmation n'est pas nécessaire quand tout est désormais une confirmation, quand il y a une évidence qui confirme tout. La confirmation est dans l'expérience même : il rentrait à la maison en étant changé, différent. Et le lendemain, il revivait cette stupeur ; et une semaine après aussi. Jour après jour s'approfondissait cette évidence d'une sympathie, d'une adhésion, d'une confiance, d'une certitude ; à tel point que ce fameux soir, dans la synagogue de Capharnaüm, quand Jésus a dit cette chose incompréhensible à l'homme – « Je vous donnerai ma chair à manger » –, et que tout le monde a dit qu'Il était fou, quand Jésus s'est adressé à eux en leur demandant s'ils voulaient partir eux-aussi, saint Pierre a donné cette réponse avec fougue : « Nous ne comprenons pas non plus ce que tu dis, mais si nous nous éloignons de toi, où irons-nous ? Il n'y a rien de pareil à toi, toi seul as des paroles qui expliquent la vie, qui donnent un sens à la vie. »[151]

Le oui de Simon sur le lac de Tibériade est la continuation de cet attachement, de cet émerveillement, de cette admiration qui a duré deux ou trois ans. Mais même Simon n'a pas toujours trouvé la bonne réponse. Quand Jésus a dit pour la première fois que le Fils de l'homme devrait beaucoup souffrir, qu'il devait être rejeté des anciens, des grands prêtres et des scribes, puis être tué,

[150] L. Giussani, « Il "sì" di Pietro » [Le "oui" de Pierre, *ndt*], dans *L'attrattiva Gesù* [L'attrait de Jésus, *ndt*], op. cit., p. VII-VIII.
[151] Cf. *Jn* 6,53-69.

saint Pierre n'avait pas encore commis de grosse erreur ; il était par conséquent sûr de lui, tranquille quant à son sentiment, et il a répondu qu'il se laisserait plutôt couper la tête. Mais Jésus lui a dit : « "Éloigne-toi de moi, Satan ! Parce que tu ne veux pas que je fasse ce que veut mon Père, mais plutôt ce que tu juges approprié". Quelle humiliation ! Pourtant, le résultat a été [paradoxalement] qu'il s'est attaché encore plus »[152] à Lui. Son rapport avec Jésus était « plein d'estime […], [ce rapport né] comme jugement, comme geste de l'intelligence qui entraînait le cœur, […] animé […] par une tendresse, au point que lui et les autres se seraient laissé casser la tête plutôt que de Le trahir (et pourtant ils L'ont trahi ! Ils se seraient laissé casser la tête plutôt que Le trahir, mais ils L'ont trahi !) »[153] Et « en ce moment le coq chanta pour la troisième fois. Jésus sortit de la salle, entraîné par les soldats […], en se tournant de son côté. Simon Pierre, qui était là et attendait dans un coin, en suivant le bruit, Le vit. Et il "pleura amèrement". » Pierre s'est « tourné vers le Christ, le cœur brisé, conscient de sa mesquinerie et de sa lâcheté : [un] lâche, nous pourrions dire un "pécheur" ». « Au tribunal de Pilate, Pierre était un homme écrasé par la […] conscience qu'il était pécheur, écrasé par son erreur, qui était précisément le contraire de ce qu'il avait jamais voulu, le contraire des sentiments qu'il avait toujours nourris envers Jésus. Que m'est-il arrivé ? Pourquoi ai-je agi ainsi ? Qui suis-je ? Qu'est-ce que l'homme ? »[154]

Si bien que « quand le bateau est rentré plein de poissons [et Jésus était là], […] quand les apôtres se sont étendus pour manger autour du feu qu'Il avait allumé pour y rôtir des poissons […], quand [Jésus] aussi a commencé à manger avec eux, et qu'il s'est retrouvé près de Simon […] et qu'Il lui a posé cette question ("Simon, m'aimes-tu ?"), ce "oui" n'était pas le résultat d'une "décision" du jeune Simon. C'était tout un fil de tendresse et d'adhésion qui émergeait, qui venait à la surface, qui s'expliquait par l'estime qu'il avait de Lui – c'est pourquoi c'est un acte de raison – à cause duquel il ne pouvait pas ne pas dire "oui". Tout le cumul des péchés commis, tout le cumul des péchés possibles qu'il commettrait n'avait rien à voir avec cela. Il ne s'est pas arrêté deux secondes pour penser [à ses péchés,] cela ne lui est même pas venu à l'esprit »,[155] tellement Sa présence prenait le dessus. « Simon, m'aimes-tu ? » Et il a dit « oui ». « Ce "oui" est sorti comme conséquence de la stupeur avec laquelle il Le regardait, avec laquelle il continuait à Le regarder tous les matins, à Le

[152] L. Giussani, « Il "sì" di Pietro », dans *L'attrattiva Gesù*, op. cit., p. IX.
[153] *Ibidem*, p. XI.
[154] L. Giussani, « La virtù dell'amicizia o : dell'amicizia di Cristo » [La vertu de l'amitié ou : de l'amitié du Christ, *ndt*], *Tracce-Litterae communionis*, avril 1996, p. III.
[155] L. Giussani, « Il "sì" di Pietro », dans *L'attrattiva Gesù*, op. cit., p. IX-X.

regarder le soir quand Il s'éloignait »,[156] quand Il s'endormait tous les soirs. Ainsi Jésus est-il entré dans l'histoire pour que chacun de nous puisse faire l'expérience de Pierre, en boitant, en trahissant comme lui, en se trompant, mais en s'attachant toujours plus, en voyant grandir ce fil de tendresse, ce fil d'adhésion, d'estime, jusqu'à dire : « Je ne sais pas comment, Jésus, je ne le sais pas, mais toute ma sympathie humaine est pour toi. »[157]

Le Christ est entré dans l'histoire, est présent, se fait rencontre aujourd'hui, arrive maintenant afin de réveiller tout notre moi, tout notre cœur, toute notre capacité d'adhésion, d'estime, de sympathie humaine pour Lui, pour que nous puissions vivre notre vie remplis de Sa présence, pour que la joie de Sa présence commence à envahir notre vie. C'est devant cette présence que se trouvent maintenant notre raison et notre liberté, comme Pierre il y a deux mille ans.

« Ce n'était pas un attachement sentimental, ce n'était pas un phénomène émotionnel : c'était un phénomène de raison, précisément une manifestation de cette raison qui nous attache à la personne qui se trouve devant nous, car c'est un jugement d'estime. En la regardant, naissent une admiration et une estime qui nous attachent. »[158] C'est une estime qui surgit de la vie en commun avec Lui.

Ce n'est que de cet amour que peut naître la mission. C'est « l'amour du Christ qui nous saisit, afin que, comme Un est mort pour tous, les vivants n'aient plus leur vie centrée sur eux-mêmes, mais sur Celui qui est mort et ressuscité pour eux. »[159] La mission ne peut pas avoir lieu sans tout ce dont nous avons parlé. Pour y arriver, il faut commencer depuis le début. Si rien ne se passe en moi, je ne peux pas ensuite revêtir ma tenue d'activiste. Je dois plutôt revenir à l'origine en me demandant : comment suis-je en train de vivre ? Si, en effet, je ne me suis pas transformé de l'intérieur, si je suis comme tous les autres dans ce que je vis, parce que la mémoire du Christ n'est pas immanente à ma personne, parce qu'elle n'est pas à l'origine de ma diversité, si tout n'est qu'un pur volontarisme, je peux entreprendre toutes les initiatives que je veux, mais aucune ne sera porteuse d'une diversité. Nous ne devons avoir qu'une seule préoccupation : vivre la mémoire du Christ, comme nous l'avons dit, parce que ce n'est que si le Christ me change, si j'accepte de me laisser changer par Lui, s'Il m'entraîne, s'Il me saisit, s'Il investit ma personne, que je pourrai apporter quelque chose aux autres. En effet, nous ne portons rien d'autre que notre expérience.

---

156 L. Giussani, « La virtù dell'amicizia o : dell'amicizia di Cristo », op. cit., p. VII.
157 Cf. *Jn* 21,17.
158 L. Giussani, « Il "sì" di Pietro », dans *L'attrattiva Gesù*, op. cit., p. IX.
159 Cf. *2Cor* 5,14-15.

« Notre tâche n'est pas de nous demander ce que nous avons fait pour changer les structures du monde, mais où nous en sommes de notre conversion », disait don Giussani en 1968. « Et en réponse à cette objection – selon laquelle la communauté chrétienne "ne peut pas être une société nouvelle dans son intérieur si elle est conditionnée par certaines structures qui, tant bien que mal, l'empêchent d'être une société nouvelle" –, il réplique : "La vie chrétienne est une méthode pour changer les structures aussi", mais "c'est une illusion de prétendre changer les structures sans que se soit produit quelque chose de gratuit en nous", c'est-à-dire une "conversion". »[160]

C'est pourquoi le cœur de la mission est l'amour du Christ qui nous saisit. Le cœur de la mission est le cœur même de notre vie ; c'est ce qui doit transparaître dans tout ce que nous faisons, dans tout ce que nous touchons, dans tout ce avec quoi nous entrons en rapport. La condition de la mission est donc le changement de ma personne.

En quoi ce changement se voit-il ? Dans nos discours ? Non. Dans nos initiatives ? Il y a plein de gens qui entreprennent des initiatives. Alors, quel est le signe clair qui aide tout le monde à voir si nous sommes missionnaires ? La quantité de nos activités ? Non. Ce signe est la joie ! « Par conséquent, la grande règle de la mission est que nous ne communiquons qu'à travers la joie de notre cœur, à travers le changement qui s'est produit en nous [quelle grâce que d'avoir quelqu'un qui nous dit cela, parce que nous ne pouvons pas tricher ; c'est pourquoi, si c'est une plainte que nous portons, nous pouvons faire toutes les activités que nous voulons, mais il n'y a pas de mission ; qui va s'intéresser à quelqu'un qui se plaint tout le temps ?] Dans ce contexte, le mot "joie" indique le visage, l'aspect fascinant et persuasif de la conversion que la puissance de Dieu a réalisé en nous. […] La force persuasive, convaincante, est donnée, comme toujours pour l'homme, par une fascination qu'elle exerce. L'attrait de la conversion est le visage joyeux qu'elle fait naître : ce ne sont pas des discours mais un visage joyeux qu'elle fait naître. Cette phrase est géniale : *Notam faciet gloriam nomini Sui in laetitia cordis vestri* : il fera connaître la gloire de Son nom (c'est-à-dire de sa domination, de son pouvoir) à travers la joie de votre cœur. »[161] C'est en cela que consiste le dépassement ultime du dualisme. Voilà ce que signifie être laïc, c'est-à-dire une créature nouvelle. Ce n'est pas tout le reste, ce n'est rien de tout le reste, parce que tout le monde a déjà tout le reste. Laïcs, c'est-à-dire nouveaux.

---

[160] A. Savorana, *Vita di don Giussani*, op. cit., p. 398.

[161] Archive historique de l'Association ecclésiale *Memores Domini* (ASAEMD), *Documentation audio-visuelle*, Exercices d'été du Groupe adulte, Le Pianazze (PC), 29 juillet-3 août 1973, seconde leçon du 2 août.

Don Giussani insiste : « L'Église n'est pas là pour arranger l'histoire à la manière du monde, mais pour témoigner qu'elle a déjà été arrangée. […] Avec quel système l'Église témoigne-t-elle de cela ? Parce que c'est une réalité humaine qui est faite différemment de toutes les autres. L'Église donne son témoignage à travers la modalité de sa vie commune, à travers la modalité de ses gestes, parce qu'elle est quelque chose de différent de tout le reste. […] C'est un bout d'humanité étrange ; étrange, différent. L'Église est témoignage, pas parce qu'elle gère la Fabrique de Saint-Pierre ; elle n'est pas témoignage parce […] qu'elle a mis en place un grand réseau d'écoles ou parce qu'elle a créé une chaîne de télévision diffusée dans le monde entier et qu'elle l'a confiée à CL ; l'Église n'est pas [témoignage] parce qu'elle possède cent-cinquante-quatre quotidiens dans le monde. Elle ne l'est pas à cause d'une activité, mais à cause de son état [alors que nous avons pensé pendant des années que le fait d'avoir plus d'espaces, plus de pouvoir, nous rendrait différents : nous y avons vraiment cru, comme tout le monde !] Le mot "état" implique également l'expression des activités, mais il implique ces activités en tant qu'expression de quelque chose. Voilà ce qu'indique le mot "état". Les gens sont frappés par notre état de vie, pas par nos activités », ils sont frappés par ce qui transparaît, par ce qui déborde, par cette victoire de l'être sur ce néant qui hante notre culture en tant que tentation. Ce néant n'est vaincu que par une Présence qui nous lie, qui nous lie si fortement qu'elle ne nous laisse pas sombrer dans le néant : « Pour les gens, le témoignage est donné par notre état, c'est-à-dire par notre position réelle et consciente face à toute chose. Pour cette raison, le sommet du témoignage en tant que tel est la virginité. »[162]

Écoutez ce qu'écrit don Giussani en 1965, alors qu'il se trouve à San Antonio au Texas, où il s'est rendu seul : « je mesure les pensées et les actions, les états d'âme et les réactions, les jours et les nuits. Mais c'est une Autre Présence qui est la compagnie profonde et le Témoin total. Voilà le long voyage que nous devons accomplir ensemble, voilà l'aventure réelle : la découverte de cette Présence dans notre chair et dans nos os, l'immersion de notre être dans cette Présence, c'est-à-dire la Sainteté, qui est aussi la vraie entreprise sociale. Pour cette raison […] il faut suivre avec courage et fidélité ces signes que nous offre l'ensemble de conditions dans lequel nous nous trouvons : nous n'avons besoin de rien d'autre. »[163] C'est un amour, un amour à cette Présence et une gratitude parce qu'elle est là.

---

[162] ASAEMD, *Documentation audio-visuelle*, Exercices d'été du Groupe adulte, Falcade (BL), 31 juillet-5 août 1983, seconde leçon du 4 août.

[163] A. Savorana, *Vita di don Giussani*, op. cit., p. 366-367.

MESSE

Lectures : Jr 11,18-20 ; Ps 7 ; Jn 7,40-53

HOMÉLIE DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL PIETRO PAROLIN SECRÉTAIRE D'ÉTAT DE SA SAINTETÉ

Chers frères et sœurs,

je suis heureux de célébrer avec vous l'Eucharistie au cours de ces Exercices spirituels 2014 de la Fraternité de Communion et Libération. Je vous salue avec une affection fraternelle et avec cette joie qui « remplit le cœur et toute la vie de ceux qui rencontrent Jésus ».[164]

Je souhaite que ces jours soient pour vous des jours d'intimité avec le Seigneur – un tête-à-tête plus intense et prolongé avec Jésus-Christ, qui est l'"essentiel", un approfondissement de notre rapport de communion avec Lui –, qu'ils soient l'occasion de faire le point sur notre identité chrétienne, mise à l'épreuve comme jamais par l'interaction épuisante avec l'esprit insidieux de la mondanité, capable de se glisser partout et de contaminer tout milieu et toute réalité, sans rien épargner.

Je demande pour vous l'abondance de l'Esprit Saint, qui est le protagoniste par excellence de l'expérience, comme de toute vie chrétienne. Je vous confie à l'intercession de Marie, mère de Dieu et notre mère, et de tous les saints.

Et je vous apporte une bénédiction spéciale de la part du Saint-Père François, une bénédiction pour la Fraternité tout entière, afin que – comme le lui a écrit le père Julián Carrón, le président de votre fraternité, à qui j'adresse mes salutations particulières – « l'Esprit Saint nous dispose au changement de notre cœur et à l'engagement à donner notre vie pour l'œuvre du Christ dans tous les milieux et dans tous les lieux où nous vivons ».

« Dans l'élan pour Le saisir » est le titre de ces Exercices. J'imagine qu'il s'inspire du verset 12 du chapitre 3 de la lettre de saint Paul aux Philippiens : « Certes, je n'ai pas encore obtenu cela, je n'ai pas encore atteint la perfection, mais je poursuis ma course pour tâcher de saisir, puisque j'ai moi-même été saisi par le Christ Jésus. »

Nous sommes, une fois de plus, face à l'initiative divine. C'est comme un jeu : Paul fuyait Jésus et le persécutait. Mais Jésus l'a rejoint, l'a touché, l'a saisi, et maintenant c'est lui qui court après Jésus pour le saisir. Dieu nous devance, toujours. Il nous a créés. Il nous a rachetés. Il nous parle à travers son Fils. Il nous renouvelle par Sa grâce.

---

[164] François, Exhortation apostolique *Evangelii Gaudium*, 1.

La prière initiale de la liturgie d'aujourd'hui ne n'exprime pas autrement : « Seigneur puissant et miséricordieux, attire nos cœurs vers toi ». « Attire nos cœurs vers toi – avons-nous dit – car sans toi, Seigneur, il nous est impossible de te plaire, à toi qui es le Bien Suprême ». Dans cette prière, dans cette courte invocation, se dessine le dynamisme incomparable de l'existence chrétienne.

Au début de la vie de foi, il n'y a pas une intention, un volontarisme, un calcul, un raisonnement correct. La foi n'est pas suivre des vérités construites ou atteintes par nous, avec nos propres forces. Au début, il y a toujours un mouvement d'attrait, quelque chose qui attire nos cœurs. « Seigneur, attire nos cœurs vers toi ».

Ces paroles décrivent également le dynamisme propre de la vie de l'Église. C'est ce qu'a dit avec force le pape émérite Benoît XVI : « L'Église ne fait pas de prosélytisme. Elle se développe plutôt par "attraction" : comme le Christ "attire chacun à lui" ».[165] L'actuel successeur de Pierre, le pape François, n'arrête pas de le répéter. Je cite juste quelques lignes de son homélie, prononcée le 1er octobre 2013 à la Maison Sainte-Marthe, où en reprenant précisément la phrase de son prédécesseur que nous venons de citer, le Pape disait : « "Quand les gens, les peuples voient ce témoignage d'humilité, de douceur, de mansuétude, ils ressentent le besoin" dont parle "le prophète Zacharie : 'Nous voulons venir avec vous !'. Les gens ressentent ce besoin devant le témoignage de la charité. C'est cette charité publique, sans violence, sans arrogance, humble, qui adore et qui sert." » « Ce témoignage – poursuivait le Pape – fait grandir l'Église ». C'est pourquoi « Thérèse de l'Enfant-Jésus » en témoigne, elle qui « a été nommée patronne des missions, pour que son exemple fasse que les gens disent : nous voulons venir avec vous. »

Pour don Giussani, dont vous vous considérez les enfants dans la foi, si le Seigneur peut attirer aujourd'hui le cœur des siens, cela signifie qu'Il est vivant et qu'Il opère maintenant, ici et maintenant. C'est cet « attrait de Jésus »,[166] dont il vous a sûrement souvent parlé, avec ses paroles si suggestives, quand il racontait les épisodes de l'Évangile. Parce qu'on peut être attaché par des sentiments nobles de dévotion aux idées justes ou même aux beaux souvenirs des personnes chères qui nous ont quittés. Mais il s'agit justement d'un attachement, pas d'un attrait. On ne peut être attiré humainement, on ne peut vivre l'expérience de l'attrait que pour une personne vivante, qui bouge, qui respire. Ce n'est pas nous qui le mettons à la première place par nos efforts, par notre autosuggestion. C'est Lui qui opère !

---

[165] Benoît XVI, *Homélie de la messe d'inauguration de la V conférence générale de l'épiscopat latino-américain et des caraïbes à Aparecida*, 13 mai 2007.

[166] L. Giussani, *L'attrattiva Gesù*, op. cit.

Si le Seigneur attire à Lui nos cœurs, cela signifie qu'Il est vivant. Et s'Il attire nos cœurs, cela signifie aussi qu'Il nous aime. Il veut nous donner le salut. Il est tellement vivant et Il nous aime tellement que, dans le temps, au fur et à mesure que l'on devient adulte et que l'on commence à vieillir, on peut se rendre compte, on peut reconnaître avec simplicité que cet attrait est en fait une étreinte. C'est être pris et porté dans les bras. Au fur et à mesure que l'on grandit et que l'on vieillit, cela peut devenir évident pour nous, comme cela est devenu évident pour les premiers Apôtres : le fait est que ce n'est pas moi qui cours vers Jésus, mais c'est Lui qui court à ma rencontre, qui me regarde, qui me prend, comme le père dans la parabole du fils prodigue. Et quand on est sur le point de tomber, c'est Lui qui peut nous soutenir. Et lorsque l'on est tombé, Lui seul peut nous relever. Ainsi, ce que disait saint Paul devient toujours plus certain du point de vue existentiel pour chacun de nous : « Il ne s'agit donc pas du vouloir ni de l'effort humain, mais de Dieu qui fait miséricorde. »[167] C'est ainsi que le Seigneur peut nous accorder la grâce de nous faire devenir des enfants et d'aller au Paradis, parce que la seule condition qu'Il a posée pour aller au Paradis est de devenir des enfants : « Si vous ne changez pas pour devenir comme les enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux. »[168]

Il y a des signes qui nous montrent que nous sommes portés dans les bras et que nous avançons sur le bon chemin. L'un de ces signes est l'humilité. Quand la rencontre est réelle, on est rendu humble par cette grande chose que l'on a rencontrée. On ne s'en enorgueillit pas. Le fait d'être attiré, le fait d'être pris par le Seigneur, d'être porté dans ses bras, ne peuvent jamais, par leur nature, dégénérer en une prétention de possession, de domination. On n'est jamais le maître de la parole, de la promesse et de la tendresse de Dieu. Au contraire, on est rendu humble quand on fait expérience de la miséricorde envers nos péchés. Comme le disait don Giussani : « Jésus-Christ est venu non pour les justes, […] mais pour les gens qui souffrent d'être détruits et blessés. »[169] Et c'est précisément à ce moment-là que l'on peut devenir bon et avoir le cœur en paix, plein de gratitude. « Dociles », comme le dit la première lecture d'aujourd'hui : au cœur docile, qui peut rester serein, par grâce, même dans les circonstances angoissantes ou dans la douleur, parce qu'il s'est confié totalement au Seigneur. Je suis « comme un agneau docile qu'on emmène à l'abattoir », parce que « c'est à toi que j'ai remis ma cause ».

Ce n'est que par la miséricorde du Seigneur, qui embrasse et oublie nos péchés, que le chemin de la vie chrétienne – qui peut avoir commencé il y a long-

[167] *Rm* 9,16.
[168] *Mt* 18,3.
[169] L. Giussani, « C'est toujours une grâce », février 1993, dans *Il est s'il agit*, op. cit., p. 58.

temps – peut être parsemé, au fur et à mesure, de nouveaux commencements, de nouveaux départs. Comme le disait don Giussani, « la continuité avec ce qui est advenu au début ne se produit donc qu'à travers la grâce d'un impact toujours nouveau et stupéfiant, comme la première fois ». Sinon, expliquait-il, on commence à théoriser « l'évènement initial », et « au lieu de cette stupeur, ce qui domine, ce sont les pensées que notre propre évolution culturelle nous permet d'organiser, les critiques que notre sensibilité adresse à ce que nous avons vécu et que nous voyons vivre, l'alternative que nous voudrions imposer, etc. » En dernière analyse, c'est le péché, c'est notre propre erreur qui domine, une erreur que l'homme ne sait pas comment se pardonner. Alors que – comme l'explique encore don Giussani – le paradoxe suprême de l'annonce chrétienne est que « *le péché est pardonné*. […] Telle est la surprise, l'expérience de la miséricorde que, dans le rapport avec Jésus-Christ, quiconque peut faire ».[170]

Ainsi, dans Sa miséricorde, Dieu manifeste Sa toute-puissance. Le miracle de la charité, que l'Église reconnaît depuis toujours et qu'elle exalte dans les œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle, est le miracle qui rend la gloire de Dieu plus évidente à tout le monde : le miracle de vies sorties des rails qui sont rachetées, de fils et de filles qui semblaient perdus, condamnés, et qui sont guéris par l'étreinte de l'amour gratuit.

Si cela manque, si les cœurs ne sont pas renouvelés et assouplis dans l'expérience de la miséricorde du Seigneur, il nous arrive ce qui arrivait à beaucoup de pharisiens et dont on parle aussi dans l'Évangile d'aujourd'hui. Au mieux, nous devenons des porteurs attristés et un peu rancuniers de bonnes idées ; des gens qui prétendent être en règle, avoir les papiers en règle. Dans le pire des cas, nous continuons à jouer un rôle pour des raisons d'intérêt et de pouvoir, nous continuons à porter un masque, le masque de nos supposées certitudes. Et l'on prétend faire la loi aux autres. Les pharisiens rejettent le Christ venu dans la chair parce que, d'après leurs connaissances, selon ce qu'il leur semble, le Sauveur ne peut pas venir de Galilée. Ils le savent déjà, ils savent tout d'avance. C'est ainsi qu'ils se moquent de l'étonnement des autres et qu'ils les maltraitent. Si les pauvres sont émus, si le peuple de Dieu exprime sa gratitude face au miracle de la grâce, qui se communique quand elle veut, comme elle veut, à qui elle le veut, ils s'irritent et disent : nous avons-vous donné l'autorisation de vous enthousiasmer, de vous réjouir, d'être pleins de gratitude ? « Parmi les chefs du peuple et les pharisiens – se demandent-ils dans l'Évangile que nous avons lu – y en a-t-il un seul qui ait cru en lui ? Quant à cette foule qui ne sait rien de la Loi, ce sont des maudits ! » Et à Nicodème, qui donne son témoignage au Seigneur avec la force de sa conscience individuelle,

[170] *Ibidem*, p. 47-48, 65, 67.

ils répondent pleins de mépris : « Serais-tu, toi aussi, de Galilée ? Cherche bien, et tu verras que jamais aucun prophète ne surgit de Galilée ! » « Cherche bien ! » : pour eux, tout se réduit à l'acquisition d'une certaine compétence, d'une connaissance, d'une méthode correcte, d'une terminologie. Leur prétention de dominer les autres s'appuie sur leur maîtrise parfaite du "discours" religieux. Ce sont ceux qui, comme l'a dit le pape François, s'arrêtent à la porte de l'Église et non seulement ne laissent pas entrer les autres, mais surtout ne laissent pas sortir Jésus.[171]

De nos jours, comme à l'époque décrite dans l'Évangile, c'est devant l'œuvre de Jésus que se dévoilent toujours les cœurs. Il peut arriver que l'on tressaille de gratitude pour les miracles et les signes nouveaux que le Seigneur opère dans son Église. Ou bien on peut continuer à nourrir ses propres présomptions. Voilà les deux chemins qui s'ouvrent chaque jour devant chacun de nous. Le Seigneur nous l'a déjà dit dans l'Évangile : dans les vicissitudes de l'Église dans le monde, la parole de Dieu reste vivante dans le cœur des personnes simples et humbles, dans cette foule de personnes simples qui – comme l'a récemment répété le Pape – « suivaient Jésus parce que ce que Jésus disait leur faisait du bien et réchauffait le cœur »[172], leur réchauffait le cœur.

Demandons à Marie et à son Fils d'attirer notre cœur, de nous faire ressentir que nous sommes portés dans les bras, jusque dans les recoins de notre vie quotidienne. Comme le demande l'un des hymnes que vous chantez aussi, « attache mon cœur à Toi, Jésus ».

Demandons le don d'avancer dans la joie du Seigneur au sein de tout le peuple de Dieu répandu dans le monde entier.

Ainsi soit-il.

AVANT LA BÉNÉDICTION

Julián Carrón. Merci, votre Éminence. Je sais combien vous êtes attentif à la vie de notre mouvement, non seulement ici en Italie, mais également dans sa dimension internationale. Nos amis à l'étranger vous rencontrent souvent. Nous sommes surtout reconnaissants pour votre ministère qui vous conduit à servir de si près la personne du pape François, que nous désirons suivre de tout notre être, emportés et conquis que nous sommes par la passion avec laquelle il vit la présence du Christ dans la vie de l'Église et de tout homme, en nous re-

[171] Cf. François, *Méditation quotidienne : « Disciples du Christ et non de l'idéologie »*, Maison Sainte-Marthe, 17 octobre 2013.
[172] François, *Méditation quotidienne : « La parole emprisonnée »*, Maison Sainte-Marthe, 21 mars 2014.

lançant vers ces « périphéries existentielles » dans lesquelles le charisme donné à don Giussani nous a fait naître.

Merci, votre Éminence.

Cardinal Parolin. Si vous avez encore une once de patience, je voudrais ajouter quelques petites choses avant de donner la bénédiction finale.

Il y a tout d'abord ma surprise de vous voir aussi nombreux. Cette assemblée est vraiment impressionnante !

Julián Carrón. Et il y a une autre salle pleine, aussi grande que celle-ci, juste à côté !

Cardinal Parolin. Ma surprise est alors double !

La deuxième chose que je voulais vous dire est « Merci », sincèrement merci pour cette invitation. J'ai eu un peu de mal à l'accepter parce que je dois limiter mes sorties, mais je ne regrette pas d'être venu.

En troisième lieu, je voulais vous dire – j'y ai fait référence il y a un instant dans mon homélie, le père Carrón vient également de le citer – que le Pape m'a chargé de vous apporter ses salutations, ses salutations affectueuses, son encouragement, et de vous dire qu'il sait qu'il peut vraiment compter sur vous pour cette conversion pastorale, dans le sens missionnaire, à laquelle il a appelé toute l'Église dans *Evangelii Gaudium*, ce document qui a été défini comme "programmatique" de ce pontificat. Une missionnarité qui va dans le sens de l'attrait. Il me semble que vous aussi, dans la dernière partie de votre leçon – que j'ai écoutée dans la petite salle derrière l'estrade – vous disiez exactement cela : nous devons attirer les gens au Christ comme nous avons été attirés à Lui, par Sa grâce et Sa miséricorde.

Et pour terminer, je voudrais vous inviter à prier. Saint Paul dit : « Plus nous sommes nombreux, plus monte vers le Seigneur notre remerciement, notre prière ». Imaginez la force que peut avoir la prière qui monte de cette salle ce soir ! Je vous demande de prier pour toutes les intentions avec lesquelles nous avons célébré cette Eucharistie, et pour deux intentions en particulier. Tout d'abord pour le Venezuela. Vous avez rappelé mon expérience en tant que nonce au Venezuela. J'y ai rencontré Communion et Libération, nous avons travaillé ensemble, nous avons entrepris quelques initiatives ensemble. Je voudrais, puisque nous sommes en visioconférence, envoyer un grand bonjour à nos amis au Venezuela et leur dire que nous sommes proches d'eux dans ce moment difficile pour leur patrie, afin que le sens du bien commun, la paix et la réconciliation prennent vraiment le dessus. Et priez aussi pour ces deux prêtres de mon diocèse qui viennent d'être enlevés au Cameroun, à la frontière avec le

Nigeria. Nous espérons que tout se résoudra de la meilleure des façons, mais nous sommes très inquiets. J'ai parlé cet après-midi avec mon évêque, l'évêque de Vicence : il m'a dit que cette histoire suscitait beaucoup de préoccupation, beaucoup d'inquiétude. Mais c'est beau parce qu'il y a quelques mois – alors qu'une chose analogue venait d'arriver à un prêtre français, le père Vandenbeusch –, face aux invitations à être prudent, une prudence qui devait leur faire envisager de quitter ces terres dangereuses, juste avant de se faire enlever, l'un des deux prêtres a écrit : « Si nous sommes venus pour partager la vie de ces frères et de ces sœurs, pouvons-nous les laisser au moment du danger ? » Voilà la beauté de notre foi, voilà la beauté de ceux qui croient en Jésus-Christ, qui sont prêts à donner leur vie sans regret, totalement. Alors, prions pour eux, pour que cette situation puisse vraiment se résoudre de la meilleure des manières.

Enfin, priez pour le Pape et, si vous avez encore un peu de temps, priez pour moi aussi, car j'en ai tellement besoin.

Julián Carrón. Nous vous promettons de prier. Mais pouvons-nous à notre tour vous demander quelque chose ? Pouvez-vous porter nos salutations chaleureuses au pape François de notre part à tous ?

Cardinal Parolin. Ce sera pour moi un grand plaisir. Eh bien, recueillons alors toutes nos intentions dans cette bénédiction que nous recevons maintenant au nom du Seigneur. Si vous me le permettez, finissons la bénédiction en la chantant. Vous savez répondre, n'est-ce pas ?

Dimanche 6 avril, le matin

À l'entrée et à la sortie du salon :
Wolfgang Amadeus Mozart, Grande Messe en ut mineur, K 427
Herbert von Karajan et l'orchestre philharmonique de Berlin
« Spirto Gentil » n° 24, Deutsche Grammophon

Don Pino. Gardons dans nos yeux ce regard entre Pierre et le Christ, ainsi que les paroles du pape François qui sont reproduites sur l'affiche de Pâques : « "Jésus Christ t'aime, il a donné sa vie pour te sauver, et maintenant il est vivant à tes côtés chaque jour pour t'éclairer, pour te fortifier, pour te libérer". Quand nous disons que cette annonce est "la première", cela ne veut pas dire qu'elle se trouve au début et qu'après elle est oubliée ou remplacée par d'autres contenus qui la dépassent. Elle est première au sens qualitatif, parce qu'elle est l'annonce *principale*, celle que l'on doit toujours écouter de nouveau. C'est l'annonce qui correspond à la soif d'infini présente dans chaque cœur humain. »

Angélus

Laudes

■ **ASSEMBLÉE**

Davide Prosperi. Comme chaque année, nous terminons ce geste par une assemblée. Je dois avouer que, personnellement, je me rends compte année après année que ce moment est réellement une partie importante, fondamentale de ce geste des Exercices ; parce que nous comprenons bien que plus nous participons à cette proposition qui a été faite et qui atteint chacun de nous, plus nous sommes présents, plus nous nous laissons frapper, interroger par ce qui est dit, par ce qui arrive, par ce geste, et plus cela accroît la possibilité d'une incidence dans notre vie. Et les questions sont précisément le reflet, le miroir de la manière dont nous sommes frappés ou dont nous ne sommes pas frappés, c'est-à-dire de ce qui nous arrive. Pour cette raison, le fait de demander est une contribution que chacun de nous peut assurément apporter.

Parmi les nombreuses questions qui nous sont arrivées et que nous avons lues, nous en avons, comme d'habitude, sélectionnées quelques-unes. Je me permets toutefois, avant de continuer, un bref commentaire introductif. En synthèse, on comprend que nous avons été mis face à une proposition exigeante. Et cela est un bien, parce que nous sommes ici pour faire un chemin, pas pour nous arrêter à ce

que nous avons déjà compris. C'est bien que cela soit exigeant. Et l'engagement le plus utile pour chacun de nous est celui de nous identifier avec celui qui nous fait cette proposition maintenant, sinon nous ne comprendrons pas.

De ces questions posées émerge clairement le fait que nous avons été frappés par la relecture de notre histoire, que nous avons pour la plupart perçue comme un acte d'amour envers notre vie, comme un acte de passion pour notre destin. C'est de là que naît une première question, qui a été rapportée de plusieurs manières et que je synthétise ainsi : « Pourquoi ressens-tu, précisément en ce moment, le besoin urgent de faire ce pas de conscience ? »

Julián Carrón. C'est avant tout pour moi que je ressens le besoin urgent de faire ce pas de conscience : les questions auxquelles nous devons faire face sont celles que je me pose aussi. Dans la situation dans laquelle nous vivons, comme nous l'avons rappelé l'année dernière, j'ai été le premier à être frappé par la conception de don Giussani, d'après qui le problème n'est pas « qui a raison ? », mais plutôt « comment fait-on pour vivre ? ». Dans ce monde, dans lequel nous sommes appelés à vivre la foi, la vraie urgence est de savoir répondre à la question « comment fait-on pour vivre ? », c'est-à-dire comment faire face aux défis de la vie. Moi le premier je me pose cette question pour ma vie. Et à partir de cette question, une autre question a surgi, question sur laquelle nous avons travaillé cette année : « Pourquoi sommes-nous sur cette terre ? » C'est-à-dire, quel type de présence est la présence chrétienne ?

Pour vous, je ne sais pas, mais pour moi ces questions sont encore ouvertes, et plus les défis me pressent, plus elles deviennent vivantes et urgentes. Alors, comme je portais en moi cette question – « Pourquoi sommes-nous sur cette terre ? » –, il est arrivé que la personne qui travaillait à la préparation du nouveau livre des assemblées des étudiants avec don Giussani (les « Équipes »), frappée par ce qu'elle lisait, m'a fait parvenir ce texte de 1993 que j'ai cité hier, dans lequel don Giussani affronte cette question que me posent parfois certains d'entre-vous : CL n'était-il pas bien mieux avant ? Maintenant, le mouvement est réduit à un piétisme ; il s'est enfermé dans les sacristies et est en proie au spiritualisme. C'est ce qu'on disait en 1993 ! Je n'avais rien à voir avec cela ! Je vous dis cela pour ne pas perdre de temps, parce qu'on disait ces choses alors que don Giussani était présent ! C'est pourquoi, mes amis, c'est à nous de décider si nous voulons suivre don Giussani, si chacun de nous veut suivre.

Qu'est-ce qui m'a frappé dans ce texte ? La manière avec laquelle, en relisant l'histoire, don Giussani répond à cette question. Vous l'avez entendu hier. Tout ce que je vous ai dit hier est de lui. Je n'ai rien à vous proposer si ce n'est ce que don Giussani a proposé, je n'ai rien de plus intéressant à vous dire si ce n'est ce qui me sert à vivre et à répondre aux questions pressantes qui surgissent dans le présent.

Face à cette provocation, don Giussani se demande : pourquoi sommes-nous sur cette terre ? Et il affirme : nous ne sommes pas au monde pour répondre aux besoins urgents de la vie, nous sommes au monde pour dire… Et il commence à raconter, comme vous l'avez entendu, l'histoire de Jean et André.[173]

J'ai été le premier à être "recentré" par la lecture de ce texte, et je vous ai dit jusqu'à quel point je l'avais été. Alors je me suis dit : il faut que je le communique à tout le monde ! Quelle autre manière ai-je de répondre aux questions ouvertes si ce n'est de vous dire tout ce que je découvre moi-même chez don Giussani, pour nous aider à comprendre pourquoi il nous dit certaines choses ? Voilà le travail que nous devrons faire tout au long de cette année. Pourquoi don Giussani nous dit-il ce que nous avons entendu hier ? J'espère que nous avons commencé ces jours-ci à en comprendre quelque chose.

Le texte souligne ensuite que ceux qui vivent cette reconnaissance qu'ont faite Jean et André introduisent dans le monde une présence qui montre comment, en suivant le Christ, on vit mieux, on répond mieux aux problèmes urgents de la vie, en témoignant comment on fait pour vivre. En suivant le Christ, en prenant le Christ au sérieux, on vit mieux, on commence à faire expérience du centuple ici-bas.

Un deuxième pas décisif pour moi, dans la préparation de ces Exercices, a été de relire ce texte de 1972, *La longue marche de la maturité*, où don Giussani juge ce qui s'est passé en 1968. Je défie qui que ce soit de trouver un jugement plus pertinent – et plus capable d'éclairer le présent – que celui qu'a donné don Giussani à cette époque. Ce n'est pas pour une reconstruction historique que je suis revenu sur cela. Ce qu'il nous a dit à ce moment-là quant au pourquoi de notre égarement d'alors est décisif pour nous aujourd'hui, parce qu'il est normal qu'un tel égarement se produise, parce que la réalité nous provoque et que souvent nous ne sommes pas prêts face aux défis. Le Mystère ne nous prépare pas d'abord à la maladie pour ensuite nous la donner. Non, Il la permet, puis Il nous donne tout le temps nécessaire pour la comprendre, pour en comprendre le sens. Le Christ nous a tout donné, Il nous a donné Sa présence, et avec Sa présence Il nous accompagne dans la compréhension du sens de notre maladie, du sens de la perte de notre emploi ou du sens d'une défaite. Don Giussani disait que nous avons cherché à répondre à cet égarement par notre action, sans comprendre ce qui était en jeu. Par conséquent, il faut que nous comprenions pourquoi don Giussani nous disait ce qu'il nous a dit, alors que nous croyions que tout ce que nous faisions était précisément l'expression de ce que nous avions rencontré ! Il nous corrigeait radicalement !

Et en 1976, il a corrigé notre trajectoire de manière claire. Voilà pourquoi, quand quelques intellectuels ont soutenu en 1993 qu'il fallait revenir au mouvement tel qu'il

[173] Voir ci-dessus, p. 34-35.

était avant 1976, avec toute cette activité pour essayer de répondre aux besoins urgents, don Giussani a répliqué, comme nous l'avons vu, en rappelant ce qui s'agitait dans son esprit en 1976 : « CL n'est pas cela, le christianisme n'est pas une organisation ayant pour but de répondre aux besoins urgents de la vie, nous ne sommes pas au monde pour cela ». En 1972, il disait que la tentative de faire face à l'égarement provoqué par 1968 « en se jetant tête baissée à la suite du monde » était le signe d'une réponse moraliste, totalement exempte d'une culture propre, et sans lien avec l'autorité.[174] Pourquoi tout cela est-il arrivé ? Parce que nous n'étions pas conscients de la portée et de la dimension historique du fait chrétien, et qu'à cause de notre impatience habituelle nous voulions changer les choses tout de suite, avec nos propres forces (selon la mentalité typique de toute tentative révolutionnaire). Alors que, comme le dit don Giussani, l'évènement chrétien change la vie, mais il faut « toute la trajectoire de l'Histoire »[175] pour que cela se développe.

Par conséquent, si nous ne comprenons pas que la chose la plus décisive pour affronter les nouveaux défis est, maintenant aussi, le fait de saisir la dimension du fait chrétien, nous recommencerons à faire des choses qui, au fond, n'apportent pas de réponse – ce qui est tragique, parce que l'histoire a déjà montré qu'elles n'apportaient pas de réponse, comme nous le verrons plus tard. Voilà pourquoi, mes amis, il faut retourner à l'origine ! Chacun de nous, en effet, a sa propre image du mouvement. C'est inévitable. Vous tous, ou du moins beaucoup d'entre vous, avez vécu de nombreuses années dans le mouvement, parfois beaucoup plus que moi. Il est inévitable que chacun ait des souvenirs et qu'il se soit fait une image du mouvement. Ce n'est pas par méchanceté, mais tout simplement parce que chacun se rappelle la même situation à partir de certains faits ou de certains évènements. Et don Giussani ne se taisait pas quand ce que nous venons de rappeler arrivait, quand nous participions à certains gestes sans être présents avec tout notre désir de comprendre. Les gens me disent souvent : « Et moi, où étais-je ?! » Et certains, parmi les plus âgés, répètent : « Et moi, où étais-je quand don Giussani disait ces choses-là ? Je ne comprenais vraiment rien ! » Je leur réponds alors qu'il ne faut pas se plaindre de cela, parce que nous comprenions ce que nous comprenions. Le problème n'est pas que nous étions distraits – cela peut être vrai, mais la question n'est pas là. Même si nous avions été tout à fait attentifs, pleins du désir de comprendre, nous aurions compris ce que nous pouvions comprendre, parce que le point où nous en étions de notre évolution personnelle, de notre chemin personnel, de notre histoire, nous permettait de comprendre ce que nous arrivions à comprendre. Voilà pourquoi le livre d'Alberto Savorana est si décisif. Comme don Giussani nous l'a dit hier – mon affirmation était une citation – il nous faut « une grande purifica-

[174] Voir ci-dessus, p. 30.
[175] Voir ci-dessus, p. 33.

tion »,[176] pour ne pas réduire don Giussani à notre image, parce qu'il est bien plus que tout ce que chacun de nous pense de lui. Il faut toujours être disponible à la conversion, être disponible à « soumettre la raison à l'expérience »,[177] parce qu'il y a encore beaucoup de choses que nous n'avons pas comprises. Certains ont peur de cela, parce qu'ils le ressentent comme mon jugement sur notre histoire, comme si j'étais là pour souligner les erreurs. Non, non et encore non. Je n'ai rien dit qui venait de moi. Je veux apprendre ! Mais je n'ai pas peur de reconnaître quand il s'est passé quelque chose pour lequel don Giussani nous a invités à nous corriger, parce que je ne tire pas ma consistance de ce que je fais, pas même si je le fais bien. Ma consistance se trouve dans un amour ! C'est notamment pour cette raison que je n'ai aucun mal à demander pardon, même dans les journaux, si nous nous sommes trompés en quelque chose, comme je n'ai aucun mal à vous demander pardon ! Si nous ne sommes pas disponibles à cela, notre charisme est déjà mort et enterré, parce que cela signifie que nous sommes immobiles, bloqués ; cela signifie que chacun est enfermé dans sa propre idée. Notre tentative est toujours une tentative ironique et donc perfectible. Nous ne devons pas avoir peur, dans chacune de nos tentatives, de désirer comprendre toujours plus, de désirer suivre mieux, de mieux identifier le chemin à faire. Voilà pourquoi je vous prie de demander cela pour tout le mouvement et pour chacun de nous. Parce que si nous ne sommes pas disponibles à la conversion, comme nous l'avons dit en concluant hier après-midi, la mission sera impossible. La mission est liée exclusivement à notre conversion : « La condition de la mission est le changement de ma personne ». Mais nous pensons que dire cela ne correspond pas à faire une proposition. Pourtant, c'est aussi une phrase de don Giussani. Je ne vous dis rien de plus que ce que je découvre chez don Giussani et qui me fait vivre, moi le premier.

Prosperi. « Face aux nombreux défis dont tu nous as parlé, quelle est la première chose à faire ? »

Carrón. Je voudrais tout d'abord vous citer quelques-unes des questions que l'on me pose ou que les gens m'écrivent dans leurs lettres. Comment peut-on ne pas perdre tout ce qui arrive de beau dans la vie ? Comment échapper à la sensation de tout perdre ? Comment rester face à la douleur, quand tout le monde dit qu'il vaut mieux laisser tomber ? Comment tenir face à ce quotidien qui coupe les jambes ? L'un d'entre nous, en rendant visite à un ami, s'est entendu dire : « Je ne mettrai jamais un enfant au monde. Avec quel courage puis-je condamner un autre

[176] Voir ci-dessus, p. 36.
[177] Cf. J. Guitton, *Arte nuova di pensare*, San Paolo, Cinisello Balsamo (Mi) 1996, p. 71 ; voir ci-dessus, p. 92.

pauvre être au malheur ? J'ai peur de ma liberté. Dans le meilleur des cas, elle ne sert à rien ; dans le pire des cas, je peux faire souffrir quelqu'un. Ce que je cherche dans la vie, c'est de faire le moins de mal possible. » Et j'ai cité hier cette amie qui rapportait une phrase de son collègue : « Les nouveau-nés gravement handicapés, quelle sorte de vie est une telle vie ?! » Combien de peur ! Combien d'incertitude !

Nous pouvons soit faire semblant de ne rien remarquer, soit faire face à ces questions. La question est de savoir si nous faisons vraiment face aux questions qui nous sont posées. La première chose à faire, en effet, est de comprendre la nature de la provocation qu'elles portent en elles, en jugeant ensuite si notre tentative d'y répondre est adaptée ou pas : nous sommes les premiers à être défiés. Quelle est la nature ultime de la provocation contenue dans ces questions ? Qu'est-ce qui se cache derrière de nombreuses questions ? Le nihilisme, mes amis, c'est-à-dire la peur qu'au fond, derrière l'apparence, il n'y ait rien. Voilà le trait le plus distinctif, le plus caractéristique de notre culture, que ceux qui présentent la biographie de don Giussani perçoivent parfois plus que nous. Attention, si nous ne comprenons pas la nature de cette provocation, cela ne signifie pas que nous n'agissons pas : nous agissons – et comment –, mais nous le faisons de manière inadaptée. Nous répondons, mais d'une manière qui n'est pas à la hauteur du problème. Nous traitons un cancer avec de l'aspirine. Nous nous agitons, c'est tout. Si cela peut vous consoler, parce que vous vous dites qu'au moins vous avez fait quelque chose… !

La première question est donc le jugement, un jugement sur ce qui arrive, sur le vrai défi. Souvent, nous ne nous rendons même pas compte de la nature du défi, nous participons aussi à cette réduction qui touche tout le monde, nous y sommes plongés jusqu'au cou. Et nous ne sommes pas uniquement tentés de penser que, derrière l'apparence, il n'y a rien, mais nous avons aussi la tentation de penser qu'au fond le Christ non plus n'est rien. La plus grande tentation est celle de penser que le Christ est abstrait : même le Christ ne peut pas se sauver du nihilisme qui se répand en nous, et Il est réduit à une abstraction.

La question cruciale, rendue plus brûlante par les défis actuels, est alors de juger si le Christ est vrai ou pas, s'Il est réel ou pas. Parce que si le Christ, qui est le visage de l'Être qui nous a fascinés, est abstrait, ce qui prend le dessus est le néant, et nous ressemblons alors à des électrons libres. Voilà pourquoi, lorsque don Giussani dit que le problème de la vie est un amour, il ne vit pas hors du monde. Au contraire, il reconnaît que nous ne pouvons avoir l'espoir de ne pas être, comme tout le monde, emportés par le néant, que s'il existe quelque chose d'assez densément réel, quelque chose de suffisamment attrayant, quelque chose ayant la puissance nécessaire pour nous lier.

Ce qui se joue dans cet amour, c'est la foi, c'est le fait de reconnaître une Présence qui nous rend différents. Elle nous rend différents non pas parce que

nous sommes meilleurs, mais parce que nous sommes liés, choisis, attachés à cette Présence qui nous empêche de succomber au néant. Quel est l'effet de cette Présence sur nous ? Comment puis-je savoir que le Christ est réellement présent ? Par le fait qu'Il me réveille, qu'Il sauve toutes les dimensions de l'humain. C'est parce qu'Il me réveille, parce qu'Il me libère de toute réduction, que je peux comprendre la provocation contenue dans la réalité.

Pourquoi don Giussani n'était-il pas emporté comme nous par ces réductions ? Serait-ce à cause d'un génie particulier ou justement en raison de son lien avec le Christ, de sa passion pour le Christ ? Même quand nous nous décentrions tous, il ne quittait pas le Christ, ce qui lui donnait une intelligence des choses, une capacité de jugement et une capacité à intervenir dans la réalité dont nous ne pouvons même pas rêver. Soit le mouvement est à même d'engendrer des personnes comme lui, soit nous devenons une partie du problème, pas de la solution, comme je le dis toujours.

Voilà pourquoi, mes amis, la question qui se pose est de savoir si nous sommes disponibles à faire ce parcours qui peut vraiment nous réveiller, pour pouvoir être dans le réel avec une intelligence nouvelle et avec une capacité de réponse adaptée à la provocation des choses. Sinon, notre contribution sera égale à zéro.

Prosperi. « "Le sens d'*impuissance* accompagne toute expérience sérieuse d'humanité. C'est ce sens d'impuissance qui génère la *solitude*" (don Giussani). Le sens d'impuissance qui caractérise toute expérience sérieuse d'humanité génère la solitude. Tu en parles comme de quelque chose de positif, qui ouvre. Chez moi, en revanche, cela cause rage, cynisme ou distraction par rapport à la réalité ».

Carrón. La première chose à regarder avec simplicité et avec réalisme, mes amis, est notre expérience humaine. Le premier effet qu'a sur nous la mentalité de tout le monde – nous l'avons vu hier – est une incompréhension par rapport à nous-mêmes, un détachement par rapport à nous-mêmes. Nous ne comprenons pas jusqu'au bout parce que notre rapport avec nous-mêmes est abstrait. Or, dit don Giussani, un engagement sérieux avec la vie, pas juste avec un aspect de la vie, pas avec une passion qui devient une hystérie, non, l'engagement avec la vie tout entière fait naître en nous la conscience de notre impuissance. Le premier signe de l'engagement avec mon humanité est la conscience de ce que je suis vraiment, est un sens d'impuissance. Plus un homme s'engage avec sa propre humanité et plus il éprouve ce sens d'impuissance, plus il voit la disproportion structurelle entre ce qu'il fait et ce qu'il désire. Nous avons beaucoup de mal à nous rendre compte de cela. En quoi pouvons-nous voir que nous avons du mal à comprendre, que cela ne nous est pas familier ? Dans le fait que nous cherchons à résoudre cette impuissance avec nos tentatives, avec nos efforts, en en faisant

encore plus. Mais si c'est justement cela le problème, si c'est justement lorsque l'on s'engage qu'émerge cette impuissance, comment peut-on penser y répondre par un engagement, en multipliant nos actions ? On ne pourra que l'amplifier. C'est pourquoi, je le comprends, cette situation – le fait que, plus nous nous engageons, plus nous nous sentons impuissants ; le fait que plus nous nous jetons dans le feu de l'action et plus nous ressentons notre impuissance – engendre souvent de la rage, du cynisme ou de la distraction, parce que, ne voulant pas regarder en face notre impuissance, nous nous tournons de l'autre côté.

Pourquoi est-ce que, comme le dit la question, je parle de l'impuissance comme de quelque chose de positif ? Que doit-il se passer pour que nous regardions cette impuissance de manière différente, sans cynisme ni rage, sans chercher à nous distraire ? Il faut une Présence comme celle dont a besoin cet enfant au parc d'attractions. Il faut une Présence qui nous fasse embrasser cette impuissance, parce que celle-ci n'est sauvée que par une Présence. Sans une Présence qui me rende capable de regarder la réalité telle que le Mystère l'a faite, je ne regarde pas cette impuissance d'un bon œil. Or, le Mystère ne nous a pas faits avec cette impuissance à cause d'une distraction de sa part, pour s'amuser ou pour mortifier l'humain. Non, Dieu nous a faits avec cette impuissance, avec cette disproportion structurelle, parce qu'Il nous a tellement aimés qu'Il a mis dans nos os, dans chaque fibre de notre être, une disproportion si illimitée, une ouverture si grande, si infinie, qu'elle ne peut être remplie que par Sa présence, pour que nous puissions profiter de la vie à un point que nous n'aurions jamais pu imaginer, même en rêve. Si le regard de cette Présence nous manque, notre impuissance nous met en colère. Nous ne comprenons pas qu'elle nous est donnée justement pour pouvoir Le reconnaître : ce vide, cette tristesse, cette disproportion, ce manque, sont le besoin urgent et la nostalgie de Lui, de Sa présence, auxquels Il veut répondre. Ce n'est que quand nous trouvons la réponse que tout devient une ressource pour le chemin. Alors, nous sommes reconnaissants de cette nostalgie, nous sommes reconnaissants du fait d'avoir besoin de Lui, nous sommes reconnaissants de pouvoir revenir à Lui : « Je suis plein de gratitude parce que je ressens toute mon impuissance, et que par ce biais je me rends compte de toute la charité dont tu fais preuve envers moi, ô Seigneur. Et je suis content parce que Tu vis, ô Christ. »

Nous ne pouvons pas dire cela avec tout notre moi, avec toute notre conscience, si nous ne ressentons pas les urgences humaines. Les expériences humaines les plus significatives sont compromises si l'on ne ressent pas ces urgences. Je m'étonne du fait qu'après avoir rencontré don Giussani nous ayons autant de difficultés précisément à ce niveau-là. Parce que s'il y a quelqu'un qui a pris au sérieux toute son humanité, toute sa vibration humaine, qui nous a fait prendre conscience du drame humain, c'est justement lui.

Quelle gratitude pour le fait de pouvoir recommencer chaque matin en ayant besoin du Christ, en ayant la nostalgie de Sa présence ! Imaginez ce qui serait arrivé si quelqu'un avait dit à Marie Madeleine que son sens de solitude était inutile ! Comment peut-on dire à une femme qui a veillé toute la nuit « pour chercher celui que mon cœur aime » que la nostalgie de la personne aimée est un obstacle pour son chemin ! À deux personnes qui s'aiment vraiment nous ne dirions jamais que ce sens d'absence et de nostalgie qu'ils ressentent l'un envers l'autre est un obstacle pour leur chemin, que c'est une source de colère. La nostalgie, tout comme ce besoin que nous ressentons, est le signe le plus grand de ce que nous avons rencontré : « Heureusement que tu es là, ô Christ ! » Mais nous ne pourrions dire : « Christ », en laissant vibrer tout notre être, si nous censurions notre nature. Même si l'on peut bien évidemment être distrait !

Prosperi. Cette solitude, Julián, est donc le désir de cette Présence totalisante qui embrasse notre néant ?

Carrón. La tristesse, dit don Giussani en citant saint Thomas d'Aquin, est « le désir d'un bien absent ».[178] Voilà la structure avec laquelle le Mystère nous a faits. Le dessein de Dieu est de faire participer l'homme à Son bonheur. C'est pourquoi la première pensée de Dieu est le Christ incarné, afin de faire participer l'humanité à toute la richesse qu'Il vivait dans le mystère de la Trinité. Le début n'est pas un manque. Le début est le désir que Dieu a de partager avec nous, qui n'existions pas, toute la plénitude de richesse qu'Il vivait. Dieu aurait pu créer d'autres étoiles, d'autres moineaux ou d'autres poissons, mais Il n'aurait alors pas pu partager avec eux tout ce qu'Il partage avec nous, en nous faisant participer à une expérience et à une intensité de vie jusqu'alors inconnues. Mais, comme le dit un principe de la théologie, ce qui est premier dans l'intention est dernier dans l'exécution. Lorsque nous devons construire une maison, la première chose qui nous vient à l'esprit est l'intention – la maison –, mais la maison est la dernière chose que l'on construit. Pour arriver à construire la maison, il faut trouver un terrain, appeler un architecte, monter un projet : ce n'est qu'à la fin que la maison est construite. Dans le dessein de Dieu, c'est pareil : l'intention est la volonté de Dieu de partager Son bonheur. Mais pour réaliser ce dessein, il fallait créer le monde, et dans ce monde créer un être au désir infini, c'est-à-dire à même de Le reconnaître quand Il déciderait de venir dans le monde en s'incarnant. Quand le Christ est arrivé, tout est devenu clair. Le Christ est la clé de voûte pour comprendre ce dessein. Si nous regardons notre impuissance sans ce « lieu », sans cette Présence qui la rend

[178] Cf. saint Thomas d'Aquin, *In Dionysii de divinis nominibus*, 4, 9 ; *Somme théologique*, I, q. 20, art. l.

intelligible, compréhensible, si nous la regardons tout seuls, alors nous y pensons avec colère, parce que nous ne savons pas qui pourra y répondre. Alors que, quand quelqu'un tombe amoureux, il dit : « Ah, enfin ! Maintenant je sais pourquoi il valait la peine naître : pour te rencontrer ! » Mais avant, pendant l'adolescence, il ne comprenait pas pourquoi il avait des désirs si démesurés. À un moment donné, cela se dévoile. Soit nous nous apercevons que le Mystère répond à notre attente, au désir infini qui est en nous, et que la vie se résout dans cet amour, dans cette rencontre avec le Christ qui remplit l'existence de Sa Présence, soit nous continuerons à nous fâcher avec notre désir, dont la raison d'être est précisément de pouvoir Le reconnaître, pour pouvoir être comblé par Lui.

Prosperi. « L'expérience de ces yeux et de ce regard sur ma vie fait rentrer, comme ces jours-ci, le ciel dans mes yeux. Qu'est-ce qui rend stable le chemin du regard, ce chemin qui permet d'atteindre une véritable conviction ? »

Carrón. Ce qui rend stable le chemin du regard est le fait de suivre, mes amis. Voilà pourquoi je continue à vous le proposer : parce que c'est à la portée de tout le monde. Je ne suis pas la réponse, personne d'entre nous n'est la réponse. La réponse à la solitude et à l'impuissance dont nous avons parlé est le fait de tomber sur une Présence. Si j'accepte de laisser entrer ces yeux nouveaux, je commence à pressentir toute leur nouveauté en moi. Comment cela grandit-il ? Comment cela peut-il devenir stable ? En le jouant constamment dans le réel. Si, devant chaque défi, chaque provocation, chaque douleur, chaque imprévu, chaque égarement, je ne pars pas de ce qui m'est arrivé, de la Présence que j'ai rencontrée, je ne pourrai jamais vérifier si cela est suffisamment consistant pour répondre à tout cela, et ce regard ne deviendra alors jamais stable en moi. C'est ce qui est arrivé aux disciples. Ils avaient vu des miracles exceptionnels, mais à chaque nouveau défi ils repartaient à zéro, comme cela nous arrive souvent aussi. Quelqu'un pourrait nous demander : « N'as-tu pas vu ce qui s'est passé ? », et nous pourrions répondre que nous l'avons vu. Mais cela ne signifie pas que cela est nôtre de façon stable, que nous partons de cela – de ce qui nous constitue déjà jusqu'à la moelle – pour faire face aux nouveaux défis. Toute la tentative de don Giussani a pour but de faire en sorte que ce qui nous constitue – ce qui nous est arrivé, ce qui est à nous et ce à quoi nous appartenons à cause du baptême, ce qui est déjà notre nouvelle nature une fois pour toutes – nous appartienne vraiment comme conscience et comme expérience. Parce que sinon, le baptême est là, mais il ne sert à rien face aux défis de la vie ; de même que l'école de communauté est là, mais elle ne sert à rien face au défi des circonstances.

La véritable question est donc celle de la personnalisation de la foi. Dites-moi s'il y a quelque chose de plus crucial que ceci : que le fait de reconnaître Sa

présence devienne stable en moi, que cela me constitue, que cela engendre en moi une autoconscience qui me permette de faire face à tous les nouveaux défis en faisant grandir mon moi. En effet, si le Christ ne détermine pas mon moi, si une créature nouvelle n'est pas possible, si l'intelligence de la foi ne fait pas augmenter toujours plus l'intelligence du réel et la capacité à adhérer, alors le Christ est égal à zéro. C'est le protestantisme : nous restons tels quels. Et pourtant non ! Si l'on suit, si l'on décide de participer à la vie chrétienne, selon un dessein et un temps que nous ne connaissons pas mais qui demande tout notre engagement, toute notre liberté, toute notre intelligence (parce que nous ne sommes pas un simple mécanisme), le regard du Christ se fait toujours plus stable dans son autoconscience, au point que l'on s'étonne : « Comment est-ce possible ?! – me disait un novice des *Memores Domini* –. Je découvre en moi des dynamismes qui ne sont pas à moi, c'est-à-dire des manières de réagir que je n'avais pas avant. »

C'est aussi ce que dit la lettre que j'ai citée hier. C'est une description du parcours que nous sommes tous invités à accomplir. Devant ce collègue qui la défiait en disant : « L'euthanasie des nouveau-nés gravement handicapés se justifie », et alors que jusqu'à présent elle n'avait dit que des choses banales, sans s'impliquer dans un jugement vrai, elle est intervenue dans la discussion en racontant qu'elle avait une fille handicapée qui se trouvait dans les conditions qu'il venait de décrire et qui est heureuse. Ensuite, comme vous le savez, ce collègue est retourné lui rendre visite, parce qu'il n'arrivait plus à se départir de ce qu'il l'avait entendu dire. Mais ce qui m'intéresse maintenant est la conclusion de sa lettre : « Toutes les autres fois où je m'étais trouvée dans des discussions semblables, j'étais repartie en colère, sans avoir eu le courage de dire quoi que ce soit, simplement en me demandant rageusement comment il était possible de tenir de tels raisonnements. » Les alternatives semblent être : ou je me tais, ou je me mets en colère, comme s'il n'y avait pas d'autre chemin possible. Voilà à quoi se réduit souvent l'alternative : soit je me tais, soit je me mets en colère. Alors que « cette fois, il m'a été possible d'affronter cette circonstance avec toute la vérité de mon être, à cause du chemin que je suis en train de parcourir, en te suivant et grâce au travail de l'école de communauté ». C'est le sujet nouveau qui émerge à un moment donné, et elle a été la première surprise en découvrant cette nouvelle modalité de répondre qui est sienne. C'est donc ainsi que le chemin du regard se fait stable : en suivant. À un certain point, on se surprend à réagir aux circonstances d'une manière totalement nouvelle, non réactive, dans un sens ou dans un autre, mais originale.

Prosperi. « Bien que je sois dans cette histoire depuis longtemps, et bien qu'ayant fait la rencontre, je me rends compte que, lors du choc des circonstances, le Christ n'est pas l'essentiel. Qu'est-ce qui m'aide à reconnaître que le Christ est l'essentiel ? Dans quel sens le fait de suivre favorise cette reconnaissance ? »

Et voilà une autre question : « Juger signifie-t-il reconnaître le Christ ? »

Carrón. « Je me rends compte que, lors du choc des circonstances, le Christ n'est pas l'essentiel. » Aimerais-tu qu'Il le soit ? Parce c'est là que se joue toute la question : jusqu'à quel point désirons-nous que le Christ devienne l'essentiel ? C'est un problème de désir. Parce que si l'on commence à entrevoir la promesse qu'il y a dans le fait que le Christ devienne l'essentiel, devienne la chose la plus chère, alors tout le reste n'est plus une objection et l'on se met au travail. On commence alors à faire attention à toutes les indications que nous nous donnons, à toutes les suggestions qui nous sont offertes, parce qu'il est impossible d'être là et de ne pas recevoir d'impulsions de tous les côtés. Il suffit d'être là avec le désir que le Christ devienne la chose la plus chère. Personne ne peut nous imposer cela ; il n'existe pas de règle qui puisse réveiller ce désir. Mais tout simplement, quand on voit ce qui arrive à un autre, quand on voit un autre qui vit ainsi, on ne peut pas éviter d'avoir une envie folle d'être comme lui : « Moi aussi je veux vivre ainsi ! Moi aussi je souhaite vivre ainsi ! » Le fait de suivre naît de ce désir de vivre comme nous voyons vivre un autre. Il est alors facile de reconnaître quand le Christ est l'essentiel : quand Il devient le centre de mon affection. Oui, le centre de mon affection, parce que, comme nous l'avons dit depuis le début, le critère nous a été donné par l'Évangile : « Là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur. Là où est ton cœur, là aussi sera ton trésor. » Qu'est-ce qui prend le dessus en nous en tant qu'affection ? Qu'avons-nous de plus cher ? Qu'est-ce que nous nous surprenons à désirer le plus ? Il est facile de reconnaître où est notre cœur. Comme je le disais, ce qui est en jeu ici, c'est jusqu'à quel point nous désirons que le Christ devienne l'essentiel : il suffit de le désirer !

Passons à l'autre question. Juger signifie comparer tout ce qui m'arrive dans la vie avec ces exigences et ces évidences élémentaires que nous appelons le « cœur ». Mais ce jugement et cette comparaison, quand attestent-ils d'une correspondance qui nous amène à reconnaître que ce qui nous est arrivé est précisément ce que nous cherchons ? Quand on rencontre le Christ, parce personne d'autre ne correspond à notre cœur autant que Lui. Et je sais que j'ai rencontré le Christ, je sais que le Christ domine en moi, parce que je suis libre, parce que je suis joyeux. Pas parce que je ne boite plus, parce que je ne me trompe plus, mais parce que Sa Présence domine ma vie et que je peux enfin regarder même mes erreurs sans qu'elles ne me définissent, aucune d'entre elles, parce que ma consistance est dans un Autre. Elle est dans un rapport : ma consistance se trouve dans un amour.

Prosperi. Voilà deux autres questions liées entre elles.

« Tu as dit : soit notre compagnie devient expérience, soit elle devient réellement dangereuse. Que signifie cela et pourquoi ? »

« Comment la vie dans nos groupes de Fraternité peut-elle aider à vaincre le fait de prendre les choses pour acquises et l'immaturité ? »

Carrón. Ce que dit don Giussani en racontant cet épisode où il était jeune prêtre et confessait éclaire très bien ce à quoi il tenait depuis le début, quand il n'avait pas encore donné naissance au mouvement, à vingt-trois ans. Au lieu de chercher quelqu'un qui avait bien plus d'« expérience » parce il en avait vu de toutes les couleurs, les gens allaient vers lui qui était un jeune prêtre. En quoi était-il différent ? Parce qu'il exerçait son jugement. Don Giussani a ainsi cherché depuis le début à nous offrir une méthode pour juger, parce que sans jugement il n'y a pas d'expérience, comme nous le disions hier. Mais nous avons beaucoup de mal à le comprendre. C'est pour cette raison qu'il disait que soit notre compagnie devient expérience, un lieu où nous sommes constamment invités à faire expérience, c'est-à-dire à juger, soit elle est « réellement dangereuse ». Et il dit aussi pour quelle raison : « Parce que ceux qui y sont y sont à la manière d'un troupeau ».[179] Si nous sommes là sans juger, nous sommes là à la manière d'un troupeau. C'est dangereux, parce qu'aujourd'hui quelqu'un souffle dans un sens, demain un autre souffle dans l'autre, et nous sommes des électrons libres ! Quelle que soit la personne qui souffle, que ce soit moi ou le dernier arrivé, nous perdons notre dignité si nous n'avons aucune capacité à juger, si nous ne prenons pas la responsabilité de juger. Don Giussani n'est pas entré à l'école pour que les jeunes considèrent a priori comme vrai tout ce qu'il disait, mais pour leur offrir une méthode avec laquelle ils pourraient juger tout ce qu'il disait. Voilà pourquoi si une compagnie comme la nôtre ne nous offre pas une méthode avec laquelle juger, si elle ne stimule pas notre capacité à juger, elle est dangereuse : si elle n'éduque pas à cela, nous perdons en route ce qui est l'élément le plus décisif de notre charisme. Peu importe qui souffle aujourd'hui ou qui souffle demain, nous serons de toute façon aliénés. Notre compagnie devient quelque chose de dangereux et d'inutile. Le vrai défi auquel doit faire face le mouvement (et auquel chacun de nous doit faire face dans son groupe de Fraternité, dans l'école de communauté, dans la vie commune) est de savoir s'il est à même d'engendrer des personnes capables de juger. Sinon, nous serons toujours à la merci du dernier commentaire, de la dernière remarque, de la réaction de l'un ou de l'autre : songez à combien nous sommes ! Au contraire, le jugement est le début de la libération, comme le dit le premier chapitre du *Sens religieux*. Si nous voulons être libres entre nous et dans le monde, dans les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons, nous devons juger ; sinon nous serons toujours à la merci du dernier gourou, quel qu'il soit. Pensez ce que vous voulez, mais je ne veux

[179] Voir ci-dessus, p. 64.

pas suivre de gourou, aucun gourou ! Je veux suivre ce qui émerge constamment dans l'expérience, parce que – si je suis loyal, si je suis disponible à « soumettre la raison à l'expérience », comme le disait toujours don Giussani en citant Jean Guitton – c'est ce grâce à quoi je ne peux jamais me tromper. Voilà pourquoi le grand défi éducatif pour vous, pour moi, pour vos enfants, est de savoir si le mouvement devient un lieu où l'on apprend à juger. Sinon, tout ce que nous faisons est inutile.

Prosperi. Terminons par une série de questions qui nous permettent de revenir à l'interrogation que tu as formulée hier à propos de notre initiative dans la réalité.

« Quand j'ai rencontré le mouvement dans les années 1970, j'ai participé à des manifestations et je me suis attaché quand ma foi est devenue publique. Maintenant, face aux provocations des nouveaux droits, comme je travaille dans une école, il est urgent pour moi que je me positionne par rapport à cela. J'essaie de donner ma réponse : est-ce être une présence réactive ? À partir de quoi peut-on comprendre qu'une présence est originelle ? »

Voici une autre question : « Nous avons toujours considéré l'action comme une vérification de ce que nous sommes. Tu dis que les personnes sont frappées par notre état de vie, et non par nos activités. Alors, que sont nos activités ? Quel sens ont-elles, si le seul critère de jugement de ce que nous sommes est notre état de vie ? Tu as insisté sur l'action, qui a une grande importance dans ma vie : le travail, les œuvres, la Compagnie des Œuvres… La rencontre avec le Christ allume un feu en nous de sorte que nous ne pouvons pas nous empêcher d'être à l'œuvre. Le fait du Christ nous pousse à l'action. À certains égards, l'action coïncide avec la mission, avec les œuvres. D'ailleurs, c'est en faisant que nous comprenons mieux le fait qui nous est arrivé. Le moi se comprend dans l'action, bref, en faisant. Pourquoi donc cette conception de l'action qui semble négative ? »

Et pour terminer : « Je ne vois pas de risque d'activisme dans le mouvement aujourd'hui, plutôt le contraire. »

Carrón. Ici, nous « agissons » tous, de même que dans l'Évangile tout le monde agit : les pharisiens agissent, les disciples agissent, Jésus agit, tout le monde agit. Pourtant, Jésus dit : « Si votre justice ne surpasse pas celle des scribes et des pharisiens [si votre façon d'agir n'est pas différente de la leur], vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux. »[180] C'est-à-dire que le problème n'est pas d'opposer l'action à l'inaction, parce qu'il est impossible de ne pas agir. Le problème est de comprendre quelle est l'action adaptée aux provocations, quelle est l'action qui répond de façon appropriée à l'urgence du réel.

[180] *Mt* 5,20.

L'Évangile – pour nous donner des exemples – est un « festival » de l'opposition entre l'action des disciples et l'action de Jésus. Jésus ne voulait-il peut-être pas qu'ils agissent ? Face à la provocation dans le jardin des oliviers, Pierre a tout de suite été saisi par l'envie de faire quelque chose : voilà qu'il sort son épée et qu'il commence par couper une oreille ! C'est faire quelque chose. Mais Jésus lui dit : « Es-tu fou ?! Ne te rends-tu pas compte du nombre de légions d'anges qu'a mon Père ? »[181] Jésus est-il contre l'action ? Ou la réaction de Jésus contient-elle une façon de faire qui naît d'une perception du dessein de Dieu qui échappait complètement aux disciples ?

Dans une autre occasion, Jésus envoie en mission les disciples et ceux-ci rentrent tout « excités » par leur action : « Nous avons vu comment le royaume du diable s'écroulait devant nos yeux. » Pourtant, Jésus leur dit : « Est-ce cela qui vous réjouit ? Ne vous réjouissez pas pour ce que vous avez fait, mais plutôt parce que vos noms se trouvent inscrits dans les cieux. »[182]

Une autre fois, la tentation à laquelle Jésus est soumis dans le désert est une tentative du diable de lui faire « faire » quelque chose. Pourquoi refuse-t-il ? « Ordonne que ces pierres deviennent des pains ! »[183] Il aurait pu créer une grandiose ONG ; il aurait résolu le problème de la faim dans le monde. On n'aurait plus eu besoin de la Banque alimentaire. Et cela ne signifie pas que Jésus n'agit pas : songez quand il multiplie les pains. Jésus est-il contre l'action ? Peut-être devons-nous faire quelques « petits pas » pour comprendre quelle est l'action qui naît de la conscience de Jésus et quelle est l'action qui naît d'une conscience différente de celle de Jésus.

Cessons de dire que « d'après moi » il faudrait opposer l'action à l'inaction : « Carrón dit qu'il ne faut pas agir. » Dieu est un grand travailleur. Et l'action fait partie de l'ADN de l'homme. Le problème est si notre action naît de la nouveauté chrétienne ou si elle naît de quelque chose d'autre. Je n'avais jamais pensé – ce sont les extraits de notre histoire que j'ai lus hier qui me l'ont fait bien comprendre – que, comme l'a dit don Giussani, la « fièvre d'agir » de cette époque naissait d'une incertitude existentielle, d'une peur qui nous amenait à nous jeter dans l'action, comme nous le disons souvent nous aussi maintenant : « Il faut bien faire quelque chose », parce que sinon la peur nous saisit tous.

Est-ce qu'il faut donc de pas agir ? Non. Le problème est que je peux agir autrement si je suis sûr que ma certitude est ailleurs. Par exemple, que faut-il faire face aux défis des nouveaux droits ? On peut se mouvoir de manière réactive ou chercher à comprendre la provocation ultime qu'ils contiennent, parce que ceux qui cherchent ces droits le font eux aussi pour un désir d'accomplissement, tout comme ceux de

[181] Cf. *Mt* 26,52-53 ; *Jn* 18,10.
[182] Cf. *Lc* 10,17-20.
[183] Cf. *Mt* 4,3.

1968 cherchaient une libération. Si nous ne saisissons pas cela et que nous ne comprenons pas qu'ils ne peuvent pas atteindre l'accomplissement qu'ils cherchent à travers l'image réduite qu'ils se font de leurs désirs-droits, toute discussion est inutile. Ce sera une opposition qui ne fera bouger personne, même pas d'un millimètre. Qu'est-ce qui pourra les libérer ? Qu'est-ce que Jésus a fait et qu'il fait encore ? Il réveille l'homme dans sa conscience originelle, de manière à le mettre dans les conditions de reconnaître que certaines images de ces droits sont absolument insuffisantes, notamment à cause de la nature du moi, à cause de la nature infinie du moi. Ce n'est qu'alors que ceux qui revendiquent certains droits ne ressentiront plus l'urgence de les voir reconnus par la loi, parce qu'ils se rendront compte que, même s'ils arrivent à les obtenir, ils sont inutiles pour répondre à tout le drame de leur moi.

Que faire face à ces situations ? Quand Rose a vu que les personnes dont elle s'occupait avaient perdu leur raison de vivre, elle a compris que la seule chose intéressante à faire pour ces femmes était ce que don Giussani nous a dit ces jours-ci : témoigner que la vie n'est pas une action, mais un amour, être aimé, que la consistance du moi réside dans le fait d'être aimé. Qu'y a-t-il de plus intéressant à faire que communiquer le christianisme, non réduit à un spiritualisme, non réduit dans sa dimension historique ? Qu'est-ce qui a été le plus important pour ces femmes ? Qu'est-ce qui a provoqué le plus cet homme qui ne comprenait pas qu'on peut avoir un enfant handicapé, si ce n'est un témoignage ? Le témoignage est une action qui prend tout : c'est bien autre chose que prendre ses quartiers d'hiver ! Mais pour agir comme Rose ou comme notre amie, il faut vivre d'autre chose. Cela est-il public, ou enfermé dans un tiroir ? C'est sous les yeux de tout le monde, sur n'importe quelle place publique. Soit toutes nos initiatives expriment cela, soit elles sont inutiles en tant que réponse aux provocations.

Je termine en disant que la chose la plus importante à faire, la raison pour laquelle existe la Fraternité, est le mouvement. Celle-ci est « l'œuvre », plus que n'importe quelle autre œuvre. Parce que le plus décisif pour ces femmes est qu'il y ait le mouvement en Ouganda, que les personnes puissent toucher le manteau du Christ à travers la présence de quelqu'un d'entre nous. Ce qui est en jeu ici, c'est donc le fait d'engendrer la communauté chrétienne selon toutes les dimensions que j'ai rappelées hier – culture, charité et mission – d'une manière nouvelle, avec une intelligence nouvelle du réel, avec une intelligence de la foi qui devient intelligence de la réalité, avec des gestes de charité, comme nous l'avons dit lors de la journée de début d'année, en vivant des gestes d'une humanité nouvelle dans le présent. Cela vaut quel que soit le contexte dans lequel nous nous trouvons, avec le désir de partager ce qui nous a été donné dans toutes les « périphéries », comme le pape François nous invite à le faire, en sortant de notre recoin.

Avons-nous quelque chose de plus intéressant à faire pour répondre aux défis qui se présentent à nous ?

Annonces

Fonds commun

Je rappelle ce que j'ai dit en novembre 2012 : « Depuis le commencement, le mouvement a vécu exclusivement grâce aux sacrifices économiques des personnes qui y adhèrent. Celui qui appartient au mouvement s'engage à participer mensuellement à ce que l'on appelle "le fonds commun", une cotisation librement déterminée. Don Giussani l'a toujours défini comme un geste qui éduque à une conception de mise en communion de ce que l'on possède, avec la conscience de la pauvreté comme vertu évangélique, ainsi que comme un geste de reconnaissance pour ce qui est vécu dans le mouvement. Pour la raison éducative dont nous avons parlé, ce n'est pas le montant de la cotisation que chacun verse qui est important, mais le sérieux avec lequel on demeure fidèle à l'engagement que l'on prend. Pour soutenir la vie de notre communauté en Italie et dans le monde, et pour soutenir les œuvres caritatives, missionnaires et culturelles, le mouvement Communion et Libération n'a besoin de rien d'autre [tout le monde doit savoir que nous n'avons besoin de rien d'autre] ; c'est pour cela que nous sommes libres de tout et de tous dans l'exercice de notre devoir en tant que mouvement. »[184]

En outre, dans une autre occasion j'ai pu dire que « nous obéissons à la manière dont le Mystère nous donne les ressources. Si l'on a de quoi faire cinq, […] on ne fait pas quatre et demi, on fait cinq. Mais si on ne peut faire que trois, on fait trois » parce que notre consistance n'est pas dans ce que nous faisons. Chacune de nos tentatives est un exemple. « Jésus n'a pas guéri tous les malades de son époque »[185] et nous ne pouvons pas répondre à tous les besoins. Notre certitude n'est pas dans tout ce que nous arrivons à faire, mais dans une présence qui se montre à travers un exemple, et non dans la vanité que nous pouvons tirer de tout ce que nous faisons.

L'engagement à soutenir le fonds commun vient avant toute initiative particulière ou en faveur de sa propre communauté – précisément pour la raison que nous venons de dire, à savoir que la construction du mouvement et de la Fraternité est ce que nous pouvons faire de plus décisif dans le réel –, qu'elle soit de type caritatif, missionnaire ou autre. Le fonds commun de la Fraternité

[184] J. Carrón, « Avec l'audace du réalisme. Notes du dialogue tenu lors de l'Assemblée générale de la Compagnie des Œuvres. Milan, 25 novembre 2012 », *Traces-Litterae communionis*, janvier 2013, p. VI.

[185] J. Carrón, « Ce qui rend une œuvre différente. Notes prises lors de l'assemblée de l'"école des œuvres", pour les membres de la Compagnie des œuvres – section œuvres sociales, Milan, 13 juin 2012 », *Traces-Litterae communionis*, août-septembre 2012, p. 15.

sert à la construction de l'œuvre commune qu'est le mouvement. Et cela – on nous l'a enseigné – sert beaucoup plus la gloire de Dieu que le soutien de n'importe quelle autre initiative. Aucune œuvre née de personnes du mouvement n'est comparable à cette œuvre qu'est le mouvement. La confusion qui règne quant au fonds commun est une conséquence directe du manque de clarté sur ce point : la première chose « à faire » est la communauté chrétienne. Aucune autre œuvre n'est comparable à celle-ci : la communauté chrétienne en tant que telle. Aucune œuvre ne répond au besoin de l'homme autant que la communauté chrétienne. Le fait d'oublier cela nous laisse sans critères, à la merci du sentimentalisme. À chacun de choisir.

Quelques lettres nous témoignent que l'engagement personnel pour le fonds commun est une aide sur le chemin personnel. « J'ai commencé hier mon tour de chômage technique. Je devais payer le fonds commun. J'avais des arriérés sur six mois. J'ai voulu payer. » Pourquoi ? Quelle en est la raison ? « Le soutien de la part de ma famille et de ma communauté est extraordinaire. » La raison est la gratitude pour l'histoire commune.

Une autre jeune amie écrit : « Je voulais vous communiquer que j'ai commencé à travailler au mois d'août et que je reçois mon salaire depuis octobre, c'est pourquoi j'augmente avec joie ma contribution au fonds commun. Je suis pleine de gratitude, car je peux réaffirmer par ce petit geste que j'appartiens à cette compagnie dans laquelle se trouve le Toi qui me redonne continuellement à moi-même. » Encore une fois, la raison n'est qu'une gratitude envers ce Toi qui me redonne à moi-même. Voilà pourquoi nous ne pouvons rien faire de plus important que construire la communauté chrétienne. Le fonds commun sert uniquement à construire cette communauté.

Une autre personne écrit qu'elle verse le fonds commun « par gratitude pour ce que je reçois de l'appartenance au mouvement ». Une autre personne écrit : « Comme l'engagement dans l'histoire du mouvement est une question importante et fondamentale pour ma vie, je tiens à continuer [ma contribution au fonds commun] dans la limite de mes possibilités. » La question du fonds commun est « quelque chose qui précédait toute autre chose ».

L'un a décidé le versement extraordinaire de sa prime de fin d'année, l'autre verse le fonds commun parce qu'il est « plein de gratitude pour la surabondance de grâce que produit l'appartenance au mouvement et à cause de laquelle notre vie est chaque jour plus "troublée" par la nouveauté extraordinaire de Sa présence ». Un couple nous écrit : « Avec une infinie reconnaissance pour le chemin de ces années et pour la compagnie fidèle à notre vie » ; un autre parle d'un « remerciement au Christ et à la compagnie qui nous a soutenus ».

Ce sont des expressions des raisons ultimes qui poussent les personnes à verser le fonds commun. Vous le voyez, ce n'est pas un enjeu économique, mais

il s'agit encore une fois de ce qui est pour nous l'essentiel, que nous reconnaissons à l'origine de l'action personnelle.

Je communique maintenant les critères avec lesquels nous avons utilisé le fonds commun.

Le critère fondamental qui nous guide est le fait que « l'œuvre » de la Fraternité est le mouvement en tant que possibilité de « témoignage et récit » à tout le monde de la positivité et de l'utilité de la foi pour la vie. Nous ne sommes pas une ONG qui a pour but de récolter des fonds à distribuer.

Depuis le début de notre histoire, le fonds commun a été utilisé selon les critères suivants :

> pour assurer le fonctionnement des instruments nécessaires à la vie de la Fraternité (qui a maintenant plus de 60 000 membres) et du mouvement (personnels au siège, charges, voyages), en ayant soin toutefois de conserver une certaine mesure ;

> pour soutenir les réalités qui expriment les dimensions du mouvement (culture, charité, mission) avec une attention particulière pour ce que Dieu fait se produire sous nos yeux ;

> pour soutenir la présence des communautés du mouvement à l'étranger dans quatre-vingt-dix pays environ, dans un dialogue continu avec elles afin que, avec le temps, elles puissent faire face directement à leurs propres nécessités.

> Un souci auquel nous avons toujours prêté beaucoup d'attention est celui d'aider des personnes ou des familles du mouvement dans le besoin, en Italie et dans le monde, qui doivent soudain faire face à des situations de nécessité (la mort d'un conjoint, la perte temporaire de l'emploi) ; ce faisant, nous avons soin que, si le besoin se prolonge dans le temps, se forme autour d'eux un réseau d'amitié qui les aide avant tout à juger la nouvelle situation qui s'est créée, et qui les accompagne ensuite éventuellement à reformuler les nécessités de leur famille. Parfois il est apparu clairement que le besoin réel était justement cette compagnie, plus que le besoin économique auquel la Fraternité pouvait répondre. Nous considérons toujours toutes les requêtes qui nous arrivent en les examinant avec beaucoup de réalisme, parce que nous tenons à bien utiliser les fonds récoltés, qui sont les fruits du sacrifice de chacun. Vous pouvez comprendre aisément que n'importe quel désir ou besoin ne peut en soi être accueilli.

> Il y a ensuite le soutien à des œuvres (caritatives ou culturelles) considérées comme significatives pour un témoignage de la richesse de notre charisme qui, dans un moment historique déterminé, ont eu besoin d'aide.

J'apporte maintenant deux précisions :

> la première : l'aide que la Fraternité peut fournir n'est jamais à temps indéterminé. Les critères qui ont été utilisés depuis toujours, que nous avons tous

appris de la manière avec laquelle don Giussani nous a enseigné à considérer l'emploi de l'argent, ont été de favoriser la responsabilité de ceux qui sont aidés. Notre aide ne veut jamais être de l'assistanat, parce que dans tout choix il y a toujours et avant tout une préoccupation éducative : faire émerger le sujet ;

> la seconde : la Fraternité n'est pas une banque ! En conséquence, elle ne peut ni ne veut accorder des emprunts ou payer les dettes d'entreprises ou d'œuvres en difficulté. Nous ne pouvons pas intervenir sur les entreprises endettées, mais si ce fait cause des nécessités économiques pour des familles, nous pouvons aider temporairement ces familles.

D'autres aides sont fournies pour le soutien aux prêtres engagés dans la vie du mouvement ; pour les besoins de l'Église (obole au Pape, offrandes à des institutions religieuses, etc.) ; dans des situations d'urgence (par exemple, un tremblement de terre).

Archives

Garder la mémoire de ce que Dieu fait arriver parmi nous nous paraît un devoir fondamental. Songez que cela a permis en premier lieu de finaliser de nombreux textes de don Giussani (aujourd'hui également disponibles sur le site *scritti.luigigiussani.org*), ainsi que de rédiger les trois volumes du père Massimo Camisasca sur l'histoire du mouvement et maintenant le livre d'Alberto Savorana sur la vie de don Giussani.

De plus, depuis la requête d'ouverture de la cause de béatification, la nécessité de récupérer tout le matériel inédit, de le conserver correctement et de le cataloguer rigoureusement a grandi.

Je vous demande de faire l'effort de bien réfléchir, surtout ceux qui ont un certain âge et une longue histoire dans le mouvement : pensez à vos rapports avec don Giussani, à d'éventuels billets ou lettres que vous avez reçus de lui, aux textes et aux enregistrements que vous gardez au grenier, oubliés. Je vous assure que beaucoup de matériel est encore à retrouver. D'ailleurs, le fait de pouvoir recevoir les originaux de ces lettres, billets ou autre est important pour nous, pour de nombreuses raisons, dont celle de leur conservation. En tout cas, il suffit de faire parvenir aux archives une copie bien faite.

***

Je termine en lisant le télégramme que nous avons envoyé au pape François :

« Sainteté, vos salutations et votre bénédiction, que nous a apportées le cardinal Parolin pendant la célébration eucharistique, ont rempli de joie et de gratitude les cœurs des 24 000 membres de la Fraternité de Communion et Libération, réunis à Rimini pour leurs Exercices spirituels annuels, ainsi que

les milliers d'autres membres qui les ont suivis en visioconférence depuis 17 nations.

Ces jours ont été marqués par votre rappel à ce qui est "essentiel, c'est-à-dire Jésus-Christ", qui nous indique constamment la méthode : "Convaincus, en vertu de sa propre expérience, qu'avoir connu Jésus n'est pas la même chose que de ne pas le connaître, que marcher avec Lui n'est pas la même chose que marcher à tâtons."

L'histoire de don Giussani nous rappelle le fait que la foi est reconnaître une Présence pertinente aux exigences de la vie : grandir dans la familiarité avec le Christ nous permet de vivre aujourd'hui dans toutes les périphéries de l'existence. Jean et André, Pierre, Zachée et la Samaritaine nous indiquent le chemin vers la maturité : "Suivre Jésus nous fait connaître Jésus" et nous fait dépasser cette insécurité existentielle qui nous fait mettre notre espérance dans ce que nous faisons.

Face au défi des circonstances quotidiennes, nous avons approfondi la conscience du fait que, pour connaître vraiment le Christ, comme vous l'avez dit, "ce que nous avons étudié dans le catéchisme n'est pas suffisant", mais "il est nécessaire de faire le chemin qu'a suivi Pierre", lancés dans la course pour Le saisir.

Plus conscients que le mouvement avance uniquement en raison de son affection au Christ, et que "la personne se retrouve dans une rencontre vivante", nous remettons dans vos mains, Saint-Père, toutes nos personnes et toutes nos communautés, avec une prière qui est "[la demande] du mendiant, sûre de la miséricordieuse réponse" (don Giussani).

Pendant ces Exercices, nous avons redécouvert que "donner les raisons de la foi signifie décrire toujours plus, de façon toujours plus ample et plus dense, les effets de la présence du Christ dans la vie authentique de l'Église, celle dont le pape à Rome est la 'sentinelle' (don Giussani). Voilà pourquoi nous demandons à la Sainte Vierge de renouveler en vous, chaque jour qui se lève, l'expérience de cette relation filiale avec le Père qui engendre une vie nouvelle dans la joie, comme nous le voyons se produire dans chacun de vos gestes et dans chacune de vos paroles. »

MESSE

Lectures : Ez 37,12-14 ; Ps 129 (130) ; Rm 8,8-11 ; Jn 11,1-45

HOMÉLIE DU PÈRE FRANCESCO BRASCHI

Nous avons entendu ces paroles au début des Exercices : le Christ nous surprend toujours avec une présence tout à fait originale. Il montre Sa divinité en élargissant notre raison de manière bouleversante.[186]

C'est l'expérience que nous sommes en train de vivre au cours de ces Exercices, une expérience que nous apprenons à reconnaître dans notre vie et dans la vie du mouvement. Et pendant que nous reconnaissons cette grâce, nous sommes appelés à en considérer les conditions et les circonstances, sans exclure un travail de notre part, travail dans lequel les difficultés comme les questions ne manquent pas.

Mais nous ne sommes pas seuls. Là aussi, nous faisons expérience de la grâce du Seigneur dans la compagnie de deux disciples du Christ : Marthe et Marie, les sœurs de Lazare. L'Évangile d'aujourd'hui nous témoigne que, même pour des personnes sincèrement attachées au Christ, des personnes qui faisaient partie du cercle de Ses amis les plus intimes, se présente cette possibilité de réduire la foi. Cette réduction peut être une simple réaction – « Seigneur, celui que tu aimes est malade : viens tout de suite ! » ; c'est une réaction qui peut se concrétiser dans la déception qui dérive du fait que le Christ ne semble pas se plier à notre volonté, à ce que nous avons déjà décidé – parce que même la guérison d'une maladie, même la résurrection d'une personne morte depuis quatre jours n'est pas *la* réponse : en effet, Lazare a dû, plus tard, mourir à nouveau…

La réaction unanime de Marthe et de Marie – « Seigneur, si tu avais été ici… » – est une réaction de plainte et de déception. Il ne reste, dans les paroles de Marthe, qu'une ultime pointe de foi – semblable à celle de ce père qui dit à Jésus : « Je crois. Aide-moi dans mon incrédulité » (*Mc* 9,24) –, lorsqu'elle dit : « Mais maintenant encore, je le sais, tout ce que tu demanderas… » Que signifie cette affirmation ? Marthe ne croit pas encore que Jésus puisse ressusciter son frère, parce qu'elle dit tout de suite après : « Je sais qu'il ressuscitera à la résurrection, au dernier jour. » Et quand ils arrivent au tombeau, elle soulève encore une objection : « Seigneur, c'est le quatrième jour qu'il est là ! » Marthe est convaincue que Jésus peut encore trouver une manière de la consoler, une sorte de « plan B », de pis-aller, quelque chose qui réduise – sans pourtant l'enlever complètement – sa possibilité de plainte et de revendication.

[186] Cf. Introduction, p. 10.

Nous connaissons bien cette attitude aussi : c'est une manière de vivre le rapport avec le Christ dans laquelle il reste toujours quelque chose que nous ne Lui confions pas. Cette attitude ne concerne pas en premier lieu la sphère morale, mais elle frappe la nature même du jugement et de l'expérience de la foi que nous faisons, car elle nous amène à construire et à imaginer – face aux déceptions et aux amertumes de la vie – des pis-aller avec lesquels nous voudrions offrir à Jésus une "issue honorable" à la déception qu'Il nous a Lui-même donnée.

Cette attitude décrit la réduction de la foi la plus terrible qui soit : celle qui, une fois de plus, cherche à tout soumettre à notre jugement encore malade, qui part d'une réduction du désir, une réduction qui est non seulement opérée en nous par le pouvoir, mais à laquelle nous nous plions volontiers nous-mêmes. Nous sommes ainsi tout à fait prêts à nous contenter de ne recevoir du Christ qu'un "prix de consolation", où le plus gros gain – et c'est le plus dramatique, lorsque nous nous en rendons compte – réside dans le fait que nous continuons obstinément à nous sentir, de fait, "créditeurs" envers le Christ, pour tout ce qu'Il ne peut pas ou ne veut pas nous donner.

Mais le Christ ne tolère pas, n'accepte pas cette réduction. Nous nous en rendons compte dans la manière avec laquelle Il presse Marthe : « Ton frère ressuscitera », c'est-à-dire : ne réduis pas ton désir, ne perds par le contenu de la promesse de laquelle surgit la foi. Sache que Dieu tient à la vie de ton frère plus que toi : tu n'as pas l'exclusivité de l'amour pour lui !

L'amour de Dieu n'admet pas d'être réduit à une promesse lointaine dans le temps, tellement éloignée qu'elle peut vivre pacifiquement en réduisant la foi à une "vague consolation" dont on pourra nourrir ensuite son propre cynisme et sa tendance à se plaindre.

L'amour de Dieu, celui qui donne la vie et la maintient, n'est pas un concept, mais une Présence. Et Jésus dit : « *Moi,* je suis la résurrection *et* la vie » ; par cette affirmation, Il dit à Marthe que Sa présence ne concerne pas uniquement la résurrection, et donc son frère qui est mort, mais qu'elle concerne la vie, qu'elle la concerne elle aussi, elle qui a autant besoin de Jésus pour vivre que son frère en a besoin pour ressusciter.

La réduction de la foi à un discours ou à une vague consolation, en effet, va de pair avec l'impossibilité de connaître vraiment ce qu'est la vie, parce qu'elle porte avec soi la réduction de la vie à ce que nous pouvons imaginer, à ce que nous pouvons conclure hâtivement, sans vrai jugement, à propos de notre existence. Alors que la vraie vie est – simplement et irréductiblement – celle du Christ : une vie dans laquelle l'homme est uni, dans laquelle il est comme imprégné par le Divin, si bien qu'il atteint sa pleine stature grâce à Sa Présence (cf. *Eph* 3,17-19).

« Quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais », dit Jésus à Marthe. « Crois-tu cela ? » Le Christ fait briller devant les yeux de Marthe quelque chose de bien plus grand qu'une simple consolation pour la mort de son frère. Il lui offre de faire expérience du plein accomplissement de son désir d'infini. Mais cela est nécessairement lié à la foi : non pas la foi en une réalité abstraite ou dans une doctrine impersonnelle, mais la foi en une personne, le Christ lui-même, qui est devant elle.

La réponse de Marthe est semblable à celle que donne Pierre à cette question posée trois fois, « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? » (cf. *Jn* 21,15-17), parce que Marthe non plus ne répond pas directement à la question du Christ, mais confesse honnêtement tout ce qu'elle peut dire de Lui. « Oui, Seigneur, je le crois : Tu es le Christ, Celui qui vient dans le monde. »

Et alors, comment pouvons-nous affirmer – je dis cela pour nous – comment pouvons-nous affirmer et saisir le Christ ? Comment pouvons-nous faire une réelle expérience de la vérité, de cette vérité qu'affirme le Christ lorsqu'Il dit : « Moi, je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais » ? Parce que cette affirmation est la seule qui soit pleinement pertinente à notre vie, car elle est l'affirmation de Sa présence objective dans la réalité.

C'est à travers un jugement nouveau que je commence à faire expérience de cette présence objective, c'est-à-dire quand je reconnais que l'objectivité de Sa présence est *plus vraie* que ma pensée et que mon jugement. Je la reconnais et je désire être toujours plus fasciné et attiré par elle, jusqu'à ce qu'elle devienne la raison même de ma vie.

Et cette objectivité de la présence du Christ, que Marthe avait devant elle, nous est donnée dans la Présence d'un Sacrifice, celui du Christ dans l'Eucharistie. Et la seule réponse possible pour nous à ce Sacrifice est ce que saint Charles Borromée appelait « le sacrifice de la volonté ».[187] Seul ce sacrifice de notre volonté nous met dans la position la plus correcte pour reconnaître vrai-

[187] Cf. Saint Charles Borromée, *Preghiere* [Prières, *ndt*], Edizioni O.R., Milan 1984, p. 20-21 : « Nous nous repentons, Seigneur, de notre manière de nous comporter et nous voulons y remédier. Nous demandons pardon à tous ceux que nous avons offensé et nous nous prosternons à leurs pieds pour l'obtenir : et si quelqu'un s'est fâché injustement contre nous en provoquant notre dédain par des paroles et par des actions, par ton amour, ô Seigneur, nous lui pardonnons maintenant sincèrement. Ainsi réconciliés, nous revenons à ton autel pour te présenter notre offrande, *pour te sacrifier notre volonté, ce qui nous est le plus cher, pour te sacrifier notre cœur, ce qui t'est le plus agréable*. Depuis ton saint trône, ô Seigneur, daigne accepter notre sacrifice et regarder d'un œil bienveillant et miséricordieux nos dons qui, tels qu'ils sont, doivent être toujours à Toi. Nous voulons une fois encore nous donner à Toi entièrement, nous qui sommes l'œuvre de tes mains, nous qui ne pouvons trouver plus grande sécurité ailleurs que dans tes mains. »

ment notre histoire, pour nous fonder toujours plus sur l'initiative d'un Autre. Mais le mot sacrifice a une signification que l'on explique traditionnellement par *sacrum facĕre*, « rendre [quelque chose] sacré ». C'est pourquoi le sacrifice n'est pas avant tout une perte, mais il s'agit de rendre une chose conforme à ce que Dieu en attend. Le sacrifice de notre volonté ne signifie donc pas annuler notre volonté, mais la rendre telle que Dieu l'a pensée. Ce n'est pas une perte, c'est un gain ; ou mieux, c'est la condition nécessaire pour nous réapproprier nous-mêmes. Ce n'est pas par hasard si ce sacrifice de la volonté doit être renouvelé chaque fois que nous sommes devant l'Eucharistie, parce c'est la stabilité du Christ, c'est sa manière d'être notre Rocher.

Et l'unique position adéquate, pour nous, l'unique position qui corresponde à cela est de Lui confier, de confier à Sa Présence objective et réelle – une fois après l'autre, une circonstance après l'autre – notre liberté, qui a toujours besoin non seulement d'être guérie, mais aussi d'être nourrie et renforcée, pour grandir et mûrir jusqu'à la stature de l'homme parfait, de l'homme dans le Christ.

Courons donc pour saisir le Christ : pas en tant que présence évanescente, mais plutôt en tant que fondement de notre existence. Courons, tendus pour Le saisir avec tout nous-mêmes, désirant que la maturation de la foi nous montre toujours plus à quel point il est nécessaire pour notre existence de mettre toute notre confiance dans Son existence, dans Son jugement, dans Son Évènement dans le réel, plus que dans nos représentations illusoires.

Ce n'est qu'ainsi que nous aurons une vie à témoigner, parce que nous en aurons nous-mêmes fait expérience.

MESSAGES REÇUS

Chers amis,

« *Dans l'élan pour Le saisir* » (*Phil* 3,12) exprime pleinement le dynamisme de la vie chrétienne.

Cette image exprime l'amour pour le Christ, capable d'orienter avec décision notre désir. Contrairement à la mentalité dominante qui sépare l'amour du désir et les oppose l'un à l'autre dans une exclusion réciproque, Jésus, l'Éternel qui est entré dans le temps, réunit ces deux facteurs. Cela suscite chez le chrétien une capacité à s'engager « à jamais » qui ne craint pas le sacrifice, qui n'oppose par le désir et la tâche. Au contraire, la course identifie cette capacité de détachement qui rend possible le fait de saisir Jésus, l'Aimé, dans le quotidien.

« Possession dans le détachement » : c'est ce que le Serviteur de Dieu M^gr^ Luigi Giussani nous a appris pour nous parler de la virginité et de l'indissolubilité du mariage, afin que le Royaume de Dieu soit documenté en tant qu'expérience initiale mais réelle, dans notre vie comme dans la vie de l'Église.

Je vous demande à tous de prier pour moi, je vous assure de mes prières pour ces Exercices, et je vous bénis de tout cœur.

S.Em.R. le Cardinal Angelo Scola
Archevêque de Milan

Très cher père Julián,

ne pouvant participer aux Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération, je m'unis à vous dans ce moment de grâce dans lequel le Seigneur nous précède, pour que nous puissions écouter la voix de l'Esprit et faire nôtre le charisme de don Giussani, afin de propager la « joie de l'Évangile » à ceux qui sont proches comme à ceux qui sont loin.

En ce temps de grâce, marqué par le pontificat du pape François et par la canonisation de deux souverains pontifes qui ont secoué la vie de l'Église et promu son profond renouvellement, les Exercices sont l'occasion pour retrouver la centralité de la personne sauvée par le Christ et soutenue par la communion de l'Église pour la libération du monde.

« Dans l'élan pour Le saisir » : c'est le mouvement du moi, conquis par le Christ et tendu à proclamer Son nom par le témoignage de la mission dans nos périphéries. Je vois à quel point cela est urgent dans mon diocèse de Tarente, où nombreux sont ceux qui attendent de l'Église une espérance vraie dans leur dure réalité marquée par de nombreux conflits. L'expérience du mouvement

me donne le cœur nécessaire pour être proche des personnes, comme don Giussani était proche de nous avec son affection et avec son jugement, et comme tu nous l'indiques dans la conduite du mouvement.

Père Julián, je profite de cette occasion pour te féliciter pour ta réélection en tant que responsable de la Fraternité de Communion et Libération, et pour t'assurer de ma prière, pour toi et pour tout le mouvement. Au cours de mes 27 années de mission au Brésil et en Amérique Latine, de même que pendant ces dernières années au service de l'Église en Italie, j'ai pu vérifier la grande grâce qu'est ce charisme pour le monde, en étant au service de l'Église et tout particulièrement du Saint-Père.

Mon étreinte cordiale et la bénédiction du Seigneur pour vous tous.

S.E.R. Monseigneur Filippo Santoro
Archevêque de Tarente

Très cher père Julián,

par ce message, je participe comme je le peux au grand évènement des Exercices spirituels auxquels je souhaite le plus grand succès pour la vérité de la vie de foi des milliers de personnes qui y participent.

Il y a de nombreuses années désormais, j'ai lu à don Giussani un extrait d'un grand discours de Jean-Paul II, datant de 1980, qui disait : « …c'est un véritable défi que l'Église doit affronter, et une tâche gigantesque qu'il lui faut réaliser, et pour laquelle elle a besoin de la collaboration de tous ses fils : réacculturer la foi dans les divers espaces culturels de notre temps, et réincarner les valeurs de l'humanisme chrétien. »

Don Giussani m'a alors dit : « Aidons ce grand homme, engageons toutes nos énergies, notre intelligence, notre cœur, notre affection, pour que son projet puisse se réaliser. »

Aujourd'hui, comme à cette époque, la vérité de notre expérience de foi, la chaleur de notre charité et l'élan de notre mission sont appelés à apporter une contribution significative à l'Église, qui vit aujourd'hui un moment à la foi tragique et exaltant,

Je garde dans mon cœur chacun de vous, comme c'est le cas depuis plus de 50 ans.

Je vous bénis tous cordialement.

S.E.R. Monseigneur Luigi Negri
Archevêque de Ferrare-Comacchio

TÉLÉGRAMMES ENVOYÉS

À Sa Sainteté François

Sainteté, vos salutations et votre bénédiction, que nous a apportées le cardinal Parolin pendant la célébration eucharistique, ont rempli de joie et de gratitude les cœurs des 24 000 membres de la Fraternité de Communion et Libération, réunis à Rimini pour leurs Exercices spirituels annuels, ainsi que les milliers d'autres membres qui les ont suivis en visioconférence depuis 17 nations.

Ces jours ont été marqués par votre rappel à ce qui est « essentiel, c'est-à-dire Jésus-Christ », qui nous indique constamment la méthode : « Convaincus, en vertu de sa propre expérience, qu'avoir connu Jésus n'est pas la même chose que de ne pas le connaître, que marcher avec Lui n'est pas la même chose que marcher à tâtons. »

L'histoire de don Giussani nous rappelle le fait que la foi est reconnaître une Présence pertinente aux exigences de la vie : grandir dans la familiarité avec le Christ nous permet de vivre aujourd'hui dans toutes les périphéries de l'existence. Jean et André, Pierre, Zachée et la Samaritaine nous indiquent le chemin vers la maturité : « Suivre Jésus nous fait connaître Jésus » et nous fait dépasser cette insécurité existentielle qui nous fait mettre notre espérance dans ce que nous faisons.

Face au défi des circonstances quotidiennes, nous avons approfondi la conscience du fait que, pour connaître vraiment le Christ, comme vous l'avez dit, « ce que nous avons étudié dans le catéchisme n'est pas suffisant », mais « il est nécessaire de faire le chemin qu'a suivi Pierre », lancés dans la course pour Le saisir.

Plus conscients que le mouvement avance uniquement en raison de son affection au Christ, et que « la personne se retrouve dans une rencontre vivante », nous remettons dans vos mains, Saint-Père, toutes nos personnes et toutes nos communautés, avec une prière qui est « [la demande] du mendiant, sûre de la miséricordieuse réponse » (don Giussani).

Pendant ces Exercices, nous avons redécouvert que « donner les raisons de la foi signifie décrire toujours plus, de façon toujours plus ample et plus dense, les effets de la présence du Christ dans la vie authentique de l'Église, celle dont le pape à Rome est la "sentinelle" » (don Giussani). Voilà pourquoi nous demandons à la Sainte Vierge de renouveler en vous, chaque jour qui se lève, l'expérience de cette relation filiale avec le Père qui engendre une vie nouvelle dans la joie, comme nous le voyons se produire dans chacun de vos gestes et dans chacune de vos paroles.

père Julián Carrón

À Sa Sainteté le pape émérite Benoît XVI

Sainteté,

depuis Rimini, où nous avons célébré les Exercices de la Fraternité de Communion et Libération, nous voulons vous dire que nous avons prié pour vous, pleins de gratitude parce que nous vous considérons comme un témoin fiable de la phrase de saint Paul qui a donné le titre à notre rassemblement : « Dans l'élan pour Le saisir ».

Que la Vierge rende chaque jour plus joyeux votre chemin d'homme saisi par le Christ. Souvenez-vous de nous dans vos prières, en demandant pour chacun de nous la sainteté dans la fidélité au charisme de don Giussani et en suivant le pape François sur le chemin vers le Destin.

père Julián Carrón

À Son Éminence le Cardinal Angelo Bagnasco
Président de la Conférence épiscopale italienne

Très chère Éminence,

Nous, les 24 000 membres de la Fraternité de Communion et Libération réunis à Rimini, ainsi que les milliers d'autres membres connectés en visioconférence depuis 17 nations, ayant la volonté de suivre le pape François qui nous conduit à connaître Jésus, rentrons chez nous avec le désir de rendre visible l'essentiel, c'est-à-dire Jésus-Christ, le seul qui « correspond à la soif d'infini présente dans chaque cœur humain » (*Evangelii Gaudium*).

père Julián Carrón

À Son Éminence le Cardinal Stanisław Ryłko
Président du Conseil Pontifical pour les Laïcs

Très chère Éminence,

24 000 membres de la Fraternité de Communion et Libération réunis à Rimini, ainsi que les milliers d'autres membres connectés en visioconférence depuis 17 nations confirment leur engagement à suivre le Christ en vivant « l'expérience personnelle, constamment renouvelée, de goûter son amitié et son message » (*Evangelii Gaudium*). Notre fidélité au charisme de don Giussani et au pape François nous soutient dans notre tentative de rendre visible l'essentiel, c'est-à-dire le Christ, qui soutient la peine quotidienne de l'existence.

père Julián Carrón

À Son Éminence le Cardinal Angelo Scola
Archevêque de Milan

Très cher Angelo,

merci pour ton message. Pendant ces Exercices spirituels, nous avons de nouveau fait l'expérience « qu'avoir connu Jésus n'est pas la même chose que de ne pas le connaître » (*Evangelii Gaudium*). Malgré notre fragilité, nous sommes lancés dans la course pour Le saisir. Demande à la Vierge de Caravaggio [un village près de Milan où la Vierge est apparue en 1432, *ndt*] qu'elle garde chacun de nous dans la fidélité au charisme de don Giussani, afin que notre existence soit toujours plus « témoignage et récit » à tout le monde de ce qui est essentiel, c'est-à-dire le Christ, la vie de notre vie.

père Julián Carrón

À Son Excellence Monseigneur Filippo Santoro
Archevêque de Tarente

Très cher Filippo,

nous te remercions pour ce que tu nous as écrit. Au cours de ces Exercices spirituels nous avons fait mémoire du charisme dans notre vie, dans la fidélité auquel nous cherchons cette personnalisation de la foi à laquelle nous invite le pape François, pour être comme lui lancés dans la course pour Le saisir et devenir ainsi des compagnons sur le chemin vers le destin pour nos frères les hommes.

père Julián Carrón

À Son Excellence Monseigneur Luigi Negri
Archevêque de Ferrare-Comacchio

Très cher Luigi,

nous sommes reconnaissants pour ton message, qui a été accueilli au cours de ces Exercices avec le désir de nous approprier l'invitation de don Giussani à personnaliser la foi jusqu'à ce qu'elle devienne un jugement systématique et critique sur la réalité, afin de répondre à l'appel missionnaire du pape François en témoignant « l'essentiel », c'est-à-dire Jésus-Christ.

père Julián Carrón

L'ART EN NOTRE COMPAGNIE

par Sandro Chierici

(Guide pour la lecture des images tirées de l'histoire de l'art qui accompagnaient l'écoute des morceaux de musique classique à l'entrée et à la sortie du salon)

Les images appartiennent au cycle de fresques peint par Giotto entre 1303 et 1305 dans la Chapelle des Scrovegni (Sainte-Marie de la Charité) à Padoue. À travers la référence constante aux regards des personnages – le fil rouge de toute sa narration picturale –, Giotto invite chacun de nous à croiser son regard avec celui du Christ, pour apprendre à regarder la réalité comme Il nous regarde.

1 La voûte, détail des étoiles
2 Vue d'ensemble de la voûte avec les médaillons contenant le Christ (soleil), Marie (lune) et huit prophètes (planètes)
3 Médaillon avec le Christ bénissant
4 Médaillon avec Marie et l'Enfant
5 Arc au-dessus de l'autel : L'Ange Gabriel est envoyé par Dieu
6 Arc au-dessus de l'autel : la Vierge reçoit le message
7-8 La visitation, vue d'ensemble et détail
9-10 La Nativité, vue d'ensemble et détail
11-12 L'Adoration des Mages, vue d'ensemble et détail
13-14 La Présentation au temple, vue d'ensemble et détail
15-16 La fuite en Égypte, vue d'ensemble et détail
17-19 Le massacre des Innocents, vue d'ensemble et détail
20 Christ parmi les Docteurs
21-22 Le baptême du Christ, vue d'ensemble et détail
23-24 Les noces de Cana, vue d'ensemble et détail
25-27 La résurrection de Lazare, vue d'ensemble et détail
28-29 L'entrée dans Jérusalem, vue d'ensemble et détail
30 Jésus chasse les changeurs du temple
31 Judas recevant paiement pour sa trahison
32-33 La dernière Cène, vue d'ensemble et détail
34-36 Le lavement des pieds, vue d'ensemble et détails
37-38 Le baiser de Judas, vue d'ensemble et détail
39 Jésus devant Caïphe
40 La Flagellation du Christ
41 La montée au Calvaire

42 La Crucifixion
43-44 La lamentation sur le Christ mort, vue d'ensemble et détail
45-46 *Noli me tangere*, vue d'ensemble et détail
47-48 L'Ascension, vue d'ensemble et détail
49-50 La Pentecôte, vue d'ensemble et détail
51 Le Jugement dernier, vue d'ensemble
52 Le Jugement dernier, détail : le Christ juge
53 Le Jugement dernier, détail : apôtres sur leurs trônes
54-55 Le Jugement dernier, détail : anges
56 Le Jugement dernier, détail : l'ange faisant reculer le firmament
57 Le Jugement dernier, détail : l'enfer
58-59 Le Jugement dernier, détail : les élus
60 Enrico Scrovegni offre la Chapelle à Marie
61 L'épreuve des baguettes au temple, détail
62 L'arc triomphal au-dessus de l'abside : le Christ intronisé parmi les anges
63 L'arc triomphal au-dessus de l'abside, détail : le Christ intronisé

Index

Vendredi 4 avril, le soir

INTRODUCTION 4

MESSE – *HOMÉLIE DU PÈRE STEFANO ALBERTO* 14

Samedi 5 avril, le matin

PREMIÈRE MÉDITATION – ***L'essentiel pour vivre*** 15

Samedi 5 avril, l'après-midi

SECONDE MÉDITATION – ***Le chemin de la maturité*** 45

MESSE – *HOMÉLIE DE S.EM. CARDINAL PIETRO PAROLIN SECRÉTAIRE D'ÉTAT DE SA SAINTETÉ* 73

Dimanche 6 avril, le matin

ASSEMBLÉE 80

MESSE – *HOMÉLIE DU PÈRE FRANCESCO BRASCHI* 101

MESSAGES REÇUS 105

TÉLÉGRAMMES ENVOYÉS 107

L'ART EN NOTRE COMPAGNIE 110